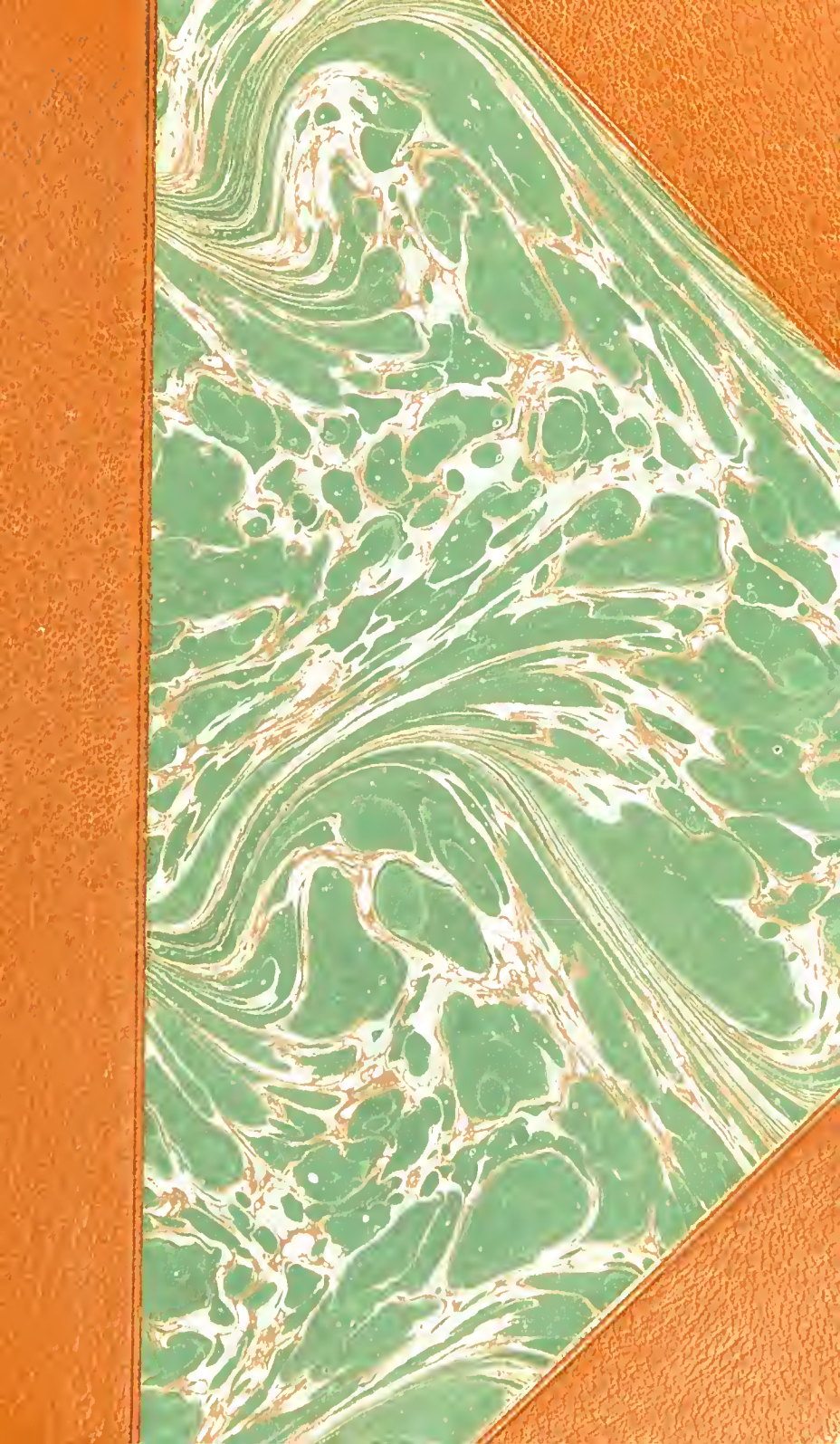


19848/A

~~BD(2)~~

2210156412

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b2202377x

HISTOIRE

DES

MÉTAMORPHOSES HUMAINES,

DES

MONSTRUOSITÉS

ET DE TOUS

DES PHÉNOMÈNES CURIEUX ET BIZARRES

QU'OFFRE LA VIE DE L'HOMME DEPUIS LA NAISSANCE JUSQU'A LA MORT,

Stérilité.-Impuissance.-Perfectionnement des races.-Galligénésie,

PAR

A. DEBAY.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,

MOQUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

COUR DE ROHAN, 3, PASSAGE DU COMMERCE.

1846

HISTOIRE

DES

MÉTAMORPHOSES HUMAINES

ET DES

MONSTRUOSITÉS.

Imp. de E. Bautruche, r. de la harpe, 90

Frontispice

Femme primitive

Géorgienne.

HISTOIRE

DES

MÉTAMORPHOSES HUMAINES,

DES

MONSTRUOSITÉS

ET DE TOUS

LES PHÉNOMÈNES CURIEUX ET BIZARRES

QU'OFFRE LA VIE DE L'HOMME DEPUIS LA NAISSANCE
JUSQU'A LA MORT.

PAR

A. DEBAY.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
MOQUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
COUR DE LOUVAIN, 3, PASSAGE DU COMMERCE.

1846

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

COSMOGONIE.

Le temps et l'espace n'ont point de limites... — La nature est éternelle. — L'espace est peuplé de soleils, de planètes, et d'astres sans nombre qui, obéissant à la même force impulsive, roulent invariablement dans leurs orbites. Les admirables calculs de l'astronomie ont démontré que, dans un seul point de la *voie lactée*, se pressent des milliers d'étoiles, et que ces étoiles sont cent mille millions de fois plus éloignées de notre globe que notre globe ne l'est

du soleil. Or, la distance de notre planète au soleil étant de 34 millions de lieues, il faut laisser l'arithmétique de côté et demander aux signes multiplicateurs de l'algèbre, le chiffre, presque incroyable, de la distance qui nous sépare de ces étoiles. Cette voie lactée, qu'aperçoivent nos yeux, n'est point la seule qui existe dans l'effrayante profondeur de l'espace ; il en est d'autres par derrière que nos télescopes ne peuvent atteindre, et plus loin d'autres encore.

Le seul terme de comparaison connu, pour se faire une idée incomplète de l'immensité des distances, repose sur l'orbite que décrit la terre, en une année, estimée à 68 millions de lieues ; quand notre planète se trouve à une des extrémités de son orbite, nous apercevons les étoiles, les plus rapprochées de nous, dans la même direction et de la même grosseur, que lorsque nous les regardons de l'autre extrémité de l'orbite terrestre, et cependant nous nous trouvons plus rapprochés d'elles de 60 millions de lieues !

Devant ces distances incalculables l'homme, stupéfait d'admiration, s'incline, et avoue l'insuffisance de ses moyens.

Mais la puissance qui donna une force et des lois à la matière, qui lança dans l'espace ces mondes innombrables, en leur assignant une route immuable ; cette puissance inconnue, cet architecte sublime de l'univers restera, pour nous, à jamais insaisissable. L'intelligence humaine qui s'élève et s'égare dans les hautes sphères de la spéculation, rencontre une barrière infranchissable sur laquelle ces deux mots sont écrits : DOUTE et FOI.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur une question réputée insoluble, et nous essaierons, en suivant la trace des grands maîtres, d'aborder le problème de la formation de notre planète, au point de vue géologique.

De quelle matière se forma le sphéroïde terrestre ; comment fut-il lancé dans l'espace, et quel est son âge ? — La science n'a encore pu

résoudre ces immenses problèmes. Les savants n'ont trouvé que des hypothèses, et l'astronomie, si admirable dans ses calculs, n'a également déroulé que des systèmes, sans y apporter son cachet mathématique.

Deux opinions ont partagé les philosophes anciens et modernes, à ce sujet. Les uns proclament la création comme effet de la volonté divine ; les autres, sans nier l'Être Suprême, la considèrent comme une conséquence nécessaire des transformations de la matière. En levant toute difficulté, l'opinion des premiers arrête les élans du génie vers la lumière; celle des seconds, au contraire, ouvre un vaste champ aux investigations de la science, qui n'aboutiront peut-être à rien, mais qui resteront comme preuve irrécusable des immenses efforts de l'intelligence humaine.

Parmi ces derniers, il en est qui admettent l'unité de création et sa marche successive du minéral au végétal, du végétal à l'animal. Par-

tant du pied de l'échelle, occupé par les êtres les plus simples, ils remontent à ceux d'une organisation plus complexe, et arrivent au haut de l'échelle dont l'homme occupe le degré supérieur. Quelques autres naturalistes croient aux créations spontanées des diverses espèces sur plusieurs points du globe, et nient l'unité d'origine, dans la série nombreuse des êtres vivants. De ces divers systèmes, celui qui nous représente le sphéroïde terrestre comme une masse en ignition, à sa naissance, et entourée d'une atmosphère incandescente, sera le système que nous adopterons.

Plusieurs philosophes ont pensé que ces immenses corps embrasés qu'on nomme soleils, sont les générateurs de l'univers actuel. En vertu des lois du mouvement, ces astres lancent incessamment des masses ardentes qui, retombant dans le foyer d'où elles étaient sorties, sont relancées de nouveau et finissent, à la longue, par produire des scories que nous apercevons dans le

disque de notre soleil sous forme de *taches;* et ces taches sont d'autant plus durables, que le feu qui les travaille a moins d'activité pour les dissoudre. Mais, lorsque par une impulsion plus violente, que favorise la force centrifuge, ces masses se sont échappées par une tangente, aussitôt elles se tracent un orbite qu'elles parcourent invariablement.

Telle fut la naissance des corps célestes, émanant d'un astre principe.

Maintenant, guidés par les sciences physiques, suivons pas à pas notre globe dans ses transformations successives : la masse une fois détachée du soleil et lancée dans l'espace, dut se refroidir peu à peu, en perdant son calorique par un immense rayonnement. D'après les lois physiques, les parties refroidies se condensèrent, l'eau se forma à la surface du globe, augmentant chaque jour de poids et d'étendue, et finit par circonscrire la vapeur incandescente; ces eaux fécondes contenaient nécessairement les

germes de tout ce qui devait exister sur la terre; essayons d'analyser l'immense travail auquel elles furent soumises :

Ces eaux, sans cesse agitées, sans cesse soulevées par le feu central et refoulées par la compression stellaire, se couvrirent d'une épaisse écume. Les substances pierreuses et métalliques qu'elles tenaient en dissolution, se cristallisèrent à la superficie et formèrent lentement une croûte solide, très-mince d'abord, mais qui gagnait incessamment en épaisseur. Cette croûte, trop faible d'abord, pour s'opposer à la violente expansion du centre, était souvent brisée, déchirée par la vapeur incandescente, et de ces déchirures le feu s'échappait ardent et rapide, fondait les cristaux, calcinait les roches à peine durcies, puis le refroidissement recommençait ; de nouveaux cristaux se formaient aux parois des fissures et finissaient par les boucher. Pendant cette lutte incessante de la force expansive avec la force compressive, la transformation miné-

rale marchait, la croûte terrestre se consolidait. Enfin, après un temps incommensurable de combustion, de décomposition et de recomposition, les roches *Plutoniennes* ou granitiques se formèrent, roches immenses, qui servirent désormais de digue au feu central et le cernèrent de toutes parts.

Telle fut la première époque du sphéroïde terrestre, nommée par les naturalistes *époque géogénique* ou formation de la terre.

Une des preuves les plus convaincantes de la fluidité de notre planète, à son état primordial, c'est l'aplatissement de ses pôles et le renflement de son équateur. Le mouvement de rotation imprimé à une masse fluide, l'amène nécessairement à cette forme, et comme tous les corps célestes ont un mouvement giratoire, ils présentent, à peu de différence près, la même configuration.

A l'époque géogénique succéda la deuxième poque appelée *phitogénique* (formation des

plantes.) Les premiers végétaux d'organisation la plus simple, couvrirent la surface des eaux; les moisissures, les algues, le fucus, etc... dont les détritus, poussés par la vague sur les rivages naissants, formèrent des terrains où germèrent bientôt d'autres semences; puis du sol, devenu plus profond et plus riche, les grands végétaux s'élancèrent, la terre se couvrit de hautes herbes et de forêts.

Alors commença l'époque *zoogénique* (naissance des animaux), ou la troisième dans l'ordre du progrès. Les eaux furent encore le berceau des premiers êtres doués de mouvements locomoteurs : les zoophytes parurent d'abord, puis les insectes, les poissons, les reptiles, les oiseaux, les amphibies, enfin les mammifères; toujours dans l'ordre du simple au composé. Mais l'homme n'existait pas encore; il ne devait naître qu'après une immensité de siècles.

Pendant cette troisième époque, il y eut un bouleversement presque général du globe. Le

feu central, violemment comprimé par l'écorce terrestre devenue puissante, ne pouvait la déchirer aussi facilement; la vapeur incandescente cherchait des fissures afin de s'échapper et donnait lieu à de nombreux volcans; mais ces issues n'étaient ni assez larges, ni assez multipliées pour laisser dégager l'énorme quantité de vapeurs réagissant de toutes parts. Alors, l'expansion centrale toujours croissante, amena les *soulèvements*. D'immenses chaînes de montagnes surgirent tout à coup du sein des eaux, les déplacèrent avec violence, et les continents furent submergés. Presque tous les êtres vivants périrent dans cette effroyable convulsion du globe. C'est l'époque du *cataclysme géologique* ou universel. Les autres cataclysmes auxquels on a donné le nom de déluges, doivent être considérés comme des inondations partielles qui eurent lieu bien longtemps après le grand cataclysme. Les différentes stratifications de terrains, les cailloux roulés, les blocs erratiques et les

ossements fossiles trouvés au sommet des montagnes ou dans les entrailles de la terre, témoignent des houles orageuses et des bouleversements de cette terrible époque.

La configuration du continent de l'Asie, dit l'auteur du Monde primitif, est un monument frappant du cataclysme géologique. Il est morcelé à l'orient et au midi, dans un espace de plus de mille lieues, par un grand nombre de baies et de golfes qui attestent l'action érosive des mers. Mais c'est surtout vis-à-vis l'archipel Volcanique, que les vagues amoncelées jusqu'aux nues, dûrent faire le plus de ravage. Qu'on se figure des montagnes d'eau, se dirigeant le long du golfe du Bengale, couvrant les plaines de l'Indoustan et de la Perse, et après avoir creusé le grand bassin de la mer Caspienne, aller mourir sur les flancs du Caucase. Pour être convaincu de l'existence de ce grand cataclysme, il n'est besoin ni de traditions, ni de récits génésia-

ques; un simple coup d'œil sur la géographie du globe suffit.

Le petit nombre d'êtres vivants échappés au cataclysme géologique, recommencèrent à pulluler; la terre se couvrit de plantes et d'animaux, dont le croisement multiplia les espèces et les variétés. A mesure que l'écorce terrestre s'épaississait, la chaleur diminuait à sa surface; l'atmosphère aussi éprouvait de notables modifications; de là, le changement des milieux, et ce changement fut une cause de mort pour la plupart des grands animaux de cette époque.

Les ossements que l'on trouve à l'état fossile dans les terrains de seconde formation étonnent par l'énormité de leur dimension. Ainsi disparurent du globe, ces grandes espèces, presque toutes amphibies, pour être remplacées par d'autres qui s'éteignirent à leur tour, afin de féconder le sol, épurer les milieux et préparer la grande époque *anthropogénique*.

Entre cette dernière époque et la première,

il s'écoula des milliers et milliers de siècles. Enfin, un concours de circonstances liées aux causes de création et de transformations, ayant rendu les milieux favorables au développement du filament humain, un nouvel être parut sur la terre, L'HOMME ! ce fut le dernier et sublime effort de la puissance transformatrice.

La nature dut s'essayer longtemps avant d'arriver à la forme humaine, et ce ne fut, sans doute, qu'après plusieurs ébauches, qu'elle parvint à l'achèvement de son œuvre.

L'unité d'origine de tous les êtres vivants est admise par plusieurs savants naturalistes. Selon eux, la molécule vivante primitive jouissant d'une sphère d'attraction, propre à son développement, fut la source unique des innombrables existences qui peuplent les deux hémisphères. La création vivante est une chaîne immense dont le premier anneau commence au zoophyte et le dernier se termine à l'homme, sans aucune interruption dans sa continuité. Ainsi, la molé-

cule primitive, émanant de la puissance vitale du globe, après avoir subi d'incalculables transformations dans l'ordre successif du simple au composé, et selon les milieux qu'elle a traversés, serait enfin arrivée à revêtir la forme humaine.

L'anatomie comparée a démontré que dans l'échelle animale, tous les êtres se touchent par des rapports d'organisation, et ces rapports sont d'autant plus étroits que l'être appartient à un échelon plus voisin ; la progression est inverse à mesure qu'il appartient à un échelon plus éloigné, en conservant toutefois les principaux caractères de l'organisation vivante.

L'embryogénie, fruit d'une observation profonde et d'un travail minutieux, est enfin parvenue à établir sur des bases fixes l'évolution de l'œuf; elle prouve que chaque animal, plus ou moins élevé dans la série, n'arrive au développement organique qui le caractérise, qu'après avoir passé par tous les degrés d'organisation des êtres inférieurs à lui; alors seulement, s'ar-

rête le travail de transformation, et l'être revêt les formes propres à son espèce. L'embryogénie montre aussi que l'homme est jusqu'ici le terme le plus avancé de ce développement.

Quelques philosophes de l'antiquité ont prétendu que le premier être humain fut *androgine*, c'est-à-dire mâle et femelle à la fois; ils s'appuyaient sur les mythologies primitives qui donnent à la divinité l'hermaphrodisme pour attribut. Cette réunion des deux sexes, sur un seul individu, indiquait le souffle fécondant, la force génératrice. Or, si la nature put former un être semblable, cet être trouva en lui-même, et sans le secours d'aucune influence extérieure, la puissance d'engendrer. Cet hermaphrodite aurait été le moule de l'espèce humaine, qui se brisa, en donnant le jour à deux êtres de sexe distinct.

Parmi les philosophes qui proclament l'unité d'origine, la succession et le progrès, dans l'ordre zoogénique, il en est qui pensent que le

premier être à face humaine naquit femelle. Ces savants donnent pour preuve l'évolution de l'œuf humain et ses transformations successives, dans un ordre invariable. S'il est vrai que l'organisation femelle soit inférieure à l'organisation mâle, leur argumentation est strictement logique. Ainsi, cette première femme, de beaucoup inférieure aux êtres qu'elle devait procréer ; cette femme qui n'était, pour ainsi dire, qu'une ébauche avancée de l'espèce à venir, aurait été fécondée par un être d'un échelon immédiatement au-dessous. Telle fut, selon eux, la mère du genre humain.

Voilà donc l'homme jeté sur la terre déjà couverte d'animaux qu'il doit bientôt dompter, assujétir à ses caprices, faire servir à ses besoins. Ici, seulement, commence l'anthropologie ou histoire de l'homme; nous verrons plus tard, l'espèce bimane former plusieurs races qui, selon les climats, les mœurs et les habitudes,

offriront un caractère tranché qu'il ne sera plus possible de méconnaître.

Mais sur quel point du globe apparut le premier homme ; à quelles archives s'adresser pour découvrir la généalogie du genre humain ? — La nature se tait, et la géologie n'a encore pu jusqu'ici lui arracher son secret. Les grands législateurs de l'antiquité, ne pouvant soulever ce voile impénétrable, eurent recours aux communications directes de la divinité, et bâtirent, sur cette base, leurs cosmogonies ; méthode excellente pour le croyant, mais insuffisante à ceux qui demandent des preuves palpables, des faits accessibles aux sens et à l'intelligence. C'est cependant à cette source qu'il faudra puiser pour jeter quelque lumière sur les ténèbres qui enveloppent le berceau de la première famille humaine.

Parmi les cosmogonies anciennes les mieux coordonnées, trois s'offrent à l'investigateur : la cosmogonie Indoue, la Chinoise et l'Hébraïque.

— Elles mentionnent également la création de l'homme, comme la dernière qui eut lieu sur la terre. Ce point s'accorde exactement avec la succession géologique.—Elles mentionnent trois inondations ou déluges. La géologie démontre aussi que plusieurs inondations postérieures au grand cataclysme, arrivèrent à des époques plus ou moins éloignées. Les marbres de Paros et quelques précieux fragments de Sanchoniaton, de Bérose, d'Abydène, de Manéthon, arrivés jusqu'à nous, confirment l'opinion que les peuples des premiers âges, conservaient le souvenir de grandes inondations qui avaient ravagé les continents habités. Nous allons voir que ces inondations partielles ou déluges, ont eu les mêmes causes dans les diverses théogonies des peuples : la colère de Dieu et le châtiment des hommes devenus pervers. Le déluge des Indous étant le plus ancien physiquement et traditionnellement, nous reconnaîtrons que tous les autres déluges ne sont qu'une copie plus ou moins

altérée de ce premier déluge ; on peut les classer dans l'ordre suivant :

Le déluge des Indous, bien antérieur aux autres.—La race humaine se pervertissait de plus en plus, disent les livres indiens, et ne mettait plus de bornes à son impiété, à ses excès. Vichnou, le Dieu du ciel, résolut de la punir. Un seul prince, Satyavratra, était resté pur au milieu de cette corruption générale, Vichnou lui apparut sous la forme d'un poisson et lui adressa ces paroles :

« Dans sept jours un déluge détruira toutes « les créatures qui m'ont offensé, mais tu « seras mis en sûreté dans un vaisseau solide- « ment construit. Prends donc des herbes mé- « dicinales, des graines de toute espèce et en- « tre sans crainte dans l'arche, avec les sept « Richis, avec vos femmes et des couples de « tous les animaux. Tu verras alors Dieu face « à face, et tu obtiendras des réponses à toutes « tes questions. »

Il disparut à ces mots, et au bout de sept jours l'océan submergea ses côtes, et la terre fut inondée de pluies continuelles. Satyavrata étant à méditer sur la puissance de Dieu et la communication qu'il en avait reçue, aperçut un grand navire qui s'avançait sur les eaux; il y entra, après s'être exactement conformé aux instructions de Vichnou. Quand le déluge eut cessé, Vichnou tua le Démon, recouvra les Védas, instruisit Satyavrata dans la science divine, et le nomma septième Menou.

Le déluge des Chaldéens, arrivé sous le règne de Xixouthros, dixième roi.

« Xixouthros, disent les historiens de Chaldée, occupait le trône d'Ardate lorsque *Chronos* (Saturne) lui apparut en songe et fit entendre ces terribles paroles :

« La perversité des hommes m'a irrité contre eux ; j'ai résolu de les punir; ils périront tous par le déluge ; toi et ta famille serez seuls exceptés. Recueille les écrits qui traitent du

commencement, du milieu et de la fin des choses, et vas les enfouir sous les murs de la ville du Soleil, nommée *Sisparis*. Tu construiras ensuite un navire de cinq stades de long sur deux de large, dans lequel tu t'enfermeras avec les tiens, puis tu t'abandonneras à la mer. »

Xixouthros, à son réveil, exécuta les ordres de Chronos, et ayant préparé des provisions et rassemblé des animaux de toute espèce, demanda où il devait naviguer? — Vers les cieux, répondit Chronos. Le déluge arriva, une grande partie de la terre fut inondée. Lorsque le fléau eut cessé, Xixouthros lâcha quelques oiseaux, qui, ne trouvant point de nourriture ni d'endroits où se reposer, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il envoya encore les mêmes oiseaux à la découverte; cette fois ils revinrent avec de la boue aux pattes et de la verdure au bec; lâchés une troisième fois, ils s'envolèrent pour ne plus revenir. Xixouthros conjectura que certaines parties de la terre se trouvaient exondées;

il cingla devant lui, et, abordant à la première montagne, avec une partie de sa famille, il adora la terre, éleva un autel, fit un sacrifice, puis disparut avec les personnes qui l'accompagnaient; on ne les revit jamais. Comme les autres membres de la famille restés dans l'arche, les appelaient à grands cris, une voix leur répondit de sortir du vaisseau, d'aller retirer les livres sacrés de la terre et de se rendre à Babylone.

Les compagnons de Xixouthros descendirent dans la Chaldée, retirèrent les livres enfouis sous les murs de Sisparis, puis se rendirent à Babylone dont ils relevèrent les ruines. »

Le déluge d'Hyérapolis, transmis par Lucien le sophiste :

« La race actuelle des hommes n'est point la race primitive : elle est issue du Scythe Deucalion, dernier rejeton d'un peuple impie et pervers qui opprima le globe...

Ce peuple tyran fut puni de ses attentats par

un fléau terrible. Une immense quantité d'eau tomba des cieux, les fleuves débordèrent, la mer se gonfla et s'éleva à une telle hauteur que toute la terre fut inondée, et les êtres vivants périrent, à l'exception de Deucalion dont la piété avait trouvé grâce devant Dieu.

Ce fut au moyen d'une arche immense que le sage se déroba avec sa famille au grand naufrage. A peine y était-il monté, que les sangliers, les lions, les chevaux, les reptiles... tous les animaux qui vivaient sur le globe, s'y rendirent par couple. Chose surprenante, et qui témoigne de la puissance divine, c'est que tous ces êtres dangereux, amalgamés dans l'arche, y vécurent sans faire aucun mal à leur hôte, sans même se mordre entre eux. L'arche fut portée sur l'onde, jusqu'à ce qu'il s'ouvrît tout à coup, près d'Hiérapolis, un profond abîme dans lequel s'écoulèrent les eaux du déluge. Ce fut sur cet abîme que Deucalion reconnaissant, bâtit ce temple, si fameux dans l'antiquité, où

es statues suaient, se mouvaient, parlaient et rendaient des oracles. »

Le déluge des Hébreux. — Plusieurs chronologistes pensent que ce déluge est le même que celui d'Hyérapolis, en Syrie. Le législateur des juifs aurait construit sur les livres et les traditions syriaques cette partie de la Cosmogonie; avec cette différence qu'ayant à diriger un peuple extraordinairement ami du merveilleux, il dut faire un plus fréquent usage de la révélation et de l'hyperbole.

D'autres chronologistes soutiennent que le déluge des Hébreux est le même, absolument le même que celui de Xixouthros. Le Noë de Moïse, ne serait autre, d'après l'historien Bérose, que le Chaldéen Noa, surnommé aussi Janus.

D'après l'exposé des quatre principaux déluges, on voit clairement qu'ils sont copiés les uns sur les autres; le déluge indien aurait servi d'original.

Viennent ensuite plusieurs autres déluges dont les époques, parfaitement déterminées, sont du domaine de l'histoire.

Le déluge de la Samothrace, dont le récit a été conservé par Diodore :

— Le Pont-Euxin était autrefois fermé comme un lac ; mais, à l'époque de la catastrophe, son lit ne pouvant plus contenir les eaux des grands fleuves qui s'y précipitaient, il s'éleva tout-à-coup, franchit ses rivages, se répandit, avec impétuosité dans les plaines de l'Asie, et forma ce qu'aujourd'hui nous appelons la Propontide. Ce déluge submergea une grande partie de la Samothrace, et bien longtemps après, les pêcheurs retiraient dans leurs filets des marbres sculptés, des chapiteaux et des métaux précieux. »

Le déluge d'Ogygès. — Cette inondation particulière à la Béotie est attribuée au débordement du lac Copaïs. — L'évêque d'Hyppone, Augustin, parle d'une antique tradition qui rendrait ce déluge d'autant plus remarquable, que

l'histoire de l'astronomie ne possède rien d'analogue. L'évêque rapporte qu'à cette époque Vénus avait changé de couleur, de grandeur, de figure et de cours.

Déluge de Deucalion. — Cette inondation porta surtout ses ravages dans les plaines de la Thessalie, plus vastes que celles de la Béotie et comme elles ceintes d'un cordon de montagnes, qui ne laissent qu'une gorge très étroite pour le dégorgement des eaux. Hérodote dit que la Thessalie, dans les temps primitifs, n'était qu'un grand lac; mais Neptune ayant creusé un lit au fleuve Pénée, entre l'Olympe, et l'Ossa, toutes les eaux s'écoulèrent. Deucalion et sa femme Pyrrha repeuplèrent le pays.

Enfin, les Chinois ont eu aussi leur déluge sous le règne du vertueux *Peyrun*, et chez quelques peuplades d'Amérique on conserve encore la mémoire d'une ancienne inondation nommée déluge des *Apalaches*.

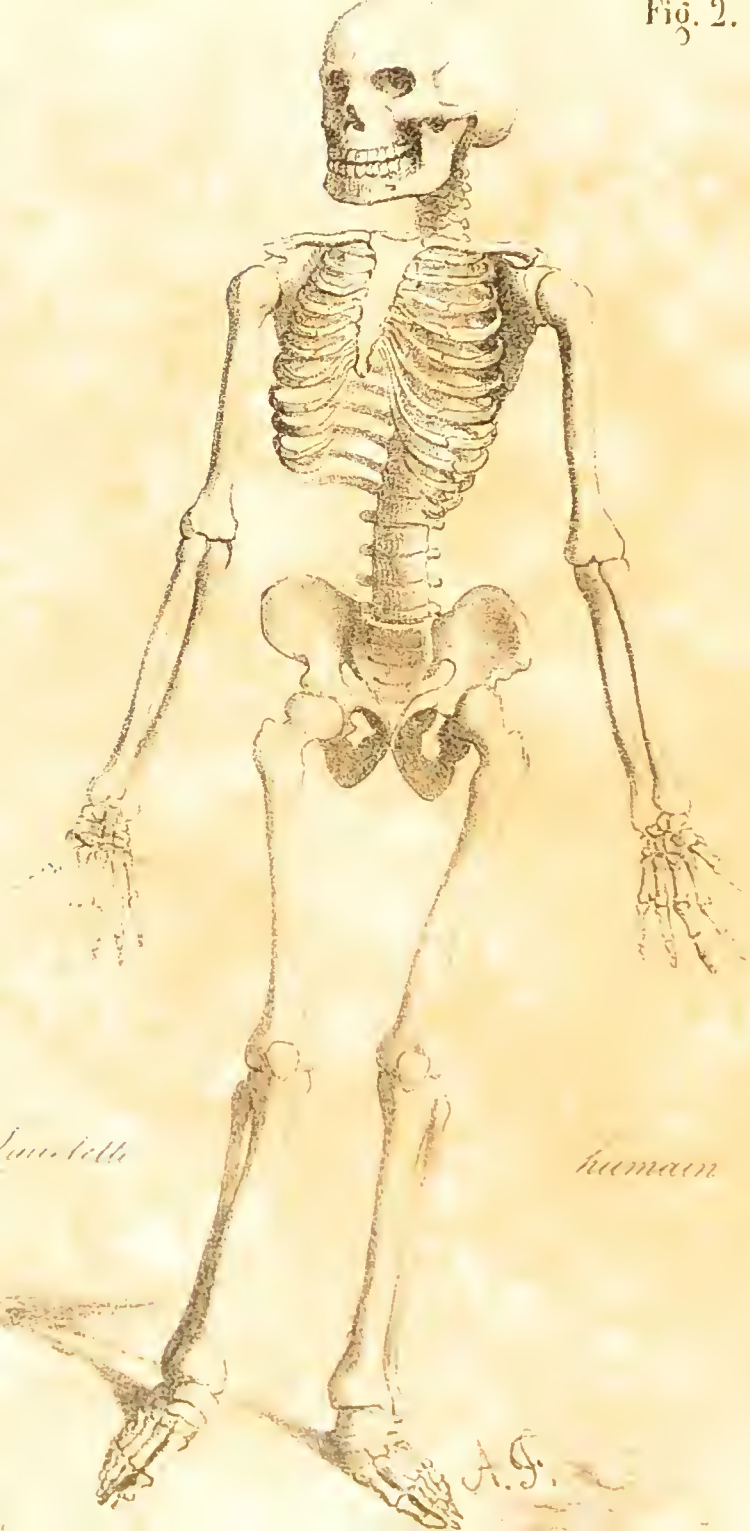
Ainsi, la croyance d'un déluge, d'un grand

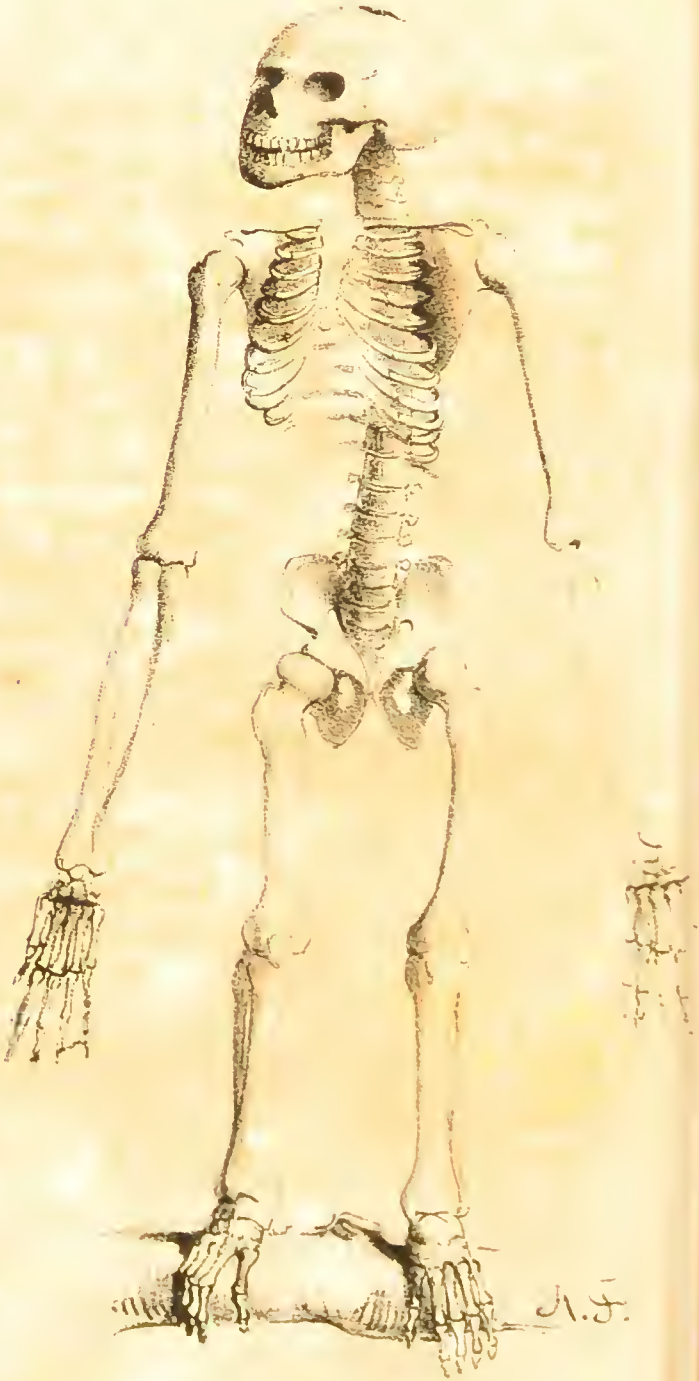
bouleversement, est générale chez toutes les nations de la terre, et cette croyance unanime appuie l'opinion géologique, qui proclame aussi la fluidité du globe, à sa naissance. Chez presque toutes les nations, les récits génésiaques placent le berceau des premières familles humaines sur les plateaux élevés de l'Asie. — Ces récits s'accordent parfaitement encore avec les inductions géologiques. L'Asie offrant les points du globe les plus élevés, dut être la première découverte, lorsque les eaux se retirèrent. Non seulement cette partie du monde est la plus favorisée du climat, elle est encore la plus fertile ; celle où les forces fécondantes agissent avec le plus d'intensité : il était logique d'y placer les premiers bimanes. Ce fut donc sur les montagnes et plateaux de l'Asie que naquirent et s'organisèrent les premières familles humaines, qui devaient bientôt en descendre pour peupler toutes les contrées de la terre.

Déjà, vers cette époque géologique, le globe

n'était plus susceptible d'une convulsion générale; son écorce assez épaisse pouvait résister aux violents efforts de l'expansion centrale; mais des secousses, des fracassements circonscrits, des inondations partielles, résultat des soulèvements de terrains, devaient encore se renouveler assez fréquemment. Les grands bassins étaient souvent submergés; les plaines, couvertes de marais et de fondrières, restèrent longtemps désertes; les hommes n'osaient encore y fixer leur habitation: réfugiés sur les hauteurs, et sans cesse en lutte contre les éléments, ils vivaient exclusivement guidés par les deux grands instincts de conservation et de reproduction; car, dans ces temps primordiaux, l'homme était loin d'offrir cet ensemble harmonieux d'une organisation supérieure à laquelle il devait atteindre plus tard. Semblable à la brute par les instincts, il n'en différait que par la forme et les éléments de perfection que renfermaient ses organes encéphaliques; la circon-

Fig. 2.





Squelette d'Orang Outang

férence de son crâne dépassait dix-huit pouces : c'était là le signe de sa supériorité sur les autres animaux et de sa progressivité future dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral.

Cependant à chaque explosion souterraine, à chaque éruption volcanique creusant des gouffres, entr'ouvant des abîmes, les troupes errantes de bimanes laissaient toujours des victimes e s'enfuyaient glacées d'épouvante. Aussi, dès les premiers âges, la crainte enfanta la superstition, et le premier culte fut un culte de terreur et de tristesse ; la première prière s'éleva pour calmer une puissance inconnue et terrible.

Après bien des siècles, les mers furent circonscrites ; les immenses détritus d'une végétation alors gigantesque, formèrent des couches de terrain qui comblèrent, en partie, les marais ; les eaux paludéennes, refoulées par cet obstacle, se creusèrent des lits ; les eaux pluviales, filtrant à travers les nouveaux terrains, se réunirent à différentes profondeurs, pour former des sources ;

l'atmosphère et le sol s'assainissaient. Pendant ce temps l'accroissement du nombre et les besoins forcèrent les familles humaines à se diviser, à descendre des montagnes, pour aller chercher ailleurs une alimentation devenant, de jour en jour, plus rare dans les lieux qu'elles occupaient. Alors commencèrent les premières migrations qui devaient donner des habitants aux deux hémisphères ; la terre était comme le domaine de l'homme ; il semblait né pour en occuper toute la surface.

L'homme constitue désormais une espèce placée au sommet de l'échelle animale; mais son organisation physique et intellectuelle n'a pas atteint tout son développement: elle subira longtemps encore de grands changements, de notables modifications, toujours dans l'ordre du progrès : selon les parties du globe qu'il habitera, sa constitution éprouvera l'influence des climats; c'est à cette influence que seront dues les races dont, plus tard, se composera son espèce.

Nous avons vu plus haut que le premier être qui revêtit la forme humaine naquit femelle, selon quelques embryologistes, et que cette grossière ébauche de l'espèce future, était le point de départ des recherches anthropologiques ; il ne nous reste plus qu'à établir sa couleur primitive : consultons encore les anciennes cosmogonies.

La Genèse Indoue dit que le premier homme fut brun, olivâtre ; — la Genèse Hébraïque le fait rouge ; — la Chinoise lui donne la couleur jaune foncé. Ces traditions, entièrement conformes à la loi invariable du progrès, étayent de leur autorité l'opinion qui représente le premier bimane avec une peau couleur de suie, comme nous l'offrent aujourd'hui les Hottentots, les Papous et certaines peuplades sauvages de l'Océanie.

Maintenant, si nous jetons un regard sur l'échelon immédiatement au-dessous de celui qu'occupe l'être humain, nous serons forcés d'induire

que le premier bimane ne différait pas de beaucoup, quant à l'organisation physique, de l'animal le plus élevé dans la série zoologique, et malgré notre désir d'éviter toute comparaison blessante, nous arriverons à l'espèce quadrumane.

L'anatomie comparée montre des rapports d'analogie frappants entre le Hottentot et le orang-outang ou homme des bois, qui habite les vastes forêts de l'Inde et de l'Afrique : même charpente osseuse, mêmes organes, mêmes fonctions animales dans l'une et l'autre espèce (Pl. I. fig. I.) Les seules différences se trouvent dans l'angle facial, moindre chez le singe, de 8 à 10 degrés, et dans une plus grande longueur des bras. Le gros orteil est aussi remplacé par un véritable pouce, ce qui lui donne la facilité de se servir du pied aussi bien que de la main ; de là le nom de quadrumane. Le célèbre naturaliste Lamarck faisait remarquer que cette légère différence était due à l'habitude des différents exercices gymnastiques auxquels les avait sou-

mis l'état sauvage. Il prouvait que chez l'individu, certaines parties se développaient ou s'effaçaient, selon qu'elles étaient soumises à une action continue ou à un repos complet. Les organes vocaux de ces grands singes sont absolument semblables à ceux de l'homme ; mais deux sacs membraneux, placés aux côtés du larynx, s'opposent à l'articulation des mots, par la raison que l'air, sortant de la glotte au moment de l'expiration, s'engouffre dans ces sacs et ne produit qu'un bruit sourd.

Aujourd'hui que la science peut pousser ses investigations librement et avec sécurité, on devrait tenter, au moyen d'une opération chirurgicale, d'enlever ces sacs à un orang-outang ; et, après lui avoir appris à parler, il serait curieux de l'enfermer avec d'autres orangs, également opérés, afin d'expérimenter si, par instinct d'imitation ou autrement, il enseignerait à ses semblables ce langage qu'on lui aurait appris. Ainsi serait à jamais résolue cette grande dis-

cussion qui, depuis tant de siècles, s'agite entre deux ordres de philosophes.

Certes, on ne saurait comparer l'orang-outang à l'homme caucasien d'aujourd'hui : une immense distance sépare ces deux créations ; des milliers et milliers de siècles sans doute : mais on peut appliquer la comparaison au premier être qui parut sur le globe avec la forme humaine, et l'on arrive à cette conclusion : « Ce premier homme, encore plus imparfait que le Hottentot actuel, fut le passage de la brute à l'être intelligent. »

Ici, à l'exemple de tant d'autres écrivains, pour prouver que les sommets du Caucase furent le point de départ des premières migrations humaines, nous citerons le fameux passage du *Timée*, de Platon. L'entretien qu'eut le disciple de Socrate avec un prêtre de Saïs, sur une race d'hommes nommés *Atlantes*, et dont l'île a disparu sous les eaux, a longtemps fait espérer de trouver en eux le peuple primitif. De nom-

breux voyages ont été entrepris pour préciser le point du globe où dût se trouver cette mystérieuse *Atlantide*, objet de tant de recherches ; mais les opinions des plus grands géographes et naturalistes sont tellement partagées, qu'il est difficile d'arriver à un résultat satisfaisant.

Les uns ont franchi les tropiques et pris les écueils d'une mer embrasée pour la patrie du peuple primitif ; d'autres se sont rapprochés des pôles, et, trompés par les brumes, ont cru l'entrevoir sur ces plages glacées. Un savant étranger a fait de gros volumes, pour prouver que l'Atlantide était désormais trouvée. Ce diffus et prolixe auteur souriait d'orgueil, en montrant l'île St-Domingue !... Notre célèbre Tournefort crut découvrir, dans le petit archipel des Canaries, les débris d'un ancien continent submergé. Olaüs Rudbeck compila péniblement une bibliothèque d'in-folio, pour démontrer que la Suède, sa patrie, était l'Atlantide.... Une foule d'autres écrivains famés, les Baër, les Bally, les

Gébelin, etc.... se sont mis l'esprit à la torture pour déterminer le point du globe où dut s'élever l'île des Atlantes; aucun, hélas! n'a pu résoudre le problème; le mot de l'énigme est encore à trouver.

Le laborieux historiographe du monde ancien, analysant avec habileté la narration du prêtre de Saïs, place l'Atlantide dans la Méditerranée, entre l'Italie et l'ancienne Carthage; il s'étaie du texte de Strabon et de Diodore surtout, qui, dans sa chronologie, constate que Saturne, issu de la famille des Atlantes, fut roi de Sicile, d'Italie et d'Afrique. Ainsi que tous les cosmologues, il place le berceau des hommes sur les crêtes du Caucase, mais il leur donne le nom d'*Atlantes* qui signifierait *enfants des montagnes*. Il les fait ensuite descendre des sommets, et, au moyen d'un ingénieux itinéraire, les dirige peu à peu sur les différents points terrestres émergés.

Les mers couvraient le globe, dit-il, les

sommets des montagnes soulevées par les volcans surgissaient seuls du sein des eaux ; lorsque la famille des Atlantes eut pullulé et que l'espace lui fut insuffisant, il fallut chercher d'autres lieux. La première industrie s'était bornée aux moyens de se procurer des aliments, la seconde fut de s'ouvrir un passage à travers les eaux, pour gagner les sommets des montagnes voisines. Déjà l'Atlante devait être familiarisé avec la fureur des vagues qui l'entouraient de tous côtés; il fabriqua un esquif grossier et osa s'aventurer sur l'onde. Plusieurs périrent, sans doute, dans cette audacieuse entreprise ; mais d'autres reprirent l'œuvre, perfectionnèrent l'invention des premiers; une barque solide fut mise à flots, et les migrations commencèrent.

C'est à partir de ce moment que l'historiographe du monde ancien conduit les Atlantes sur toutes les parties du globe exondées. Ces intrépides navigateurs atteignirent d'abord le mont Aman, qui semble n'être que détaché de

la chaîne caucasique nommée Taurus. De ce point il était facile d'arriver à la chaîne du Liban, au pied duquel l'histoire place la première ville bâtie par les hommes. Du Liban à l'Anti-Liban la distance est peu de chose, et de là on peut gagner facilement les premières montagnes d'Arabie.

Voilà donc cette colonie d'hommes primitifs, parvenue aux bords de la mer Rouge, et par conséquent en face des monts Atlas. Le bras de mer qui les sépare est franchi ; la colonie entre en Afrique et se répand bientôt sur les versants de l'Atlas auquel elle donne son nom ; opinion inverse à celle qui prétend que les Atlantes prirent leur nom des monts Atlas.

Quand cette colonie vit ses domaines s'étendre par la retraite des mers, de même que la famille caucasienne, sa mère, elle descendit des hauteurs, et peupla toute cette partie de l'Afrique dont la Méditerranée baigne aujourd'hui les rivages. Mais hâtons-nous de faire

observer que lorsque les peuples de Phénicie, de Syrie et d'Égypte prirent naissance, déjà depuis longtemps d'autres migrations avaient eu lieu parmi les Atlantes restés sur les chaînes du Caucase; ces Atlantes avaient gagné le plateau de la Tartarie et s'étaient ensuite répandus dans les plaines fécondes de l'Inde, de la Perse et de la Chaldée; car, il est incontestable que l'Asie, ce pays privilégié de la nature, ait été peuplé avant les autres parties du globe: l'Asie est regardée comme le berceau des hommes dans toutes les histoires, dans toutes les religions.

Après que les Atlantes d'Afrique eurent abandonné les versants de l'Atlas et donné naissance à différents peuples du continent Africain, ils vinrent s'établir dans une île immense qui s'élevait autrefois sur la Méditerranée entre l'Italie et Carthage. Ils y fondèrent un puissant empire, parvinrent à un point de civilisation assez avancée, et, par la supériorité de leurs armes, dictèrent des lois aux

peuples du continent. C'est alors que les Atlantes d'Asie, dont les migrations avaient eu lieu en Europe, furent attaqués par eux, et leur opposèrent une vive résistance ; et c'est, sans doute, à cette époque, perdue dans la nuit des temps, qu'une révolution souterraine du globe eut lieu, et que disparut à jamais cette fameuse *Atlantide* dont nous ne connaissons l'existence que par le précieux fragment du prêtre de Saïs.

Maintenant qu'il est suffisamment établi par les démonstrations géologiques et les récits cosmogoniques que l'homme ne parut sur la terre qu'après les autres animaux, et qu'une des hautes montagnes de l'Asie fut son berceau, maintenant il ne nous reste plus qu'à rechercher les causes qui produisirent les races dans l'espèce.

Longtemps après que les premières familles eurent effectué leurs migrations dans les diverses contrées du globe, les mœurs et surtout les climats opérèrent sur l'organisation humaine des modifications assez tranchées pour

qu'il devînt nécessaire de diviser l'espèce en races, qui elles mêmes, par leur croisement, formèrent de nombreuses variétés.

Les principaux caractères d'après lesquels l'espèce humaine a été divisée en races, sont d'abord la couleur de la peau et le cachet physionomique; viennent ensuite d'autres traits secondaires, dont nous parlerons plus tard. Les naturalistes sont généralement d'accord sur trois races typiques : la race blanche ou *caucasique*; la race jaune ou *mongolique*, et la race noire ou *éthiopique*. De chacune de ces races mères sortent des branches et des rameaux qui constituent les variétés de l'espèce.

La race couleur de suie fut la race primitive; on peut la considérer comme le premier chaînon de la grande chaîne anthropologique dont chaque anneau représente une nuance, une amélioration, un progrès, et qui se termine par la race blanche, la plus avancée jusqu'ici sous les deux rapports, physique et intellectuel.

A mesure que les peuples s'établirent dans les zônes tempérées ou légèrement froides du globe, leur teinte bistrée se délaya, devint plus claire, et leur derme revêtit peu à peu la couleur blanche. Le squelette et les différents systèmes de l'économie se modifièrent aussi ; le cerveau se développa, le front s'élargit, les pommettes rentrèrent leurs saillies, les yeux perdirent leur obliquité, les orbites s'ouvrirent sur une ligne horizontale, les traits ramassés et confondus se régularisèrent, enfin l'angle facial atteignit quatre-vingt-dix degrés, c'est-à-dire près de quinze degrés au-dessus de l'angle facial de l'homme primitif.

Au contraire, la teinte des peuples qui allèrent se fixer dans les régions brûlantes, se rembrunit, à la longue, jusqu'au noir. Les peuplades qui furent refoulées vers les zônes glaciales conservèrent, à peu de différence près, la couleur et les traits primitifs ; mais au lieu d'atteindre au développement des autres races, elles se rabou-

grirent sous l'influence d'un climat trop rigoureux. Tels sont de nos jours, les Lapons, les Samoïèdes, les Esquimaux,... etc...

Après que les siècles eurent consolidé ce long travail de la nature, les races furent irrévocablement arrêtées. Et si l'on objecte qu'il existe sous la ligne équatoriale des populations presque blanches ou légèrement basanées, tandis que les terres hyperboréennes sont habitées par des hommes olivâtres ou presque noirs, nous répondrons que ces populations vinrent s'établir dans ces contrées, seulement après que la nature eut posé sur elles son empreinte indélébile. Aujourd'hui le nègre viendrait-il habiter les terres glacées du pôle, et le blanc les plages brûlantes de la Nigritie, ils conserveraient toujours, l'un et l'autre, le cachet des races auxquelles ils appartiennent.

ANTHROPOLOGIE.

Parmi les classifications données par les grands naturalistes, nous choisirons la plus simple, et, partant la plus facile à retenir ; seulement nous procéderons en sens inverse de nos maîtres : c'est-à-dire qu'au lieu de commencer par la race blanche, nous partirons de la race noire, reconnue la plus imparfaite, pour arriver graduellement à la race caucasique, considérée comme le terme le plus avancé de l'espèce humaine. Cette manière de procéder nous a paru beaucoup plus conforme à l'ordre des choses et à la grande loi du progrès. — D'un autre côté, afin de mieux établir les rapports qui existent entre les variétés de même race, nous aurons recours, non-

seulement aux caractères physiques, mais à l'étude comparative des langues; ces deux moyens réunis offriront plus de ressources et de lumière à l'analyse.

RACE BISTRÉE, NOIRE. — (*Ethiopique*).

1re branche.	Hottentots.
2me id.	Papous, Australasiens.
3me id.	Cafres.
4me id.	Éthiopiens.

RACE JAUNE. (*Mongolique*).

1re branche.	Hyperboréens.
2me id.	Américains.
3me id.	Malaie.
4me id.	Chinois, Mongols.

RACE BLANCHE. (*Caucasique*).

1re branche.	Indous.
2me id.	Araméens.
3me id.	Scythes.
4me id.	Celtes, Peslages.

I.

Race bistrée, — *Noire.*

(Pl. 3. fig. 1).

1re branche.	Hottentots.
2me id.	Papous.
3me id.	Cafres.
4me id.	Ethiopiens.

La première branche de cette race, ou mieux la tige mère de laquelle sortirent les premières familles humaines, dut être la hottentote. En effet, le Hottentot occupe encore aujourd'hui le dernier gradin de l'échelle anthropologique; il est, sans aucun doute, le passage du genre quadrumane au genre bimane. La description suivante montrera certains rapports communs à ces deux genres. — Peau lavée de bistre, chevelure courte et laineuse, visage triangulaire, traits diffus, front fuyant, pommettes saillantes, les yeux obliques; les os du nez sont formés, comme dans les singes, d'une seule lame aplatie et beaucoup plus large que l'os nasal des

autres hommes. La bouche est énormément fendue ; les lèvres d'une couleur livide sont très gonflées et renversées en dehors ; l'implantation oblique des dents et l'avancement des mâchoires donnent à la bouche l'aspect d'un museau avec un angle facial de 75 degrés. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les Hottentots sont les plus bruts, les plus sales des hommes ; leur langage, aussi pauvre que leurs idées, se réduit à une sorte de gloussement. Accroupis des journées entières dans l'ordure, ne pensant à rien, grimaçant, se grattant, ils dévorent, à l'exemple des singes, la vermine dont ils sont couverts; leur paresse, leur stupidité et leur laideur repoussante n'ont point de pareilles dans l'espèce. Cette race misérable s'étend sur toute la pointe africaine, depuis le cap Nègre jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les Nouriquois, les Namaquois, les habitants des terres Natal, les Houzouanas et autres peuplades appartiennent à cette première branche.

Il existe une variété dont les femmes sont remarquables par le développement monstrueux de la région fessière. Cette difformité est due à une énorme loupe de graisse peu concrète et tremblante, comme de la gelée, contenue dans un tissu cellulaire à lames très écartées. La Hottentote Boschismane, amenée à Paris, dans les premières années de notre siècle, et que l'on montrait au public, sous le nom de Vénus Hottentote, portait une loupe de cette nature; les deux enfants qu'elle avait eus d'un homme de sa race, pouvaient grimper dessus et s'y asseoir comme sur une selle. Ce monstrueux fessier fit longtemps l'admiration des curieux de la capitale. On lui voyait aussi une peau de plusieurs centimètres de longueur, espèce de tablier sous lequel se cachaient ses parties sexuelles, et qui n'était autre que le prolongement démesuré des nymphes (Pl. 10, fig. 1).

La deuxième branche comprend les Papous, les Australasiens et les sauvages de la Nouvelle-

Calédonie. Les Papous, un peu moins bruts que les Hottentots, sont dispersés en hordes sur un terrain fertile; ils occupent tout le littoral de la Nouvelle-Guinée. Répandus dans la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, les Nouvelles-Hébrides, on les retrouve mélangés à d'autres variétés jusqu'aux îles Fidji et aux îles des Navigateurs. De leur croisement avec les Malais est sortie la masse des populations de l'intérieur des îles Moluques et Fornose, ainsi que les hordes errantes sur le littoral des îles Vaigiou, Battenta,... etc... Les Papous se distinguent des autres nègres par leur teint d'un noir jaune, leur chevelure longue et crêpée, ce qui donne à leur tête une dimension énorme.

Les habitants primitifs de l'Australasie ou Nouvelle-Hollande, de même que ceux des archipels océaniques, appartiennent à la race noire; leurs cheveux, quoique rudes et laineux, sont cependant plus lisses. Le rameau Australien se trouve dispersé dans l'intérieur de

quelques îles Malaies, telles que Sumatra, Bornéo, les Philippines, les Moluques, les Açores..... on leur donne le nom d'Alfourous.

Les peuplades de la Nouvelle-Calédonie et de la terre de Diémen diffèrent peu des Alfourous; on les a souvent confondus avec les Papous dont ils tirent leur origine; paresseux et misérables, ces hommes à museaux allongés descendent par bandes sur les rivages pour dévorer les coquillages que la mer y a jetés. Ils sont toujours affamés, et, pour apaiser la faim qui les tourmente, ils avalent des morceaux de terre, (stéatite) sans aucune répugnance; ce qui les a fait surnommer *Géophages*. Rien n'égale leur gloutonnerie et leur malpropreté; ils n'ont pas même l'instinct du orang-outang, qui se construit une cabane avec des tiges de bambous, et lave son museau aux ruisseaux qu'il rencontre; les Calédoniens, encroûtés de crasse jusqu'aux dents, préfèrent endurer l'intempérie des

saisons plutôt que de se construire un abri. Est-ce stupidité ou paresse?

Les Cafres forment la troisième branche de la race primitive; déjà il y a progrès sensible dans leur organisation physique et morale; on voit que la nature travaille au perfectionnement lent et successif des races futures. Les Cafres sont beaucoup moins hideux que les Hottentots, les pommettes sont moins saillantes, le nez est moins écaché. Leur langue, riche en voyelles, est assez douce, quoique hérissée d'aspirations; ils se montrent assez intelligents pour élever des bestiaux, se bâtir des huttes, se fabriquer des instruments de chasse et de guerre, et même pour entreprendre, au loin, un commerce d'échange. La variété Cafre couvre toutes les terres orientales d'Afrique, depuis la rivière du Saint-Esprit jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb. Ceux de Mozambique, de Mongale, de Monbaze et de Mélinde sont moins foncés en couleur, leur nuance est quelquefois jaunâtre.

Les femmes de quelques-unes de ces localités, les Betjouanasses, par exemple, passent pour avoir de belles formes, le nez moins plat, les lèvres moins gonflées et le visage se rapprochant un peu de l'Européen.

La quatrième branche, dite Ethiopienne, comprend les Foules, les Iolofs, les Mandings; puis les populations du Sénégal, de la Sierra Morena, de Benin, de la Nigritie, du Congo, d'Angola, de la Gambie, des îles de Gorée, du Cap-Vert,.. etc... enfin toute la côte occidentale d'Afrique depuis le Sénégal jusqu'au cap Nègre.

Les hommes appartenant à cette quatrième branche passent pour les plus avancés de leur race; ils sont industrieux, adroits dans les arts et métiers; ils possèdent des villes, des chefs, des rois, et, dans l'intérieur de l'Afrique, ils ont formé, dit-on, de puissants empires. Hérodote assure que les premiers habitants de l'Egypte étaient descendus des montagnes de l'Ethiopie.

— Volney pense également que les premiers hommes, qui vinrent se fixer sur les bords du Nil, et de là se répandirent dans la haute et basse Égypte, étaient de race nègre. Il invoque, à l'appui de son opinion, les peintures et sculptures que ces peuples nous ont laissées. Si l'on jette les yeux sur les étuis de momies et les sphynx, il est impossible, en effet, de méconnaître le type nègre. Sans contredire cette opinion fondée, d'autres historiens font remarquer justement que l'ancienne Égypte était divisée en castes : les travailleurs, les prêtres et les aristocrates ; ces derniers, sortis de la race caucasique, cultivaient les sciences, commandaient, gouvernaient; une distance immense les séparait des premiers, tant au moral qu'au physique. Aussi les marbres et pierres gravés qui représentent les individus de sang royal et théocratique s'éloignent tout-à-fait de la forme Égyptienne proprement dite, pour se rapprocher des proportions grecques.

Les langues en usage chez la race nègre ont paru innombrables à plusieurs voyageurs ; chaque peuplade parlerait un idiôme différent, et il y aurait autant de dialectes que de variétés dans la race. Ces langues sont généralement pauvres et aussi peu avancées que les nations qui les parlent; les unes sont rudes et gutturales, d'autres labiales, un peu moins désagréables, presque toutes sont monosyllabiques et incapables d'exprimer des idées métaphysiques. Le langage des Hottentots de l'Afrique centrale est rempli de battements de langue, d'expirations, de gloussements dont les sons monotones ressemblent assez aux cris de certains oiseaux.

Malgré les nombreuses nuances de teintes de physionomie, de taille, de mœurs et de langage, depuis le nègre couleur de jais jusqu'au Calédonien jaunâtre, la race éthiopique offre un ensemble de traits caractérisques à ne jamais s'y tromper,

Avant de passer à la race jaune, nous allons

essayer d'aborder la question de la couleur propre à chaque race. Cette question, encore très obscure, malgré les recherches récentes d'hommes spéciaux, s'éclairera peut-être plus tard, car elle mérite de fixer l'attention du naturaliste.

La couleur des différentes races, et particulièrement celle du nègre, a beaucoup occupé les anatomistes. Les uns ont cru en trouver la cause dans l'intensité de la lumière et les ardeurs du climat; d'autres ont avancé qu'elle dépendait de la bile qui, plus foncée, plus abondante chez le nègre, envahissait la circulation, imprégnait les organes et venait se noircir dans le système cutané. Evidemment cette opinion est erronée; d'abord parce que les rayons solaires ne peuvent que brunir l'épiderme; le hâle disparaît quelques mois après qu'on s'est soustrait à leur action; ensuite parce que l'hypothèse de la bile est rejetée par tous les physiologistes.

La matière colorante réside essentiellement dans le corps muqueux de la peau, placé au-dessous de l'épiderme; cette matière a été nommée *pigmentum*; analogue au sang et provenant de lui, elle passe des vaisseaux de la surface du derme dans le corps muqueux auquel elle donne sa couleur; les poils et les cheveux lui doivent également leur teinte, c'est un fait physiologique désormais avéré. En outre, l'analyse chimique a démontré que le *pigmentum* avait la forme globuleuse et était principalement formé de carbone.

Le corps muqueux est d'un blanc légèrement rosé, chez le blond, un peu plus teinté chez l'individu à cheveux roux et d'un blanc mat ou très peu coloré, chez le brun; il est jaune dans la race mongolique, et noir dans l'éthiopique. On s'est assuré que le sang, la bile et généralement toutes les humeurs, sans même en excepter le chyle, sont plus foncés dans la race noire, que dans les autres. Or, ne pour-

rait-il pas se faire que le sang du nègre, plus riche en carbone que le sang du caucasien, donnât au *pigmentum* la teinte, la couleur noire? Des phénomènes semblables se passent dans l'économie des hommes blancs, pendant certaines maladies : les vomissements noirs, les hématémèses, les tumeurs mélaniques,... etc. tous ces phénomènes morbides semblent reconnaître pour cause un sang plus carbonisé, qu'il ne l'est dans l'état normal. Le sang du nègre offrirait donc cette condition, principalement due à l'influence d'un ciel ardent, prolongée pendant des siècles; et l'on arriverait à cette conclusion. Des familles de la race primitive ou couleur de suie fixées dans les zônes brûlantes, est sortie la race noire, après que le climat, et peut-être d'autres causes cachées, eurent noirci leur pigmentum; tandis que la race blanche doit sa couleur à une modification et à des causes contraires.

Il est aujourd'hui démontré, par l'expérience

de mille et mille faits, que la peau du blanc, longtemps soumise aux ardeurs du soleil, revêt une couleur brune qu'elle ne peut plus quitter. Les personnes qui, depuis de longues années, habitent les climats chauds de l'Afrique ou des îles; celles qui ont passé une partie de leur vie à voyager dans la zône torride, sont devenues brunes et presque noirâtres, pour toujours; leur derme a été si profondément modifié, par l'action solaire, qu'il ne peut plus revenir à son état primitif, et le retour dans les pays froids ne saurait enlever ce hâle incrusté par les années.

On attribue au corps muqueux et au pigmentum les propriétés de défendre la peau contre les intempéries climatériques; aussi le corps muqueux des races tropicales et hyperboréennes est-il beaucoup plus épais que celui de la race blanche; chez les premières il garantit le derme de la rubéfaction solaire; chez les secondes, des gerçures qu'y produirait le froid. Après de longues recherches, les anatomistes ont reconnu

que le corps muqueux manquait chez les *Albinos*, les blafards, etc., ou qu'il s'y trouvait à un état de ténuité imperceptible. De là vient que la moindre action prolongée du soleil détermine sur leur peau les phénomènes de la vésication, tandis qu'il faut d'énergiques épispastiques pour produire le même effet sur celui du nègre.

II.

RACE JAUNE.

(Pl. 3, fig. 2 et 3).

1er Rameau.	Hyperboréens.
2e —	Américains.
3e —	Malais.
4e —	Chinois, Mongols.

La race jaune marche la deuxième dans l'ordre progressif : le crâne est mieux moulé, les instincts de la brute persistent encore, mais l'intelligence est plus développée. La nature,

qui met des milliers de siècles à façonner ses œuvres, fait pressentir qu'elle ne bornera point là son grand travail anthropogénique.

Cette race offre les caractères suivants : face large et aplatie, front bas, pommettes saillantes, nez court, gros et camus; les yeux sont petits et fendus obliquement; les tempes sont enfoncées et les joues globuleuses; le menton s'avance légèrement; la tête, très grosse, en proportion du corps, s'allonge en arrière; les cheveux droits et noirs; une barbe rare, une taille généralement petite et ne s'élevant guère au dessus de la moyenne; enfin, selon les différents climats, la peau revêt une couleur du jaune brun à l'olivâtre foncé.

La branche hyperboréenne, qui touche à la race bistrée, comprend les Lapons, les Samoïèdes, les Jakoutes, les Ostiaks, les Boraudiens, les Esquimaux, les Groënlandais et généralement toutes les peuplades dispersées sous les cercles polaires. Ces variétés hyperboréennes

diffèrent très peu entre elles par les traits physionomiques. C'est toujours un visage plat, un nez écrasé, de grosses lèvres, une tête énorme et presque quadrangulaire, une peau plus ou moins basanée, peu de barbe, une taille ramassée, ne s'élevant guère au dessus de quatre pieds.

Les hyperboréens se nourrissent de chair de rennes, d'ours-blancs, de poissons qu'ils laissent putréfier pour en rendre l'action plus stimulante, et la digestion plus facile ; l'huile qu'ils retirent de la graisse des cétacées leur sert de boisson, et ils s'enivrent avec une liqueur fermentée de baies de genièvre ; quoique naturellement timides et poltrons, l'ivresse les pousse à des transports de fureur inouie : ils courent, agitant leurs armes, se battent et se tuent sans le moindre scrupule. Sans cesse errant dans les neiges, ils s'y creusent des huttes qu'ils éclairent et chauffent au moyen d'une lampe toujours allumée. Ces peuples misérables vivent dans la polygamie, et n'ont ni lois, ni pudeur ;

le mari offre sa femme à l'étranger qui le visite, comme le père offre sa fille et le frère sa sœur. Ils sont superstitieux, adorent des fétiches et craignent les sorciers. Des missionnaires ont essayé de leur apporter les bienfaits de la religion, mais leur intelligence peut à peine s'élever jusqu'à l'idée de la Divinité. Ils écouteront aujourd'hui le prêtre catholique, demain le protestant, et changeraient volontiers, dix fois par jour, de croyance pour quelques verres de boisson fermentée ; en résumé, on pourrait les considérer comme une race arrêtée dans son développement par les rigueurs excessives du climat et la mauvaise nourriture.

La seconde branche de cette race est la branche américaine, facile à reconnaître aux traits suivants : teint cuivré, du jaune clair au jaune foncé ; front très court, tête allongée en arrière ; les yeux enfoncés, le nez un peu écaché, narines ouvertes, face large et ronde, pommettes élevées, cheveux droits et noirs ; taille

moyenne, système musculaire assez développé. La forme du front et l'allongement, en melon, de la partie postérieure de la tête est, chez ces Indiens, le résultat de malaxations exercées sur la tête des jeunes sujets, dès leur plus tendre enfance.

La branche américaine fournit un grand nombre de rameaux. En commençant par l'Amérique septentrionale, on trouve des hommes absolument semblables aux Lapons d'Europe et d'Asie : mêmes mœurs, même taille, même laideur. Dans la partie nord-ouest, les Canadiens, les Hurons, les Labradoriens, et toutes les tribus qui regardent les côtes asiatiques, ressemblent beaucoup aux Tartars dont ils tirent peut-être leur origine. Dans l'Amérique méridionale, les habitants de l'Orénoque, du Pérou, de la Guyane, du pays des Amazones, de la nouvelle Espagne, du Brésil, du Chili, du Paraguay, des terres Magellaniques, de la Patagonie, etc,... revêtent une couleur plus foncée ; leurs traits

sont aussi plus profondément sculptés. En parcourant les plages immenses du nouveau monde, on rencontre une infinité de peuplades, dont le teint varie depuis le jaune-blanc, comme les Christinaux et les sauvages du détroit de Magellan, jusqu'au rouge cuivre, comme les Péruviens et la plus grande partie des tribus méridionales, et l'on arrive insensiblement jusqu'au brun noir, comme les Brésiliens. On trouve dans certaines tribus des individus de couleur et de conformation tout à fait différentes. Plusieurs voyageurs assurent qu'il existe dans les Cordillières des Américains blancs, à chevelure blonde, connus sous le nom d'Araucans. Il n'y a rien d'impossible dans le récit de ces voyageurs; il suffit de jeter un coup-d'œil sur la position géographique de l'Islande, très anciennement habitée et fréquentée par les Européens, pour voir qu'elle est presque contiguë au Groënland et très peu éloignée des Orcades septentrionales. On sait aussi que, bien avant la dé-

couverte du nouveau monde, les Danois avaient formé des colonies sur la côte groënlandaise; or, ces îles étant très rapprochées du continent américain, ne pourrait-on pas affirmer que des hommes d'origine scandinave y aient été jetés par la tempête, ou bien comme les hommes primitifs de race bistrée, ils y soient venus d'eux-mêmes à la recherche de nouvelles terres? Ainsi serait expliquée la présence des blancs parmi les tribus de race cuivrée.

La ressemblance frappante qui existe entre les peuplades de l'Amérique septentrionale, telles que les Kitègnes, les Esquimaux, etc.., et les tribus de Tchouktchis dispersées sur la pointe asiatique, en regard du détroit de Béring; les mœurs, coutumes, les quelques arts communs aux unes et aux autres, le peu de largeur du détroit semblent confirmer l'opinion qu'anciennement cette partie de l'Amérique fut peuplée par des migrations sorties de la Tartarie. D'un autre côté, on présume avec raison que les ter-

res du nouveau monde, aux environs du détroit de Davis, et le septentrion du Labrador, dûrent leurs habitants également aux migrations groënlandaises; car les tribus de ce détroit et celles du Groënland offrent tous les traits d'une même ressemblance.

Lors de la découverte de l'Amérique, les peuplades peu nombreuses et dispersées à de grandes distances erraient à l'état sauvage: c'est l'opinion la plus générale. Cependant, d'après les récits des historiens espagnols, deux puissants empires y existaient déjà: ceux du Mexique et du Pérou. Il est permis de croire que ces empires n'ont existé si puissants que dans l'exagération espagnole. Les Péruviens et les Mexicains étaient des peuples nouveaux, qui, à l'époque de l'invasion, ne possédaient pas encore le langage écrit, et d'après leur chronologie traditionnelle, leur civilisation datait à peine de trois siècles; si ces deux nations avaient eu l'importance que leur attribuaient les conqué-

rants espagnols, comment une poignée d'aventuriers eussent-ils pu, en aussi peu de temps, achever leur conquête?

Des voyageurs, membres de commissions scientifiques, ont fait le calcul qu'une surface du continent américain, égale à la France entière, ne contenait pas quatre mille individus. Partout des forêts immenses, des lacs, de vastes marais, des plages stériles et désertes, prouvaient que cette nature était vierge, et que les pieds de l'homme ne l'avaient point foulée. De nos jours, malgré la civilisation et l'industrie européennes, la topographie nous montre les trois quarts de cette partie du globe encore incultes et inhabités.

Les langues américaines sont aussi nombreuses que variées; chaque peuplade a, pour ainsi dire, son idiôme, qui se rapporte plus ou moins avec celui des peuplades voisines. On dit qu'en général ces langues sont polysyllabiques; quoique différentes par leurs racines, elles ont ce-

pendant une physionomie commune. Il en est aussi plusieurs monosyllabiques : l'*othomi*, répandu dans la Nouvelle-Espagne, le *maya* et quelques autres. Les langues de l'extrémité orientale et septentrionale de l'Amérique offrent de grands rapports avec celles de l'Asie orientale et septentrionale.

La troisième branche, dite Malaie, sortie de la presque île Malacca, se répandit anciennement au-delà du Gange et dans une grande partie de l'archipel asiatique. Aujourd'hui cette variété qui a opéré des croisements avec la variété mongolique, couvre des plages immenses sur les continents; on la retrouve aux îles de Sumatra, de Java, de Celèbes, de Timor, de Bornéo, etc... dans tout l'archipel indien et les îles aléoutiennes, dont les habitants forment le passage de la branche malaie à la branche américaine. On peut aussi lui rattacher toutes les populations océaniennes depuis Sumatra jusqu'au-delà d'Otaïti. Les langues en usage dans ces vastes con-

trées, appartiennent toutes à la famille malaie.

La branche mongolique ou chinoise est la quatrième dans l'ordre du progrès. Plus avancée que les trois autres, c'est d'elle que sortira l'homme blanc qui, par son organisation physique et intellectuelle, méritera d'occuper le degré supérieur de l'échelle anthropologique.

La race jaune est répandue dans toute la Mongolie, dans la Tartarie orientale et méridionale, à l'est du Gange et des monts Belour, dans le Tonquin et le Pégu, au pays de Siam et des Birmans et dans le grand désert de l'Asie centrale, où se trouvent les Kalmouks; plusieurs tribus tartares et toutes les peuplades de la Sybérie orientale lui appartiennent. Mais les nations les plus remarquables de cette race, les plus industrieuses et les plus intelligentes, sont les nations Chinoise, Cochinchinoise et Japonaise; la première surtout passe pour la nation du monde la plus anciennement civilisée. Le Japon, la Corée, les îles Mariannes et Philippi-

nes, les Carolines et toutes les autres terres, qui s'étendent depuis le premier de ces archipels, jusqu'au 172e degré de longitude, sont peuplées par la race jaune. Sa couleur est plus ou moins foncée, selon les différents climats qu'elle habite; sa civilisation se trouve aussi dans les mêmes rapports.

Les nombreux dialectes en usage parmi ces peuples sont le Chinois, le Thibétain, le Coréen, le Japonais, etc., appartenant tous aux langues dites monosyllabiques.

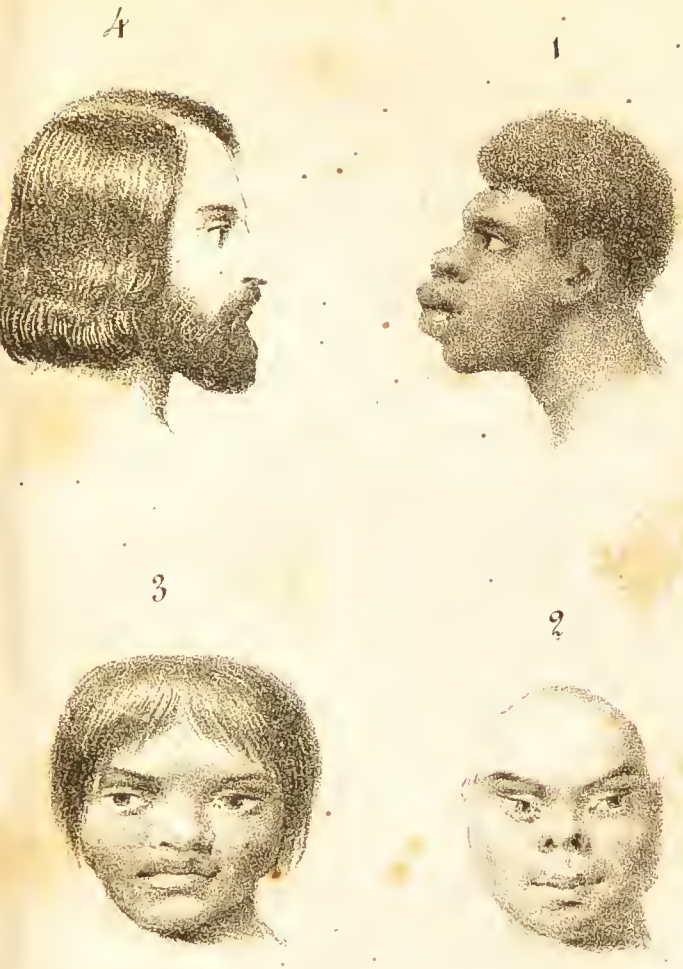
III.

RACE BLANCHE (*caucasique*).

(Pl. 3, fig. 4.)

1re branche. Scythique.
2e — Indienne.
3e — Araméenne.
4e — Teuto-Celtique et Pelasgique.

D'après l'ordre successif, d'une organisation moins parfaite à une organisation plus avancée,



1 Race Nègre.
2 Mongole.
3 Tartare.
4 Caucasique.

que met invariablement la nature, dans toutes ses transformations, la race blanche a dû succéder à la race jaune.

La race blanche, surnommée, par tous les naturalistes, race caucasique, se distingue par la blancheur de la peau, la beauté de l'ovale et le galbe élevé du front; par la position horizontale des orbites, le nez droit et saillant, bien carêné; un angle facial de 85 à 90 degrés; enfin par sa civilisation, qui a surpassé de beaucoup celle des autres races.

La race blanche occupe les parties centrales de l'ancien monde, savoir : l'Asie occidentale, l'Afrique orientale et septentrionale et presque la totalité de l'Europe. Elle se compose de plusieurs branches, dont les derniers rameaux sont tellement croisés qu'il est difficile de les ramener à la branche mère. Nous ferons tous nos efforts pour être clair et laconique.

La première branche de la race caucasique donne les deux rameaux scythique et tartare.

Le rameau scythique s'étendit autrefois sur toute la Sarmatie et la Dacie, depuis les bords de la Vistule jusqu'à l'embouchure du Tanaïs; le long de la mer Baltique où s'établirent les Venèdes; aux pieds des monts Krapaks, où campèrent les Bastarnes; sur les palus-méotides et toutes les contrées qu'arrosent le Borysthène et le Tyras. Ce rameau s'étendit encore dans l'Ukraine, occupée par les Roxolans, qui donnèrent leur nom à la Russie; dans la Chersonèse taurique, sur le littoral de la mer Noire et sur toute la rive gauche du Danube. Ces peuples formèrent, plus tard, les Russo-Moscovites, les Polonais, les Bohémiens, etc... Toutes nations dont l'idiôme rappelle les langues slavonnes.

Le rameau tartare occupa des pays immenses en Asie; il couvrit toute l'étendue de la terre comprise entre la Russie et le Kamtschatka, c'est-à-dire un espace de onze à douze cents lieues; il comprenait aussi les Finois, variété

formée du mélange du sang scythe et tartare, qui habitaient exclusivement le littoral oriental de la Baltique, le nord de la Russie, la Sibérie, les monts Ourals jusqu'aux confins du fleuve Jénissei. Les Hongrois et les Turcomans paraissent être une branche égarée de la race finoise.

Mais le rameau tartare n'appartient pas tout entier à la race caucasique; il forme, en quelque sorte, la nuance transitoire de la race jaune à la blanche. Les Tartares nomades qui errent entre la mer Caspienne et les rives de l'Irisch, ainsi que les tribus de la mer Noire et des montagnes du Thibet, se rapprochent par la taille, la couleur et les traits du visage de la race chinoise; il faut également retrancher du rameau caucasique les Kalmouks, les peuples du Daghestan, ceux des terres situées sous le 6e degré de latitude et les Mongoux, anciens conquérants de la Chine dont la physionomie caractérise la race mongolique.

La branche indoue qui dispute, avec raison peut-être, la priorité de civilisation à la race chinoise, réunit tous les peuples de l'Indoustan, dont les nombreux dialectes dérivent du sanskrit, langue d'une antiquité très reculée, aujourd'hui morte et regardée comme sacrée. Le sanskrit offre, dit-on, d'étroites analogies avec le grec et le latin. Appartiennent encore à cette branche, les Persans, les Arméniens, les Ossètes, etc... dont les langues reconnaissent pour mère le zend, le pelwi et le parsi.

La troisième branche, dite Araméenne, comprend les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, les Phéniciens, les Egyptiens, les Hébreux, les populations syriennes et du Korassan, enfin toutes les nations qui ont parlé les langues sémitiques. Elle comprend aussi les Géorgiens, Circassiens et Mingreliens dont la beauté physique, surtout celle des femmes, est passée en proverbe. Beaucoup parmi ces peuples ont une peau basanée, quelquefois jaune; mais cette

coloration dépend uniquement de l'action de la lumière et des ardeurs du soleil, car les personnes qui vivent renfermées, conservent la couleur blanche et la teinte de leur idiosyncrasie.

Enfin la quatrième et dernière branche de la race blanche embrasse toutes les nations d'origine teuto-celtique, répandues depuis le golfe de Finlande jusqu'au midi de l'Europe, et qui parlaient les langues germaniques, celtiques et kymriques. On retrouve encore des vestiges du kymrique dans la principauté de Galles; le bas-breton offre un reste mélangé de celtique, et le basque contient une infinité de mots de l'antique idiôme Ibérien et Cantabre. Les Celtes se sont fondus dans les flots de la race gothique, depuis les irruptions des Cimbres et des Teutons, jusqu'aux débordements des Visigoths, Gètes, Gépides, Hérules, Suèves, Huns, Saxons, etc... toutes nations sorties des forêts de la Scandinavie et de la Chersonèse cymbrique. Mais de tous les peuples que la quatrième branche a pro-

duits, les plus grands sortent, sans contredit, du rameau Pélasgique : LES GRECS ET LES ROMAINS ! peuples à jamais célèbres par leurs vertus guerrières, leurs vastes conquêtes et leur génie. Ils étendirent leurs colonies sur une grande surface de l'ancien monde, et se servirent de leur supériorité morale pour éteindre la barbarie et répandre partout les lumières; ce sont eux qui cultivèrent avec le plus d'éclat les sciences et les arts; nous leur devons les bienfaits de la civilisation moderne : reconnaissance à eux !

La langue pélasgique est la mère commune du grec et du latin qui, à leur tour, formèrent l'italien, le portugais, l'espagnol, le français et les différents idiomes patois qui en dérivent.

Sans entrer dans les hautes considérations politiques et morales qui ne sont point de notre ressort, nous fermerons cet article, en résumant ainsi les principaux caractères fournis par la physiognomonie des peuples en général :

A mesure que la face gagne en largeur, que les traits s'aplatissent, se confondent et que le museau s'allonge, le crâne se rétrécit et la stupidité augmente; dans les proportions inverses l'intelligence s'agrandit. La race noire se traduit par la passivité et les appétits charnels; les instincts l'emportent sur l'esprit. — La race jaune se traduit par l'immobilité; nullement susceptible de monter aux degrés d'une civilisation avancée, elle reste stationnaire. — La race blanche se traduit par l'intelligence et l'activité; plus favorisée que ses sœurs, la perfectibilité est son noble apanage, et, jusqu'à présent, elle garde sa place en tête de l'humanité.

Telles furent, telles sont encore les races humaines, jusqu'à ce qu'une longue succession de siècles porte l'homme à un degré de perfection physique et morale plus avancé; ou jusqu'à ce qu'un bouleversement général dans nos milieux, vienne modifier la vie animale, la restreindre et la faire disparaître du globe.

DÉGRADATION DE L'ESPÈCE.

L'espèce humaine offre des êtres dont la constitution a été détériorée par l'influence des lieux, des eaux, de l'alimentation, etc., et qui, sans former une race, sont cependant assez nombreux sur le globe. On les a nommés *crétins* dans les Alpes, et *cagots* dans les Pyrénées. Leur physique est chétif, leur moral faible ; ils végètent dans la paresse et l'imbécillité. On attribue particulièrement cette dégradation à l'insalubrité des vallons encaissés, des endroits bas

et humides abrités contre le vent, que le soleil ne visite presque jamais, et dont l'atmosphère n'est pas assez souvent renouvelée.

Mais le crétinisme n'est point exclusivement propre à l'Europe: il se rencontre dans les quatre parties du monde, dans les gorges du Caucase et des Carpathes; dans les chaînes du Thibet et des Andes, aussi bien que dans les Alpes et les Pyrénées. Ce vice, d'après les physiologistes, ne serait point héréditaire; cependant les enfants issus de crétins, s'y montreraient prédisposés; le seul remède à lui opposer est le changement de localité, pour les jeunes sujets dont l'organisme n'a pas encore éprouvé d'altérations notables; hormis ce cas, le crétinisme reste incurable.

Il existe une autre dégradation de l'espèce humaine, nommée albinisme, qui reconnaît pour cause la dégénérescence du système cutané et pileux; cette dégénérescence, primitivement due à une affection morbide, se transmet en-

suite et se perpétue par la génération. La peau des sujets ainsi dégradés paraît d'un blanc pâle, inanimé ; les cheveux, les poils sont blanchâtres, et ressemblent à une végétation soyeuse; leurs yeux à iris rose ou rouge ne supportent que difficilement la lumière. Ces êtres sont, du reste, languissants, débiles, craintifs et d'une intelligence très bornée. On les nomme *Blafards*, *Albinos* en Europe; *Bedas*, *Kakrelas* aux Indes ; *Dondos* en Afrique et *Dariens* en Amérique. L'insuffisance du corps muqueux de la peau et quelquefois son absence complète est la cause de cette dégradation.

Buffon a donné le portrait d'une négresse blanche, née de parents nègres de la Côte-d'Or en Afrique. Elle avait alors 17 ans; son corps et sa physionomie portaient le cachet de la race nègre; ses lèvres étaient blafardes comme le reste de sa peau, tandis que le mamelon des seins, d'une longueur remarquable, offrait une teinte vermeille assez vive.

Fig. 2.

Fig. 1.

J. F.

Enfant Idu

Hagi Ai

Du mariage d'une albinos avec un nègre, naît un enfant *pie*, c'est-à-dire un négrillon dont la peau est parsemée de taches blanches. (Pl. 5, fig. 1).

Il existe une autre variété de nègre pie, qu'on pourrait appeler homme bicolore : tout un côté du corps est parfaitement noir, tandis que l'autre côté offre une peau blafarde comme celle des albinos. Cette division du corps entier en deux parties égales et symétriques, est extrêmement curieuse.

D'après les récits de plusieurs voyageurs, il existerait, près du fleuve Jénissei, les restes d'une tribu errante de Tartares, dont la peau, jaune foncée, est fouettée de zébrures blanchâtres, ou mouchetée de taches d'un blanc terne. Cette bigarrure, qui dut dépendre, dans le principe, d'une affection cutanée, serait devenue naturelle, par la suite, et aurait formé une variété de l'espèce.

Les individus appartenant à la catégorie des

crétins et des albinos, engendrent toujours des enfants qui offrent plus ou moins des signes de cette dégradation héréditaire.

Monstruosité. Femme Hottentote.

MONSTRUOSITÉS.

A l'histoire des races humaines, de leurs variétés et de leur dégradation, se joint naturellement l'histoire des monstruosités. Ce chapitre, un des plus intéressants de l'ouvrage, serait fertile en créations bizarres, si nous n'avions eu soin d'en écarter, autant que possible, les récits fantastiques du moyen-âge et les fables de l'antiquité. Cependant, toutes les fois qu'un fait aura été vu et rapporté par des hommes sérieux, ennemis des miracles, nous le transcrirons tel quel, sans en certifier la véracité.

Par monstre on désigne, en histoire naturelle, tout être qui s'éloigne plus ou moins de la forme normale; mais, dans le langage du monde, ce mot indique une conformation vicieuse, un être imparfait ayant certains rapports de ressemblance avec les êtres d'une autre espèce. Ainsi qu'on l'a pensé bien longtemps, les monstruosités ne sont point dues à la préexistence des germes monstrueux, non plus à un écart inexplicable de la nature; la cause des monstruosités est tout simplement une anomalie de la *force vitale transformatrice* qui arrête l'embryon au milieu de ses évolutions. Si l'on se rappelle ce qui a été dit au commencement de ce volume, que toutes les organisations ne sont que des modifications d'une seule et même nature; que le fœtus humain s'organise peu à peu, qu'il passe d'une structure simple à une plus compliquée, jusqu'à ce qu'il ait parcouru tous les degrés de l'espèce animale; si l'on se rappelle cette marche progressive, on reconnaîtra

sans peine que les monstres ne sont autre chose que des fœtus arrêtés dans leur développement, et venus à vie sans avoir subi la dernière transformation qui caractérise l'espèce.

Les monstres tiennent toujours du genre voisin de leur origine, et se rapportent rarement à des genres trop éloignés. On a observé que les difformités du fœtus humain ont plutôt des rapports avec la forme des singes et des quadrupèdes, qu'avec celle des oiseaux, par la raison qu'ils sont plus rapprochés d'eux dans la série zoologique.

Les ouvrages tératologiques les divisent en quatre classes :

1° Les monstres par excès, c'est-à-dire qui offrent plusieurs corps, ou seulement des parties surnuméraires.

2° Les monstres par défaut; ceux à qui manquent une ou plusieurs parties du corps.

3° Les monstres par renversement d'organes.

4° Les monstres dont le corps présente des

parties d'une espèce étrangère à la leur. Cette dernière classe, à laquelle appartiennent les hermaphrodites, les syrènes, les centaures, les satyres, etc., n'est point admise par les physiologistes.

Dans la première classe, on range les monstres à deux corps greffés l'un sur l'autre, ainsi que les monstres qui, sur un seul corps, offrent des parties multiples. Ces anomalies, très fréquentes dans le règne végétal, se rencontrent moins souvent chez les animaux, et deviennent plus rares parmi les hommes. Cependant l'espèce humaine en offre encore des exemples assez nombreux pour fixer l'attention du philosophe. Nous ne citerons que les plus remarquables.

Esther et Judith, nées en Hongrie, furent achetées par un prêtre et mises dans un couvent à Saint-Pétersbourg, où elles restèrent jusqu'à vingt ans. Réunies seulement par les reins, ainsi que le montre la Pl. 6, fig. 2, toutes les autres parties de leurs corps étaient parfaite-

ment libres. Elles n'avaient qu'un seul anus, et partant qu'une seule et même volonté pour satisfaire le même besoin; mais de l'autre côté c'était différent : chacune possédait ses parties sexuelles bien distinctes, bien conformées, et devait nécessairement avoir des besoins personnels, ce qui fut toujours une source de disputes; car lorsque l'une éprouvait l'envie d'uriner, l'autre, et surtout Judith, se montrait peu complaisante et n'accompagnait sa sœur qu'en donnant des signes de mauvaise humeur.

Judith tomba malade à l'âge de six ans et resta percluse; Esther, au contraire, grandit belle, gaie et pleine d'esprit. Les signes de la puberté se montrèrent en même temps chez les deux sœurs. A vingt-deux ans, Judith eut la fièvre et mourut. La pauvre Esther, hélas! fut obligée de suivre sa compagne inséparable ; elle s'éteignit trois minutes après Judith.

Le journal de Verdun, année 1709, parle d'un exemple à-peu-près semblable :

Deux filles jumelles réunies par les reins, n'avaient aussi qu'un même anus, mais toutes deux étaient bonnes, gaies, sympathiques ; leur intelligence était remarquable; à l'âge de 7 ans, elles parlaient déjà plusieurs langues. Il est à regretter que les auteurs de ce temps n'aient point continué leur histoire.

Munster a donné la description de deux petites filles, nées aux environs de Worms, accolées par le front. Le point de jonction égalait à peine la surface d'une pièce de 10 sous. L'une d'elle étant morte, on eut recours à la section pour sauver l'autre ; mais celle-ci tomba dans une maladie de langueur et ne tarda pas à suivre sa sœur dans la tombe.

Vers la fin du siècle dernier, l'abbaye de Poissy renfermait deux sœurs réunies par les doigts auriculaires d'une main. Elles vécurent exemptes d'infirmités, jusqu'à l'âge de 50 ans,

.VI. Fig. 1. Fig. 2.

Frères Siamois. Esther et Judith.

époque à laquelle l'une des deux, se sentant malade, s'alita et mourut. On pratiqua la séparation aux dépens du doigt de la morte, mais cette séparation ne devait pas sauver la survivante qui s'étiola promptement, et fut enterrée à côté de sa sœur.

Les frères Siamois offerts, dans ces dernières années, à la curiosité parisienne, adhéraient l'un à l'autre par la ligne blanche, depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril. (Planche 6, fig. 1). Leur organisation physique paraissait assez belle et leur intelligence assez developpée. Quoique le MOI fut distinct chez les deux individus, leurs facultés étaient dans une si parfaite harmonie qu'ils semblaient n'avoir qu'une seule et même volonté.

D'habiles chirurgiens de la capitale leur proposèrent de les isoler, en pratiquant la section de la bande de chair qui les unissait; ils eurent le bon esprit de refuser.

Un monstre double, et pour mieux dire deux jumeaux, accolés vers le sommet de la tête,

reçurent le jour d'une femme âgée de 24 ans, déjà mère de deux enfants robustes et bien constitués. — La jonction de ces jumeaux s'opérait à la partie supérieure du crâne; le cuir chevelu était recouvert d'une toison épaisse et fine; les deux visages offrant des traits agréables, se trouvaient tournés l'un en haut, l'autre en bas, et n'avaient aucun rapport de ressemblance. Les deux corps étaient parfaitement conformés. — Ce monstre, enfanté à terme, ne vécut que quelques mois.

Les Archives de médecine contiennent le récit suivant :

Il existe à Macao un Chinois âgé de vingt-deux ans, portant sur la partie antérieure de la poitrine, un fœtus acéphale, très bien conformé qui lui pendait jusqu'aux genoux. Ce petit corps humain privé de tête et d'un sexe semblable à celui du Chinois, jouissait d'une grande sensibilité, et se contractait au plus léger attouchement. Le Chinois ressentait les pincements pratiqués

sur le fœtus et se mettait à crier lorsqu'ils étaient trop forts. Ce monstre est encore vivant à Macao et n'a pas voulu venir en Europe, malgré les offres avantageuses que lui fit un médecin anglais.

Le savant Gaspard Bartholin donne l'histoire d'une monstruosité semblable et non moins remarquable (Pl. 8, fig. 1.) Le sujet, alors âgé de trente ans, qu'il eut occasion d'examiner très attentivement, portait attaché à sa poitrine, au-dessous des seins, un fœtus acéphale parfaitement conformé et dont les membres potelés jouissaient d'une contraction musculaire indépendante de la volonté de celui qu'on aurait pu nommer son père. Ainsi, lorsqu'on chatouillait la plante des pieds du fœtus, ses petites jambes s'agitaient avec vivacité ; le pinçait-on un peu fort, il regimbait, et semblait, par ses trépignements, indiquer la douleur, l'impatience et la colère.

Dans un mémoire du célèbre Winslow, sur

les monstruosités humaines, on trouve l'observation détaillée d'une fille de 12 ans, grande et très développée pour son âge, qui portait à son flanc gauche le corps d'une autre fille plus petite, enfoncé dans son flanc jusqu'au-dessous des épaules, semblable au monstre représenté dans la planche 8. — Les fesses et les membres du petit corps étaient gros, bien nourris et paraissaient assez lourds pour incommoder de leurs poids celle qui le portait. Une circonstance très remarquable, c'est que l'excrétion de l'urine et la défécation chez la petite fille, s'exécutaient indépendamment de la volonté de l'autre ; ce qui n'était pas le moindre des inconvénients ; car celle-ci était obligée de veiller tout le jour à entretenir la propreté de ces parties qui excrétaient fréquemment. Chez les deux sujets sensibilité commune ; le plus léger attouchement sur le petit corps était aussitôt perçu par la jeune fille. Ce monstre vécut jusqu'à treize ans.

Le même auteur vit, en Italie, un enfant de

huit ans, qui offrait au-dessous de la troisième côte une petite tête parfaitement bien conformée, ouvrant les yeux et donnant des signes de joie et de tristesse ; c'était, dit-il, comme si un autre enfant, caché dans le corps du premier, eût défoncé la paroi thoracique pour passer la tête à travers et y regarder de même qu'à une fenêtre. Chacune de ces deux têtes avait reçu le baptême, sous les noms de Jacques et de Mathieu. La sensibilité était commune ; car, en pinçant fortement l'oreille de la tête nommée Jacques, on faisait crier Mathieu.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples semblables, que nous laisserons de côté, pour passer aux monstres bicéphales.

Les monstres de cette catégorie sont subdivisés en monstres à deux têtes sur un seul tronc, et monstres à deux têtes sur deux troncs, ayant deux, trois ou quatre bras, et deux jambes seulement.

Il naquit en Espagne, année 1775, une fille

qui n'avait rien de double que la tête, et encore ces deux têtes étaient fondues ensemble à la manière dont on nous représente le Dieu Janus. Les deux bouches tétaient séparément le sein de la mère, et chacune faisait entendre des vagissements. Comme il n'y avait qu'un seul tube digestif, la mère s'aperçut qu'une fois l'estomac satisfait, les bouches refusaient le sein presqu'en même temps.

Ce monstre, un des plus bizarres qu'on ait vu sur le globe, fut, pendant plusieurs années, promené de ville en ville et montré au public, moyennant une faible rétribution d'argent.

L'ancienne école de chirurgie mentionne dans ses Annales les deux monstruosités suivantes.

Un monstre à deux occiputs et à une seule face : deux yeux, deux oreilles, une bouche, un œsophage, deux estomacs, quatre bras et quatre jambes bien conformés. Il n'y avait confusion que sur la ligne médiane, depuis la tête jusqu'aux environs de l'épigastre,

le reste du corps était entièrement séparé.

Deux filles réunies par un côté de la poitrine jusqu'à l'ombilic. Deux bras étaient libres, les deux autres se trouvaient fondus en un jusqu'au poignet, qui donnait naissance à deux mains formées chacune de quatre doigts, et n'ayant qu'un pouce commun ; on voyait distinctement que ce pouce était la réunion des deux, de telle sorte qu'on pouvait dire que ce monstre possédait quatre mains et trois bras seulement.

L'histoire du fameux bicéphale, que le poète Buchanan nous a transmise, est d'autant plus curieuse qu'elle est affirmée par les savants de l'époque : — Vers le commencement du règne de Jacques IV, dit-il, naquit en Ecosse un monstre à deux têtes, deux poitrines, quatre bras, un seul ventre et deux jambes : la réunion des poitrines avait lieu au-dessus de l'ombilic. Elevé avec beaucoup de soins par les ordres du roi, ce monstre apprit plusieurs langues, et parlait avec beaucoup de facilité. Les deux têtes avaient sou-

vent des volontés opposées, et ces dissidences amenaient fréquemment des querelles. Cet être, dont l'étude physiologique et psycologique eût été si intéressante, vécut jusqu'à 28 ans. Le fanatisme qui régnait à cette époque ne permit pas aux savants de soumettre son cadavre aux investigations anatomiques.

Home a consigné dans les Transactions philosophiques la description d'un bicéphale extraordinaire, né au Bengale, qui vécut jusqu'à quatre ans et mourut des suites de la morsure d'un serpent venimeux. Les deux têtes se trouvaient parfaitement soudées ensemble ; la tête surnuméraire se terminait par un cou arrondi en moignon. Cette tête, douée d'une grande sensibilité, exprimait la joie ou la douleur que l'autre éprouvait. Lorsque l'enfant tétait ou mangeait sa bouillie, la tête surnuméraire laissait échapper beaucoup de salive : c'était le cas de dire que *l'eau lui venait à la bouche*. On remarqua souvent que pendant le sommeil de l'enfant, l'autre tête con-

servait les yeux ouverts, et les fermait aussitôt que celui-ci se réveillait ; on eût dit qu'elle comprenait que c'était à son tour de dormir.

L'un des plus curieux bicéphales offerts à la curiosité publique, est certainement celui qui reçut le jour en Sardaigne, et vint mourir à Paris, vers la fin de l'année 1828. Ce monstre présentait deux têtes, deux poitrines et quatre bras; un seul bassin soutenu sur deux jambes. La fusion des deux troncs avait lieu à la hauteur du nombril. Les noms de Rita et Christina leur furent donnés en raison du sexe féminin. La mort de l'une entraîna presque subitement la mort de l'autre. L'autopsie faite par M. Geoffroy Saint-Hilaire fournit les détails suivants : — Deux cœurs dans la même enveloppe. — Un seul foie; — Le tube digestif double jusqu'au cœcum ; — Deux utérus allant s'ouvrir dans le même vagin ; — Deux colonnes vertébrales se réunissant au coccix; — Un seul diaphragme. (Pl. IX, fig. 1).

Le Tessarapode ou monstre à quatre jambes représenté (pl. IX, fig. 2.) est la contre partie du précédent : Rita et Christina étaient doubles supérieurement, tandis que celui-ci n'avait qu'une tête, une poitrine, un seul ombilic et deux bras. La duplicité commençait au-dessus du pubis. On lui voyait deux parties sexuelles et quatre jambes bien musclées, grasses et pleines de vie. La locomotion s'exécutait aussi facilement avec une paire de jambes qu'avec l'autre paire. Ce monstre, né à Bâle en 1475, vécut pendant quinze ans, et ne dut sa mort qu'à un accident.

MACROCÉPHALIE.

La monstruosité, dite *macrocéphalie*, ou grosse tête, est assez rare dans nos contrées. Le grand dictionnaire de médecine contient plusieurs observations de macrocéphales, entre autres les deux suivantes :

Le nommé Borghini, né à Marseille et mort à l'âge de cinquante ans, ne présentait pas plus de

quatre pieds de taille. Sa tête avait trois pieds de circonférence, sur un pied de hauteur. Vers l'âge de vingt-deux ans, il fut obligé de se garnir les épaules de deux énormes coussins pour assujétir sa tête qu'il ne pouvait tenir en équilibre.

Un naturaliste, bien connu, récemment arrivé de Tunis, raconte avoir vu un Maure de trente ans, d'une taille moyenne et qui portait sur ses épaules une tête plus grosse que le plus gros potiron, de telle sorte que le peuple s'attroupait autour de lui, chaque fois qu'il sortait de sa maison. En outre, il possédait un nez qui, à cinq pouces de longueur, joignait la malheureuse forme d'un éteignoir. De plus, sa bouche s'ouvrait si large qu'il y fourrait un melon avec son écorce, tout comme un homme ordinaire aurait pu le faire d'un abricot. Ce curieux macrocéphale, quoique imbécille, était le plus habile grimacier du pays.

MULTIMAMMES.

Les femmes *multimammes*, c'est-à-dire qui ont plus de deux mamelles, se rencontrent plus souvent dans les climats chauds que sous une froide température.

L'histoire nous apprend que la mère d'Alexandre Sévère avait trois mamelles.

Madame Withes de Trèves, une des plus belles femmes de son temps, portait également trois jolies mamelles, formant sur sa poitrine une espèce de triangle.

Georges Annœus dit avoir palpé une jeune femme qui montrait trois seins d'une ravissante rondeur ; ceux-là étaient placés horizontalement.

Lynceus vit une dame romaine fort jolie qui avait quatre mamelles placées sur deux lignes, l'une supérieure, l'autre inférieure, ne dépassant point les fausses côtes.

Gardner a connu au Cap une mulâtresse douée de cinq mamelles, parfaitement dévelop-

pées, et pouvant fournir un demi-litre de lait chacune. La nature lui avait probablement fait ce don à cause de sa fécondité future. Cette femme devint mère à 14 ans, et faisait les enfants par quatre et cinq à la fois.

M. Percy parle, dans ses mémoires, d'une vivandière valaque à la poitrine de laquelle pendaient cinq longues mamelles, dont quatre étaient pleines, la cinquième était flasque et fanée.

Tout le monde a pu lire, dans le *Dictionnaire philosophique*, l'histoire de cette femme qui portait sur sa poitrine quatre larges mamelles à bouts d'une excessive longueur; de son croupion sortait une excroissance garnie de poils si longs et si touffus qu'on la prenait tout d'abord pour une queue de jument.

Comme il n'est ici question que des monstres ayant vécu plus ou moins longtemps, nous ne parlerons point des monocéphales à deux corps, quatre bras et quatre jambes; ni des acéphales complets, espèces de monstres sans tête

qui ne sortent du néant que pour y rentrer aussitôt.

MONSTRES PAR DÉFAUT.

Cette deuxième classe comprend les cyclopes, les *monopodes* et *anapodes* (une seule jambe, un seul pied, ou défaut complet de ces parties). Les *anachyres* (sans bras ou sans mains), et généralement tous les êtres auxquels il manque une partie du corps.

La cyclopie et la monopodie dépendent presque toujours de la fusion de deux organes en un, et cette fusion s'opère par l'accolement intime de deux parties qui, longtemps affrontées l'une contre l'autre, ont fini par n'en plus former qu'une seule, mais au milieu de laquelle l'anatomiste découvre toujours la ligne de séparation.

Les cyclopes et les monopodes vivants sont très rares ; les exemples qu'on en cite sont presque tous fabuleux ; cependant un père de l'Église certifie, dans ses écrits, avoir lié conversation

avec des hommes dont le corps était soutenu sur une seule jambe comme sur une colonne, de véritables hommes *Caryatides*, en un mot, et qui n'avaient d'autre marche possible que le saut gymnastique, dont ils s'acquittaient admirablement; car, pour la force et l'élasticité, ils possédaient ce qui s'appelle un *jarret d'acier*. Ce même Père vit aussi des hommes sans tête, présentant une large poitrine au milieu de laquelle s'ouvrait un œil menaçant; de même qu'aux premiers il essaya de leur adresser des paroles de paix; mais ce fut en vain, il ne reçut point de réponse.

Nous donnons (pl. 9, fig. 2), la figure d'un cyclope presque quadrumane, qui ne vécut que quelques mois. Ce monstre, enfant légitime d'un épicier de la petite ville de *** tenait du lion par la tête et le poil roux en forme de crinière, et du chameau par les bosses qui chargeaient son dos; le reste du corps offrait une ressemblance frappante avec le chympanzé. Cette pièce, aussi rare

que curieuse, est conservée dans un bocal, au Musée de l'École.

Le magnifique ouvrage d'anatomie pathologique de M. Cruveilhier nous fournit aussi des monstres humains dans une attitude quadrupède forcée ; les membres seuls tenaient de l'homme; le reste du corps semblait appartenir à la brute.

Nous terminerons le paragraphe des *monstres par défaut*, par l'histoire abrégée de Louis César Joseph Ducornet, né à Lille, le 10 janvier 1806.

Sa taille est de trois pieds huit pouces; sa tête et sa poitrine sont très bien conformées ; la colonne vertébrale est légèrement déviée à droite. — Les deux bras et avant-bras manquent en totalité. — Les membres inférieurs consistent en deux jambes très courtes qui, dès la naissance ayant été affectées de luxation spontanées, se sont fixées sur les côtés du bassin, et ont perdu, en grande partie, la mobilité ordinaire. — Les pieds sont bien conformés ; l'espace qui existe

entre le gros orteil et le doigt correspondant est plus grand que dans l'état normal. Cette conformation, jointe à un exercice journalier, a eu des résultats très heureux, c'est-à-dire que les pieds se sont transformés en de véritables mains.

Dès son enfance Ducornet manifesta une grande aptitude pour le dessin ; à l'aide de ses pieds, il saisissait ses crayons, ses plumes, et les taillait avec une admirable dextérité ; M. Wateau, alors directeur de l'école de peinture de Lille, l'ayant vu dessiner, résolut de lui donner des leçons; le jeune Ducornet fit de si rapides progrès, en peu d'années, qu'il remporta le grand prix annuel de sa ville natale. Après ce premier succès il vint à Paris pour continuer ses études et se perfectionner dans son art. Il obtint plusieurs médailles, et ses ouvrages, jugés dignes de la faveur de l'exposition, le classèrent parmi les jeunes peintres distingués de son époque. En 1832, il eut la commande d'un portrait du roi, pour la préfecture de Lille. L'année suivante,

pareille commande lui fut faite pour la sous-préfecture de Sisteron. Il travailla trois ans à un grand tableau, représentant Madeleine aux pieds du Christ après sa résurrection, qui fut exposé et acheté par le ministre de l'intérieur.

Ducornet a une conformation de tête remarquable ; le galbe de son front est élevé, son œil vif, sa conversation spirituelle et variée comme celle de tout véritable artiste ; c'est surtout dans le portrait qu'il excelle : ce genre de peinture a fait sa réputation. Sa mère l'a aimé, soigné, comblé de caresses, dans son enfance, comme s'il eût été beau de formes et de graces, lui, être disgracié physiquement de la nature ; ô amour maternel !.. et lorsque l'enfant contrefait eut grandi, plein d'une sainte reconnaissance, il paya sa dette à celle qui l'avait élevé : le produit de son travail et surtout sa tendresse filiale jetèrent sur sa vieillesse un rayon de bonheur.

RENVERSEMENTS D'ORGANES.

Les monstres de la troisième classe ou par *renversement d'organes*, sont plus communs qu'on semble le croire ; mais comme ces renversements ont presque toujours lieu à l'intérieur, la vue ne peut les distinguer, et par cette raison ils passent inaperçus.

Les Mémoires de l'Académie des sciences font mention d'un invalide mort à l'âge de soixante-douze ans, et dans le corps duquel il existait un bouleversement des plus remarquables : tous les organes qui, dans l'ordre naturel, sont à gauche, se trouvaient placés à droite ; et cette transposition existait aussi bien pour les artères et les veines, que pour les viscères.

Cette observation n'est point la seule qu'on possède ; il en existe un grand nombre qu'il est inutile de rapporter.

Nous passerons de suite à la quatrième classe des monstruosités humaines, qui embrasse tous

les monstres offrant des parties étrangères à l'espèce d'où ils sortent ; cette classe est la plus féconde en créations imaginaires. Depuis le bon Hérodote, qui ne craint pas de nous apprendre que certaines femmes de la province de *Mendès* se livraient dévotement aux boucs sacrés nourris dans les temples, jusqu'à ce père de l'Église qui soutient *mordicus*, avoir lié conversation avec un centaure de très bon sens, il a existé une foule de personnes recommandables par leur savoir, mais hallucinées, sans doute, qui se sont évertuées à nous donner la description d'êtres fantastiques, merveilleux, impossibles.

Plusieurs auteurs anciens et quelques modernes regardent comme véritable, l'existence de monstres avec des rudiments d'ailes, de cornes, de nageoires, de queues, etc.... Ils s'appuient sur l'histoire ancienne et les peintures qui représentent des hommes à têtes d'oiseaux, de lion, de reptiles, etc... ou des hommes avec un corps de cheval, des pieds de bouc... Ils induisent que les

centaures ont pu exister, que les Satyres ont pu être engendrés par l'embrassement monstrueux de la femme et du bouc, attendu que ces embrassements ont eu lieu, puisque Moïse s'élève contre eux et les défend sous peine de mort (*Lévit.* chap. 17).

Ces auteurs ignoraient, sans doute, que l'accouplement de deux êtres appartenant à des espèces différentes, reste stérile. Tout ce qu'on a débité sur la fécondation des chèvres par les bergers de Sicile, et des dévotes Égyptiennes par les boucs de Memphis, doit être regardé comme archi-fabuleux. L'acte a pu avoir lieu, la fécondation jamais. Les monstres humains dont la forme semble accuser une ressemblance plus ou moins éloignée avec certains animaux, ces monstres sont dus à un arrêt dans l'évolution embryonaire qui, ainsi que nous l'avons exposé au chapitre *anthropologie*, parcourt tous les degrés de l'échelle animale pour arriver à la forme humaine.

Citons quelques exemples de monstres appartenant à cette dernière classe; comme nous sommes loin d'en certifier l'existence, nous aurons soin de nommer les savants et les voyageurs auxquels nous les empruntons, ainsi que les ouvrages où nous avons puisé.

Dans la *collection académique*, Schreyer raconte qu'en 1681, on trouva dans la rivière qui baigne les murs de la ville de Ciza, un monstre ayant une tête humaine et le corps d'un veau. Au milieu de son front large comme celui d'un taureau, on voyait un œil fermé, mais de chaque côté s'ouvraient deux gros yeux de veau. Les oreilles étaient petites et ressemblaient à celles d'un chat. Le bas du menton était garni d'une touffe de longs poils, semblable à une barbe de bouc. Les pieds tenaient de ceux du veau, la queue de celle du cochon, et ce monstre appartenait au sexe féminin.

On lit dans la même *collection* : Le sieur chirurgien-accoucheur, possédait

un cyclope de dix mois, dont l'œil triangulaire et presque menaçant occupait une grande portion du front; les mains et les pieds étaient garnis de six doigts, et à l'extrémité du coccix on apercevait les rudiments d'une queue.

Ledit sieur Camponette, en accouchant une vieille femme, reçut dans ses mains une masse ronde et poilue, dont la mère se fit, plus tard, une perruque.

Toujours dans la *collection académique*, ouvrage très curieux, sans doute, on trouve au tome 7e les deux faits suivants :

Une paysanne accoucha d'un monstre mâle horriblement contrefait; la tête se joignait aux épaules par une énorme masse de chair qui confondait les deux parties; toute cette masse était recouverte d'une si grande quantité de longs poils que tout d'abord on se croyait en présence d'un hideux bison. Ce monstre avait, en outre, appliquée contre le ventre, une poche membra-

neuse assez profonde; de telle sorte qu'il tenait à la fois de la sarrigue et du bison.

La femme d'un berger mit au jour un enfant dont les mains et les pieds étaient palmés, c'est-à-dire dont les doigts et les orteils se trouvaient réunis par une membrane, à la façon des pattes d'oie. A l'âge de trois ans, cet enfant, étant aux bras de sa mère, qui se promenait sur les bords d'un étang très profond, s'élança tout-à-coup dans l'eau. Celle-ci, effrayée d'abord, poussa des cris perçants, appela au secours; mais elle fut bientôt rassurée en voyant son nourrisson reparaître sur la surface et nager comme un canard.

Les éphémérides des curieux de la nature contiennent les portraits de plusieurs monstres cornus, entr'autres celui d'un enfant qui portait une corne de bouquin à la main droite et une autre au pied droit; deux cornes semblables embrassaient son mollet gauche, en tout quatre cornes; de plus, une énorme queue lui pendait entre les jambes.

Thomas Bartholin cite, comme l'ayant vue de ses yeux à Copenhague, une femme dont le front était armé de deux cornes recourbées ; ces cornes adhéraient fortement aux os du crâne ; elle pouvait s'en servir pour l'attaque et la défense.

On trouve dans l'anatomie pathologique de Cruveilhier le portrait suivant : — Le nommé François Trouillu, amené à Paris en 1599 par le maréchal de Lavardin, était âgé de 35 ans ; de son large front sortait une corne aussi longue, aussi dure que celle d'un bouc ; avec cette corne une touffe de longs poils rudes qu'il portait au menton, lui donnaient la physionomie d'un satyre (Pl. fig.)

FEMMES BARBUES.

Ce phénomène n'est point aussi rare qu'on pourrait le croire ; il ne serait pas difficile de fournir un grand nombre d'exemples pour prouver que cet apanage dont l'homme est orgueil-

leux, lui est souvent disputé par certaines femmes dont la barbe est aussi longue, aussi belle que la sienne.

En 1655, on voyait à Augsbourg une femme nommée Barbe, barbue par tout le corps; on l'eût volontiers prise pour une guenon, mais elle avait été baptisée. A l'âge de 22 ans, époque où on la montrait au public pour quelque argent, elle avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

De nos jours nous voyons aussi des femmes à barbe; il ne se passe point de foire qui n'ait ses géants, ses nains, ses hercules et sa femme barbue; mais celle qu'on montrait à Paris en l'année 1774 est restée jusqu'ici la reine des femmes à barbe. Nulle encore n'a pu la détrôner. Cette femme phénoménale possédait non seulement une barbe à désespérer un vieux *sapeur*, mais elle avait, en plus, tout le visage couvert de poils si épais qu'on la surnomma la *tête d'ours*.

L'enfant représenté dans la planche (5, fig. 2)

offrait de larges taches brunes sur toute la surface de son corps. Sur la moitié de ces taches croissaient les poils communs à notre espèce, sur l'autre moitié des poils de chevreuil. On tenta l'emploi de plusieurs épilatoires énergiques, pour débarrasser l'enfant de cette toison incommode; ce fut en vain, les poils repoussèrent plus rapidement et plus vigoureux, et force fut d'abandonner un moyen qui aurait pu compromettre la vie du sujet. Les taches brunes allèrent toujours s'élargissant et les poils augmentant de longueur. Vers l'âge de la puberté les poils avaient envahi toute la surface du corps, et cet enfant, du reste horriblement laid, fut montré publiquement comme un orang-outang civilisé, et promené comme tel sur toutes les foires d'Europe.

Le médecin Ascanius lut, à l'Académie de Londres, un mémoire très curieux sur un enfant, né de parents sains et bien conformés, qui, six semaines après sa naissance, eut la peau entière-

ment couverte de petites verrues, du fond desquelles poussèrent des espèces de soies brunâtres, demi-transparentes, ayant la consistance de la corne. Ces espèces de piquants crûrent avec rapidité et atteignirent la longueur de six pouces; ils étaient implantés perpendiculairement dans le derme comme chez les hérissons. Une mue générale s'opérait tous les ans, comme chez la plupart des animaux; tous les piquants tombaient, pour repousser plus vigoureux que jamais.

A vingt ans ce garçon se maria; il eut successivement de sa femme six enfants tout-à-fait hérissons comme lui; seulement on crut remarquer que chez l'aîné des enfants, les piquants, beaucoup plus longs et plus forts que ceux du père, le rapprochaient du porc-épic.

Craignant que cette race hideuse ne se perpétuât aux îles Britanniques, le parlement interdit par un arrêt le mariage à cette étrange famille.

SATYRES.

L'antiquité ne doutait nullement de l'existence de monstres moitié homme, moitié bête. Les sculptures et peintures sauvées du naufrage du temps, nous donnent une représentation fidèle et variée d'êtres imaginaires, tels que Satyres, Faunes, Égypans, Sylvains, Tytires, Centaures, Sphynx.

Nous pensons aujourd'hui que ces formes agréables ou hideuses cachaient un sens allégorique; cela est possible; mais les historiens de

ces époques étaient loin de penser de même. Ainsi, Hérodote place une nation entière de Faunes dans les épaisses forêts de la Scythie; Pline, Elien l'assurent également.

Le bon Plutarque rapporte que, du temps de Sylla, un Faune, très bien proportionné, fut surpris à Nymphée, près d'Apollonie, et amené à Rome: les curieux qui virent ce dieu des forêts attestent qu'il n'avait aucun langage, et que sa voix tenait le milieu entre le hennissement d'un étalon furieux et le gémissement du bouc. Ce Faune, qu'on promenait dans différents cercles de l'aristocratie romaine, montrait peu d'affection pour la société des hommes; pour celle des femmes c'était tout le contraire. Le beau sexe produisait sur ce demi-dieu à pieds fourchus une impression si violente, et tout son corps entrait dans une exaltation, telle qu'on était obligé de le lier, dans la crainte d'accidents...

Philostrate raconte qu'on prit un Égypan en Ethiopie, très musculeux et très habile à la

course. Doué d'un naturel fort doux, on parvint facilement à le civiliser; il aimait beaucoup les enfants et recherchait leur société; ne pouvant les amuser par des contes, puisqu'il était privé de la faculté de parler, il les divertissait par des gambades, des sauts périlleux et mille cabrioles très risibles.

Les prêtres égyptiens ont soutenu qu'une famille de Sphynx, très versée dans la botanique, avait autrefois existé près des sources du Nil; les hommes furent assez méchants pour l'exterminer toute entière, sous un prétexte frivole.

Il est très probable que les anciens ont pris les grands singes pour une espèce d'hommes; la tradition qui altère toujours les narrations de témoins oculaires, et l'imagination des poètes qui s'égare toujours dans les régions du merveilleux, en auront fait des Égypans.

Saint Jérôme dit positivement, dans la vie de Saint-Antoine, que ce pieux ermite trouva dans le désert, non seulement des démons, sous la

forme de Centaures, mais de beaux et bons Satyres, qui fort heureusement n'eurent contre lui aucun projet hostile. Au contraire, un de ces Satyres, après avoir déjeuné avec saint Antoine, lui demanda en grâce de prier Dieu pour lui, ce que saint Jérôme lui promit de bon cœur. Saint Jérôme fait les réflexions suivantes : que l'existence des Satyres est suffisamment démontrée pour lui, et que parmi eux il s'en trouve qui feraient d'excellents moines. — Devant une profession de foi aussi claire, que répondre? Faut-il croire ou douter? Le dévot François Hédelin, malgré le respect qu'il portait à saint Jérôme, ne voulut point croire aux Satyres ; dans une savante dissertation, il nous déclare que les Satyres sont des êtres chimériques et que celui qui eut l'honneur de déjeûner avec saint Antoine était tout simplement un astucieux démon, sorti de l'enfer pour tenter l'ermite ou se moquer de lui.

Aujourd'hui ces contes nous font rire, et nous traitons les anciens de visionnaires, de supersti-

tieux; nous nous moquerions volontiers d'eux, s'ils ne portaient des noms aussi respectables; et cependant nous avons aussi nos faiblesses d'autant moins pardonnables que notre époque est plus avancée dans les sciences naturelles. L'on ne croit plus aux Satyres, aux Égypans, il est vrai, mais on croit à d'autres êtres dont l'existence est tout aussi impossible; les Syrènes, les Tritons, par exemple.

TRITONS, SYRÈNES (*Monstres marins*).

Si Homère, Hérodote, Démosthènes, Pline, Pausanias, Appius, Ovide, Athénée ont prétendu que l'empire de Neptune cachait une race de Syrènes, les modernes, François Massarin, Fulgose, Petrus Gillius, Georges Trapezuntius, Théodore Gaza, Conrad, Kircher, Bartholin, etc..., tous hommes de mérite et de réputation, ont soutenu l'opinion des anciens. Nicolas Rimbert garantit que la famille des Manini, en Es-

pagne, descend d'un Triton, — Bartholin, l'anatomiste, assurait avoir écorché une Syrène fort belle, dont il conservait la peau, — Kircher affirme avoir vu et ouï un diable marin, — Rondelet, dans son Histoire naturelle des poissons, certifie qu'en 1531, on vit dans les mers du nord un prélat aquatique, mitre en tête et crosse en main, tout prêt à donner ses bénédictions!... Ceci ne vaut-il point le conte de cette baleine qui, ayant avalé deux matelots hollandais, fut, le même jour, harponnée par l'équipage, conduite à la côte et dépecée. O prodige! les avalés étaien vivants et bien portants... On les trouva très mollement couchés dans le ventre de la baleine et jouant aux dominos!...

En vérité, lorsque des hommes d'intelligence débitent de sang-froid de pareils contes, ne les croirait-on pas guidés par un intérêt personnel, politique ou religieux, pour ne pas dire atteints d'hallucinations graves?

Il y a trente ans à peine les feuilles anglaises

retentissaient de l'histoire d'une superbe Syrène vue à Sandside, en Écosse; les journalistes français répétèrent la narration de leurs collègues d'outre-mer, et l'embellirent. Des discussions s'élevèrent sur l'existence de ces monstres marins; au 19e siècle, on douta au lieu de nier... — Cette Syrène écossaise avait de beaux yeux, une jolie figure, la poitrine blanche, veloutée et ornée de deux demi-globes d'une ravissante rondeur. Sa main, d'une délicatesse, d'une élégance aristocratique, s'amusait à caresser les longues tresses de sa chevelure. Elle soutint longtemps les regards de la foule accourue pour l'admirer; quoique toute nue, sa pudeur ne parut point s'alarmer; elle ne voyait, sans doute, dans cette foule, attentive à saisir ses moindres mouvements, que des admirateurs de ses charmes; la coquette! Elle resta près d'une heure ainsi exposée aux yeux masculins qui la dévoraient, puis rentra, en souriant malicieusement, dans les palais d'Amphytrite (Planche 10).

Il paraîtrait certain, qu'en raison de leur existence toute maritime, les enfants d'Albion, jouiraient du privilège de voir plus souvent que nous les divinités neptuniennes. Mais si les eaux de la Garonne produisent un si merveilleux effet sur ceux qui en boivent, ne pourrait-il se faire que les eaux de la Tamise eussent des vertus équivalentes? Alors il ne faudrait plus s'étonner si les curieuses histoires que nous débitent nos voisins, n'étaient que d'énormes *puffs!*

Un capitaine anglais, nommé Schmid, vit, en 1614, dans la Nouvelle-Angleterre, une syrène d'une grande beauté : ses cheveux azurés flottaient sur ses blanches épaules, son sein s'arrondissait en poires; ses mouvements étaient souples et gracieux; elle souriait voluptueusement, jetait de furtives œillades... enfin comme une syrène. La moitié supérieure de son corps avait la délirante beauté d'Armide, l'autre moitié se terminait tristement .. en queue de morue.

Monconys, dans son voyage en Afrique, assure

avoir vu des hommes et des femmes moitié poissons ; beaucoup avaient les pieds et les main palmés, d'autres agitaient des ailes semblables à celles des chauve-souris. Il prétend même avoir tué, en guet à pens, une de ces charmantes syrènes, et avec sa peau s'être fait faire des souliers qui ont duré trois ans.

Un grave naturaliste hollandais donne l'histoire très détaillée d'une syrène qui fut prise dans son pays et qui apprit à filer à la perfection.

Le voyageur Merolla dit que la syrène, espèce de poisson qui ressemble à la femme par les seins, les bras, la poitrine et le ventre, se trouve abondamment dans la rivière de Zaïre.

Ce monstre, moitié poisson et moitié femme, est très bon à manger, mais surtout très indigeste. Merolla ajoute que tout son équipage s'en régala, que lui seul s'en abstint à cause de sa répugnance pour l'anthropophagie.

Enfin le révérend père Henriquez raconte et certifie avoir été appelé pour baptiser sept tritons

et neuf syrènes, pris aux environs de Ceylan, et qui étaient peut-être l'escorte égarée de quelque divinité marine. Comme il se disposait à les ondoyer, en présence de plusieurs ecclésiastiques, il s'éleva un conflit d'opinions, à savoir si ces êtres, moitié hommes et moitié bêtes, avaient une âme digne du séjour des élus.

Le voyageur Pyrard, si avantageusement connu par les curieux documents qu'il a recueillis dans ses courses maritimes, dit avoir rencontré aux environs des îles Malailli, plusieurs poissons à tête humaine. Ce sont sans doute ces poissons qui, ayant quelques rapports avec la forme humaine ont donné lieu aux fables des tritons et des syrènes.

Nous terminerons ces descriptions de syrènes, par l'extrait d'une lettre de M. Chrestien, écrite de la Martinique, à un licencié en Sorbonne, et qui se trouve toute au long dans le supplément au *Journal des Savants*, du 11 avril 1672.

« Deux marins français, accompagnés de

quatre nègres, ayant amarré leur canot, mirent pied à terre sur une côte déserte. Tout-à-coup ils aperçurent un homme marin qui sortait la moitié du corps de la mer. Ils furent d'abord surpris et presque effrayés, craignant que ce ne fût une apparition diabolique; mais ils se rassurèrent bientôt et eurent le temps d'observer à loisir. Ce monstre ressemblait strictement à un homme depuis la tête jusqu'à la ceinture. Il avait la taille d'un jeune homme de 16 ans; sa tête bien proportionnée était percée de deux gros orbites où roulaient deux gros yeux; son nez un peu épaté ne déparait pas trop son visage large et plein qui passait à la rubicondité. Ses cheveux gris, verdâtres, entre-mêlés de mèches blanches, retombaient bouclés sur ses épaules comme s'ils eussent été soigneusement peignés. Sa barbe, longue de huit à dix pouces, également bien peignée, ondoyait sur sa poitrine recouverte de poils gris. La couleur de sa peau était un peu jaunâtre; à partir de la ceinture, le corps se terminait par une

queue longue et fourchue, comme l'indique la planche 10.

La première fois il parut à huit pas de l'endroit où les matelots s'étaient assis; il s'avança ensuite tout près d'eux et se mit à nager avec une vigueur surprenante; il se retourna plusieurs fois et s'arrêta longtemps sur l'eau en se caressant la barbe et s'essuyant le visage de ses mains; bientôt il se mit à faire une si curieuse gymnastique, en cabrioles, coupe, contre-coupe, planche, moulinet, plongeon, et tout cela exécuté avec si grande souplesse, que le premier maître de natation de la capitale eût été glorieux d'avoir formé un élève si habile; le monstre nagea entre deux eaux, reparut à la surface, fit deux bonds prodigieux, piqua une tête et disparut.

Au reste, ce ne serait pas le seul homme marin qu'on ait vu; M. Desponte, observateur très véridique, fait mention d'un homme et d'une femme, appartenant à l'espèce syrène, qui furent pris en même temps. Cette femme à queue

de poisson, et de mœurs très douces, ne put jamais apprendre à parler; mais en revanche, elleapprit à filer au rouet avec une adresse supérieure à celle de la syrène hollandaise dont nous avons parlé plus haut.

Nous résumerons ce qui précède en faisant observer que, de tous temps et sous tous les climats, il y eut des anomalies dans la nutrition et le développement du fœtus. Tantôt deux germes fécondés et tombés, en même temps, dans l'utérus ont pris racine à ses parois, se sont accolés par un point de leur surface, et ont produit des monstres doubles, triples... ou *monstres par excès*. Tantôt l'embryon a éprouvé un arrêt dans son évolution; d'autrefois c'est la fusion de deux organes en un seul, qui a eu lieu, d'où il est résulté des *monstres par défaut*. Les causes de ces aberrations sont aussi nombreuses que la forme des monstres est désordonnée; mais on est en droit de présumer que les femmes affectées de certaines maladies nerveuses, les vapeurs,

l'hystérie, l'épilepsie, etc... les femmes ardentes et superstieuses, les femmes pusillanimes qu'un rien effraie, sont plus sujettes que les autres à procréer des monstres. En effet, supposez qu'une de ces femmes, dans les premiers huit jours qui suivent la fécondation, soit saisie d'une grande frayeur, ou qu'elle éprouve des émotions violentes, extraordinaires ; supposez, que, écrasée sous le poids d'un affreux cauchemar, elle s'imagine recevoir les embrassements d'un succube, ou être en butte aux menaces et aux coups de fouets d'une hideuse sorcière ; nécessairement le travail de la grossesse sera troublé par les contractions spasmodiques de la matrice, et la forme du fœtus en sera plus ou moins altérée.

Les auteurs anciens, ceux du moyen-âge et quelques modernes, parlent d'enfantements extraordinaires, monstrueux, qui jetaient la terreur jusqu'au sein des cités, et obligeaient les familles à des lustrations, à des purifications. Ces pratiques avaient lieu toutes les fois qu'on

croyait reconnaître dans le nouveau-né des rapports de formes avec la brute. Aujourd'hui que les lumières de la civilisation ont pénétré les masses, ces vaines terreurs se dissipent peu à peu ; cependant il est encore des villages où l'ignorance a causé des assassinats.

On racontait, il n'y a pas longtemps, qu'une femme de la campagne, après un accouchement laborieux, donna le jour à un petit être assez laid ; parmi les dévots et dévotes qui l'assistaient, quelques-uns crurent saisir dans les traits de cet enfant une ressemblance frappante avec un chat en colère ; d'autres, avec un hibou effrayé ; d'autres enfin, avec un loup-cervier !..

On discutait, car chacun et chacune voulaient avoir raison, lorsqu'une voix, partant de dessous terre, fit entendre ces mots : — Vous n'y êtes pas, mes sœurs, c'est au diable qu'il ressemble !...

Alors tout le monde frissonna, en murmurant : c'est un diablotin...

Vite, on empoigna l'innocente créature, et on l'étouffa entre deux matelas ; après quoi chacun se lava les mains et partit en se signant.

Ces exemples deviennent heureusement de plus en plus rares, car la police a su mettre un frein à ces excès du fanatisme et de la superstition.

HERMAPHRODISME.

L'étymologie d'hermaphrodite se trouve dans ce mythe célèbre de l'antiquité païenne.

La nymphe Samalcis devint éperdument amoureuse du fils de Mercure (*Hermès*) et de Vénus (*Aphrodite*) ; après s'être longtemps consumée en vains désirs, cette nymphe s'aperçut qu'elle n'obtenait qu'indifférence et froideur en échange de son ardent amour ; alors elle pria les dieux de l'unir si étroitement à celui qu'elle adorait, que leurs deux corps n'en for-

massent désormais qu'un seul : sa prière fut exaucée.

L'hermaphrodisme est donc la réunion des deux sexes sur le même individu, avec la faculté d'engendrer sans un concours étranger ; mais cette organisation n'existe que chez les plantes, et chez quelques êtres placés au pied de l'échelle animale : les zoophites, les oursins, les holoturies, les mollusques, etc. L'hermaphrodisme disparaît entièrement lorsqu'on arrive aux êtres d'un ordre supérieur.

Cependant, il est des cas où cette forme bisexuelle se présente, dans l'espèce humaine, avec des traits si distincts, qu'il y aurait à s'y méprendre, si l'anatomie n'avait démontré que cet état dépendait d'un vice de conformation des parties génitales ; en effet, les individus ainsi conformés sont presque tous impuissants ou stériles. On cite, néanmoins, plusieurs sujets chez qui les organes mâles et femelles existaient dans toute leur intégrité, et des hommes de l'art n'ont

pas craint d'avancer que ces sujets offraient la possibilité de se féconder eux-mêmes et de procréer.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur, les hermaphrodites les plus célèbres, observés et analysés par des hommes de science, au jugement desquels on peut s'en rapporter.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la nommée Anne Grandjean fit grand bruit dans la cité de Lyon; elle se faisait passer publiquement pour homme et pour femme à la fois. Le grand nombre des curieux qui vinrent la visiter avouèrent, en sortant, qu'Anne Grandjean portait sur sa personne les deux sexes très distincts; mais un mémoire, publié par M. Verneuil, qui la visita plus attentivement, prouva que cet hermaphrodite n'était autre qu'une femme, dont les parties offraient un prolongement anormal, comme autrefois les femmes de Lesbos.

Handy visita, en 1807, à Lisbonne, un hermaphrodite complet : les parties de l'homme

étaient parfaitement développées, et celles de la femme ne laissaient rien à désirer, quant à leur élasticité et à leur fraîcheur. Cet hermaphrodite, portant barbe au menton, éprouvait la sensation érotique par l'un et l'autre sexe. Il fut fécondé trois fois, et trois fois l'avortement eut lieu au troisième mois. Les médecins qui l'accouchèrent purent s'assurer que c'était une femme mal constituée, sous le rapport sexuel.

Plusieurs cas d'hermaphrodisme se sont présentés, où les parties femelles semblaient si apparentes, que des enfants inscrits sur le registre des naissances comme appartenant au sexe féminin, sont devenus hommes plus tard et ont été reconnus pour tels. L'exemple suivant, tiré du Dictionnaire de Médecine, en fournira une preuve.

« Le dix-neuf janvier 1792, d'après l'examen d'une sage-femme, le curé de la paroisse de Bu constata la naissance d'une fille qu'on lui présentait, et lui donna les noms de Marie-

Marguerite. Cet enfant parvint jusqu'à l'âge de quatorze ans sans que rien de particulier n'eût fixé l'attention de ses parents. Il couchait dans le même lit que sa sœur, moins âgée que lui, et grandissait au milieu d'autres jeunes personnes, dont il partageait l'éducation, les plaisirs et les jeux.

A cette époque de la vie où les organes de la génération sortent de leur nullité, se perfectionnent pour être aptes au grand œuvre de la reproduction, Marie se plaignit d'une douleur à l'aine droite : une tumeur s'était manifestée à cette région. Le chirurgien du village pensa que c'était une hernie, et fournit un bandage, qu'abandonna bientôt la jeune personne, à cause de la gêne qu'il lui causait. Quelques mois écoulés, le côté gauche offrit les mêmes phénomènes. A cette double hernie, le chirurgien opposa un double brayer ; ce moyen, n'étant pas supportable, fut promptement rejeté ; on re-

nonça tout-à-fait au moyen de contenir les descentes.

Marie atteignait déjà seize ans ; blonde, fraîche, bonne ménagère, elle inspira de l'amour au fils d'un fermier voisin; des raisons d'intérêt firent manquer ce mariage. Un autre parti se présenta deux ans après, et n'eut pas un meilleur résultat.

Cependant, à mesure que Marie avançait en âge, ses grâces disparaissaient, sa démarche avait quelque chose d'étrange ; de jour en jour, ses goûts changeaient : elle aimait mieux conduire la charrue, la voiture, que de s'acquitter des soins du ménage. Ces dispositions viriles, les propos du chirurgien, qui publiait que Marie était blessée de manière à ne pouvoir jamais se marier, n'empêchèrent pas à un troisième amant de se présenter. Le mariage allait avoir lieu, lorsque les parents de Marie se rappelèrent qu'elle n'était point faite comme les autres filles et n'avait jamais été réglée. Pour ne point abu-

ser le fils d'un vieil ami, ils se décidèrent à la faire visiter par un médecin consciencieux et éclairé. Quel furent la surprise, le désappointement peut-être, des personnes intéressées à ce mariage, lorsqu'on vint leur apprendre que Marie ne pouvait se marier comme femme, attendu qu'elle était homme.

Marie versa des larmes ; il fallut plusieurs mois pour l'habituer à l'idée qu'elle n'était plus femme. Enfin Marie prit un jour la résolution de se faire proclamer homme ; il fit donc son entrée virile dans le village dont les habitants ne l'avaient encore vu que sous les habits féminins. Après ce coup décisif, protégé par celui qui était son amant, Marie se rendit dans les lieux fréquentés par les jeunes gens de son âge et partagea leurs divertissements.

Marie perdit bientôt toutes les habitudes féminines ; mais ne pouvant contracter mariage à cause de son imperfection physique, il employa sa jeunesse et son activité à l'étude pratique de

l'agriculture. Aujourd'hui Marie est un excellent agronome qui éclaire de ses conseils les paysans de son village.

Adélaïde Préville fut mariée à dix-huit ans, à un jeune homme très amoureux d'elle, et s'acquitta toujours fort bien de ses devoirs conjugaux. Elle mourut dans un âge assez avancé à l'Hôtel-Dieu de Paris. Son cadavre, ayant été examiné par les chirurgiens de l'hôpital, fut reconnu pour appartenir au sexe masculin.

Les cas les plus remarquables d'hermaphrodisme complet que possède la science, sont, sans contredit, les deux suivants :

Le nommé Hubert (Jean-Pierre) mort, le 23 octobre 1767, à l'hôpital de Bourbonne-les-Bains, offrit à l'analyse anatomique les deux sexes, incomplets à la vérité, mais très distincts. Le sexe masculin était représenté par une verge imperforée, un testicule et une vésicule séminale pleine ; le sexe fé-

minin par un canal vaginal une trompe et un ovaire.

En 1754, Jean Dupin, entré à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans la salle des hommes, succomba, quelques jours après, à une maladie aiguë. Le chirurgien de service, surpris de voir à ce cadavre des mamelles aussi grosses que celles d'une femme, éprouva la curiosité d'examiner les parties sexuelles. Au premier coup d'œil, il trouva les parties génitales des deux sexes, situées l'une au-dessous de l'autre et parfaitement conformés. En haut les parties viriles, en bas celles de la femme. Le chirurgien procéda aussitôt à la dissection des organes intérieurs : il trouva, à droite, un canal déférent qui, partant du testicule, allait s'ouvrir dans une vésicule séminale, également située au côté droit ; cette vésicule communiquait avec l'urètre et, par un petit canal de deux pouces, avec une matrice ovale, aplatie, située sous la vessie. La matrice était pourvue d'une trompe, terminée par un

morceau frangé, d'un ovaire et d'un ligament large.

En face de cette organisation androgyne, si frappante, les médecins et les chirurgiens de l'établissement avouèrent qu'ils ne voyaient aucune impossibilité à ce que Jean Dupin eût pu se féconder lui-même, sans le concours d'un autre individu.

Dorothée Perrier, née en Prusse, en 1780, est un des hermaphrodites qui aient fixé l'attention d'un plus grand nombre de médecins. Il fut d'abord baptisé comme fille, et eut, à l'époque de la puberté, un écoulement menstruel qui se renouvela trois fois. Le célèbre Hufeland l'ayant scrupuleusement examiné, en 1801, se prononça pour le sexe féminin. Après un examen non moins scrupuleux, un célèbre anatomiste avoua qu'il penchait pour le sexe masculin. Dorothée Perrier parcourut successivement la France, l'Allemagne et l'Angleterre, se mon-

trant à tous les hommes de l'art qui désiraient le voir. Les uns le déclarèrent mâle, les autres femelle. Les avis furent sans cesse partagés, ce qui est une preuve que les deux sexes se trouvaient parfaitement distincts. Cet hermaphrodite mourut à Bonn, en 1835; son autopsie fut faite par le professeur Meyer, qui constata dans le système osseux un mélange bizarre des caractères des deux sexes. Les organes génitaux se composaient d'une verge, d'une prostate et d'un testicule droit, pour le sexe masculin, — d'un utérus avec deux trompes, d'un ovaire gauche, et d'un canal vaginal, pour le sexe féminin. — Les deux sexes étaient incomplets; mais très distincts, et auraient pu fonctionner.

Ici se termine l'histoire abrégée des monstruosités humaines. L'hermaphrodisme, que plusieurs philosophes de l'antiquité ont regardé comme un des attributs de la divinité, n'est, selon les physiologistes, qu'une imperfection, une défectuosité dans les organes de la géné-

ration, et les êtres exceptionnels qui appartiennent à cette classe, sont généralement frappés de stérilité.

GÉANTS.

Les théogonies anciennes s'accordent toutes à admettre une race de géants qui, par leur orgueil, encoururent la colère et le châtiment des dieux. Ne serait-il point possible que, dans ces temps primordiaux, où les sociétés humaines étaient souvent témoins de bouleversements partiels du globe, les hommes se fussent figuré que ces fléaux provenaient de génies malfaisants, qu'ils auraient personnifiés, ainsi que l'étymologie des noms semble l'indiquer? *Othus*, si-

gnifie le renversement des saisons; *Argès*, l'éclair; *Brontès*, le tonnerre; *Mimas*, les eaux tombantes; *Encelade*, le mugissement des torrents; *Porphyrion*, les fentes et crevasses de la terre; *Typhon*, nues épaisses, affreux tourbillons de vapeurs enflammées; *Antée* veut dire : je mange beaucoup; *Briarée*, fort, robuste; *Orion*, enfant du ciel; *Titan*, esprit souterrain, vengeance; *Cyclope*, j'embrasse l'univers; *Polyphême*, voix terrible; *Ephialtes*, cauchemars, songes horribles; *Cacus*, mauvais, redoutable, etc., etc. Les Indous auraient pris ces personnifications aux peuples primitifs; les Chaldéens les auraient empruntées aux Indous; les Egyptiens aux peuples de Chaldée, et successivement de même, pour les autres nations, jusqu'aux temps où la saine physique détruisit ces erreurs.

Ainsi, l'histoire et les traditions perpétuèrent chez les peuples la croyance d'une race gigan-

tesque, dont quelques savants ont cru même découvrir des traces sur le globe. Ces géants furent presque toujours des hommes de guerre, qui, joignant le courage à la force physique, remplirent les chroniques de leurs actions prodigieuses. Héros par l'épée, ils marchaient à la tête des guerriers, et les conduisaient à la victoire. Chaque nation, à son berceau, eut ses Persée, ses Gédéon et ses Goliath, dont elle conserva religieusement le souvenir. Les Poètes, en chantant les exploits de ces hommes extraordinaires, en ont fait des êtres privilégiés, des demi-dieux ; et il n'est peut-être pas une épopée où ne figure un géant.

Nous ferons observer qu'en outre du sens allégorique, ces récits sont plus ou moins exagérés, selon l'imagination du poète ou de l'historien, selon le pays et l'époque qui nous les ont transmis ; car il est des peuples qui poussent à l'excès l'amour du merveilleux. La Genèse hébraïque, par exemple, fait vivre des tribus

gigantesques au pays des Emims et de Cananaan ; elle nous dépeint les habitants d'Hénac si prodigieusement hauts, que les autres hommes, à côté d'eux, paraissaient à peine comme des sauterelles. Dans le livre des nombres, on trouve que le lit d'Og, roi de Basan, n'offrait pas moins de douze coudées, longueur strictement nécessaire pour loger le corps du *grand* monarque. Si les livres attribués à Enoch, et aujourd'hui reconnus supposés, nous ont appris que du commerce des anges avec les filles des hommes, étaient nés de superbes géants, Hésiode nous a aussi conservé, dans ses poésies, les noms de ces Titans révoltés que Jupiter écrasa sous les masses de l'Olympe et de l'Ossa.

Les mythologies ne sont point les seules mines fécondes en géants; les historiens anciens et modernes, quoique plus réservés que les poètes, nous en glissent de temps à autre des exemples. — Pomponius Mela dit que certains habitants

de l'Inde avaient de si longues jambes qu'ils enfourchaient un éléphant comme nous enfourchons un cheval. — Sous le règne d'Henri II, on trouva à Rome un tombeau que l'on supposa être celui de Pallas, fils d'Evandre. A l'ouverture du cercueil, le cadavre du géant fut trouvé dans un état parfait de conservation. On peut juger de ses dimensions colossales par la plaie de cinq pieds, encore sanglante qu'on lui voyait à la poitrine ; cette énorme entaille avait été faite par le grand sabre de Turnus, autre géant connu par ses coups rares. — Au temps de Charlemagne, le colosse OEnotère défiait une armée entière, et fauchait, avec son cimeterre, les plus épais bataillons, tout comme on fauche un pré. — Plutarque rapporte avec candeur que le squelette d'Antée trouvé près de Tanger, laissait compter, du *calcaneum* au *vertex*, cinquante coudées, autrement dit 75 pieds. Mais on trouvera ces proportions bien mesquines, si on les compare à celles que dut avoir le géant formida-

ble dont saint Augustin vit la dent molaire à Utique ; cette dent phénoménale était cent fois plus grande que celle d'un homme ordinaire. Evidemment, ce géant-là n'a jamais trouvé son pareil.

Le moyen-âge eut aussi ses colosses : on peut citer, entr'autres, le terrible Ferragut, haut de douze coudées, plus robuste que dix chevaux et quarante Espagnols ; Ferragut dont la lourde massue broyait les hommes comme on écrase une fourmi.

Les chroniques de cette époque nous apprennent que, malgré sa haute taille, et l'épaisseur des os de son crâne, plus durs que le fer, ce géant fut pourfendu par le fameux Roland, neveu de Charlemagne. — Vers la fin du XVe siècle, en creusant le sol près du château de Langeon, des ouvriers trouvèrent, à six mètres de profondeur, un tombeau de trente pieds de long, sur douze de large, avec cette inscription : *Teudobochus Rex*. Plusieurs pièces du squelette renfermé

dans cet énorme sarcophage furent envoyées à Paris, et des savants ne crurent point exagérer en estimant à vingt-cinq pieds la taille du géant Teudobochus. Nous renvoyons les curieux, en ce genre, à la fameuse gigantologie du P. Torrubia, où sont consignés les récits les plus incroyables, pour ne pas dire extravagants.

Evidemment, les narrations, sur ce sujet, grossies et coloriées par l'imagination des poètes, doivent être rejetées dans le domaine du merveilleux, à côté des fables de Gulliver. Tous ces os de géants, de cyclopes trouvés dans le fond des cavernes, ou sous d'épaisses couches de terrain, et offerts à la curiosité des gens crédules, sont reconnus maintenant n'être que les os naturels ou fossiles de quelques grands animaux qui, par suite des révolutions du globe, ont disparu du règne animal, ou, qui désertant nos contrées tempérées, sont allés vivre en des climats plus chauds.

Aujourd'hui qu'un assez bon nombre de sa-

vants voyageurs ont enrichi, de leurs immenses et minutieuses recherches, la science anthropologique, le mot géant ne présente plus que ces êtres exceptionnels dont la stature dépasse de quelques pieds la stature ordinaire.

Sans doute les différentes nations qui peuplent la terre, offrent des différences dans la taille, mais de quelques pieds seulement, et jamais au-delà. C'est aux influences climatériques, à l'alimentation, aux mœurs, qu'on doit rapporter la stature élevée de certaines nations ; on s'est assuré que les contrées modérément froides et humides fournissaient des hommes de haute taille ; ainsi en Europe, la Pologne, la Livonie, l'Ukraine, la partie méridionale de la Suède et du Danemark, la Prusse, etc.., donnent une moyenne plus élevée que la France, l'Italie, l'Espagne. Les anciens Germains, les Gaulois et les Francs nos ancêtres étaient plus hauts que les Romains ; il en est de même dans les autres parties du monde : la stature humaine augmente et

diminue selon le climat et les mœurs. Les froids excessifs arrêtent le développement du corps; les Lapons, les Samoïèdes, Ostiaks, Esquimaux, Koriaques, etc., qui habitent les régions polaires, présentent rarement une taille au-dessus de cinq pieds... Un ciel brûlant s'oppose également à l'élongation du corps; ainsi, les Égyptiens, les Nubiens, les Abyssins, etc.. , sont de petite taille, maigres et secs.

Le célèbre évêque Berkeley tenta sur un enfant nommé Macgrath un essai de macrosomie, au moyen de l'alimentation et de l'hygiène. A l'âge de seize ans, cet enfant avait acquis la hauteur de 7 pieds, 8 pouces anglais. Macgrath mourut de vieillesse et dans l'imbécillité à vingt ans. Quoique les procédés dont se servit Berkeley n'aient pas été publiés, on peut admettre, comme certain, que les boissons chaudes et mucilagineuses, les aliments féculents et gélatineux facilitèrent cet allongement considérable.

Parmi les nombreux géants, qui se sont of-

ferts aux regards des curieux, nous citerons les plus remarquables.

Un Piémontais vu par Delrio, à Rouen, dépassant 9 pieds.

Le géant que Scaliger vit à Milan, couché sur deux lits, placés bout à bout, et qui pouvait avoir 9 pieds 4 pouces.

Les géants de Salisbury et de Thoresby, tous deux de 9 pieds, 3 pouces.

Un garde du duc de Brunswick 8 pieds, six pouces.

Un garde du roi de Prusse, 8 pieds 5 pouces.

Un Suisse examiné par Baudin : 8 pieds.

Un Frison de même taille.

Le géant Cajanus né en Finlande : 8 pieds, 2 pouces.

Le géant Chili, de Trente, dans le Tyrol, 8 pieds, 2 pouces.

Un paysan Suédois : également 8 pieds, 2 pouces.

Trois géants qui ont parcouru l'Angleterre : 7 pieds, 5, 6, et 7 pouces.

Lecat cite un Écossais nommé Funnam qui aurait atteint 11 pieds, 6 pouces ; mais Lecat était un ami du merveilleux, et l'on doit se tenir en garde contre les récits d'historiens semblables.

Beaucoup de voyageurs, à leur retour d'Amérique, se sont plus à débiter des contes au sujet des Chiliens, et surtout des habitants des terres Magellaniques. D'après eux, les Patagons seraient un peuple gigantesque et pour la stature et pour la force physique ; ils ne leur donnent pas moins de 9 à 12 pieds. Mais notre célèbre voyageur Bougainville, qui s'est trouvé au milieu de plusieurs centaines de Patagons, et qui les a mesurés, nous apprend, dans la relation de son voyage, que ces hommes n'ont en général pas plus de 5 pieds, 8 pouces à 6 pieds, rarement au-delà. Ce qu'ils offrent de remarquable, c'est leur énorme carrure et le riche développement

de leur système musculaire. D'autres voyageurs sont venus plus tard détruire les fables de leurs devanciers, et confirmer la vérité des relations de Bougainville.

Les géants sont ordinairement lents, mous et énervés ; la nutrition semble s'être égarée dans cette élongation contre nature, du corps humain. Ces grands corps ont une activité moindre, soit au moral, soit au physique, que les hommes de taille ordinaire ; ils se courbent de bonne heure, vieillissent avant l'âge, et n'atteignent jamais la longévité commune.

Cet accroissement extra-normal n'est point exclusif à l'homme; on en rencontre de nombreux exemples parmi les animaux et les végétaux.

NAINS.

Commençons, de prime abord, par résoudre la question en disant, avec les grands naturalistes modernes, que la race des nains, de même que

celle des géants, n'a jamais existé nulle part, sur aucun point du globe. Les nains sont des avortons, des êtres arrêtés dans leur croissance, par des causes que la physiologie médicale explique, et qui naissent toujours isolément sans pouvoir perpétuer leur race, attendu, qu'en général, ils sont frappés d'impuissance. Mais si les géants ont eu leurs historiens, il était naturel que les nains eussent aussi les leurs. Or, l'existence des Pygmées est attestée par les hommes du plus haut mérite : Homère, Aristote, Plutarque, Pline, Juvénal, Philostrate, Pomponius, Athénée, Aulu-Gelle, saint Augustin et beaucoup d'autres en parlent d'une manière non équivoque.

La mythologie grecque, si féconde en créations ingénieuses, nous représente les Pygmées abattant les blés à coups de hache de même que nos bûcherons abattent les forêts, et se servant de perdrix rouges pour attelage. Le courage qu'ils déployèrent dans leurs longues guerres contre les grues, les rendit célèbres dans l'an-

tiquité ; mais leur plus fameuse expédition fut, bien certainement, le *siége d'Hercule*. Nous traduisons ce conte pour ceux qui l'auraient oublié :

Après avoir tué le terrible Antée, Hercule s'étant endormi dans le pays des Pygmées, leur roi, d'humeur très belliqueuse, fit sonner les trompettes et rassembler ses troupes. L'attaque fut faite dans toutes les formes de l'art stratégique : l'aile gauche de l'armée marcha sur le bras droit du héros; l'aile droite sur le bras gauche ; le roi avec sa garde, bannières déployées, chargea la tête et tenta l'escalade ; le centre de bataille, sous les ordres des plus intrépides généraux, s'avança en colonne serrée, sur les mollets ; les flèches, les dards, les javelots pleuvaient de tous côtés, et couvrirent bientôt le corps d'Hercule, qui, se figurant être piqué par des puces, se réveilla subitement. Alors, en souriant, il déploya son large manteau, et y ayant emprisonné

toute l'armée des Pygmées, il les porta, en cadeau, à son frère Eurysthée.

Le voyage du célèbre capitaine Gulliver chez les Lilliputiens est, sans doute, tiré de cette fable.

Une preuve convaincante que l'imagination seule a créé ces êtres fantastiques, sous les noms de *Pygmées*, *Myrmidons*, *Spithamiens*, c'est que parmi tous les historiens qui en parlent, aucun n'est d'accord sur le pays qu'ils habitaient. Homère, le premier qui les ait cités, les place sur les rivages de l'Océan. Cette localisation du père des poètes est bien vague et ne mène à rien. — Aristote les établit aux sources du Nil; — Philostrate aux rives du Gange; — Pline aux extrémités de l'Europe septentrionale, tantôt sur les bords du lac Strymon, et tantôt autre part. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun d'eux ne les a vus.

Nous pourrions encore citer le prophète Ézéchiel qui, faisant l'énumération des forces de

Tyr, et la pompeuse description de son luxe, lui adresse ces paroles :

O Tyr ! qui brilles comme un saphir entre les cités du monde, tu es belle et somptueuse, mais ce qui te rehausse le plus, c'est le régiment de Pygmées, commis à la défense de tes tours.

Ctésias rapporte aussi que le roi de Mogol étalait le même luxe ; il s'était composé une garde d'honneur de trois mille Pygmées.

Nicéphore Calixte donne la description détaillée d'un Égyptien pas plus grand qu'une perdrix, ayant un petit filet de voix fort agréable et dansant à la perfection.

Le nain Philitas, contemporain d'Hippocrate, avait le corps si fluet, si léger, qu'il était obligé de marcher avec des sandales de plomb, car le moindre vent lui faisait perdre l'équilibre.

Les Troglodytes que Pline nous dépeint nichés dans des trous de renard, se nourrissant de serpents, de lézards et de chauve-souris, et ayant pour langage un sifflement analogue à

celui des couleuvres, se trouvaient voisins du pays des Garamanthes. Il faut que la race ait singulièrement profité depuis cette époque ; car la contrée des Troglodytes de Pline est la même qu'habitent aujourd'hui les Habeschs, qui se prétendent Autochtones, et d'où le sultan tire d'excellents soldats.

Les chroniques allemandes rapportent qu'une princesse, amoureuse sans doute de l'espèce miniature, étant parvenue à réunir un certain nombre de nains des deux sexes, les maria et subvint à leur frais d'existence, pendant plusieurs années, dans l'espoir de devenir reine d'un peuple de nains. Cette princesse fut complètement déçue dans son attente, car Lucine ne daigna point visiter ces petits ménages.

Le laborieux Blaise de Vigenère qui, le premier, donna une traduction des images de Philostrate, dit qu'en l'année 1566, étant à dîner à Rome chez le cardinal Vitelli, le service de table fut fait par 34 nains de 25 à 36 pouces. — Il

vit aussi ce fameux Milanais, nain de taille, mais grand par sa naissance et ses richesses, qui se faisait promener par des valets géants, dans une cage à perroquet.

Quelques voyageurs du siècle dernier ont parlé des *Quimos* de Madagascar, comme d'un peuple de nains ne dépassant point deux pieds de hauteur. D'autres voyageurs, qui prétendent les avoir vus plus tard, leur ont donné quelques pouces de plus; mais des explorateurs plus récents sont venus les démentir. La race de plus petite taille que l'on connaisse est celle que rabougrit les froids du pôle; mais la taille ne descend jamais au-dessous de trois pieds et demi.

Le nom de nain appartient donc exclusivement à ces êtres rachitiques, le plus souvent difformes, qui n'égalent point, en hauteur, la moitié de la taille ordinaire. Chez le géant, il y a élongation excessive, ici c'est l'inverse, il y a arrêt de nutrition, nouüre. Ces petites créatures ne doivent, généralement, la vie qu'à un acci-

dent, à des parents débiles ou mal conformés. On rencontre des nains chez toutes les nations, chez les plus hautes, les plus robustes, comme chez les nations les plus chétives et de taille inférieure. .

En tête des nains les plus célèbres des temps modernes, on cite Bébé, Borwslasky, Bereskny et quelques autres dont nous rapporterons l'histoire abrégée.

Nicolas Ferry, ce nain si connu en France, sous le nom de Bébé, que lui donna le roi Stanislas, son maître, naquit à Plaisance, dans les Vosges, de parents sains et bien constitués. Nous ferons observer, en passant, que l'aïeul était de constitution rachitique. Sa mère ne le porta que sept mois dans son sein. Le jour de sa naissance, Bébé ne présentait que huit pouces de longueur et un poids de neuf onces. Pendant quatorze mois un sabot garni de laine fut son berceau; à deux ans le premier soulier qu'il chaussa n'avait que dix-huit lignes ; à six ans sa

hauteur était de quinze pouces, et de 25 pouces à douze ans. Ce petit être, malgré tous les maîtres qui lui furent prodigués, resta toujours très borné du côté de l'intelligence. Son état de langueur habituelle, ne l'empêchait cependant pas d'être rageur, emporté, jaloux. A l'âge de seize ans, il avait acquis 29 pouces de hauteur. Un an plus tard les signes de la puberté se manifestèrent, et même d'une façon assez étrange pour sa constitution chétive. Il grandit encore jusqu'à dix-huit ans, et atteignit trente-trois pouces. A cette époque il fut marié à Thérèse Sauvray, naine, d'une taille semblable à la sienne. Bébé s'acquitta parfaitement des devoirs du mariage; mais cette union ne donna aucun fruit. On attribue à ses excès amoureux le dérangement de sa santé et la perte rapide de ses forces; car, trois années après son mariage, il cessa d'être gai, sa tête se pencha comme celle d'un vieillard; à vingt-trois ans il mourut dans la caducité. L'ouverture de son cadavre fit aperce-

voir des traces non équivoques de rachitisme.

Borwslasky, plus petit que Bébé de cinq pouces, fut amené à Lunéville par la comtesse Humieska, parente du roi Stanislas. A l'âge de vingt-deux ans, le gentilhomme Polonais Borwslasky ne présentait que vingt-huit pouces de hauteur, mais il avait de beaux yeux, une jolie figure; sa taille était parfaitement prise et ses membres bien proportionnés. Tout-à-fait opposé à Bébé, du côté de l'intelligence, Borwslasky montrait une grande facilité à apprendre, il écrivait fort bien, calculait de même; parlait plusieurs langues, dansait avec grâces et jouait assez bien de la flûte et du violon. — Les père et mère de ce nain remarquable étaient de taille ordinaire et eurent six enfants. Le frère aîné de Borwslasky ne le dépassait que d'un pouce, et la taille de sa sœur cadette ne s'élevait pas à plus de vingt-un pouces. Les trois derniers enfants au contraire, atteignirent la taille de cinq pieds, huit pouces.

Pierre Bereschy, fils d'un cosaque du régiment de Lubni, haut de vingt-neuf pouces seulement, vécut jusqu'à l'âge de trente ans. Il n'avait point de bras; ses jambes étaient tordues et soudées à l'articulation des genoux, et ses pieds n'offraient que quatre orteils; malgré cette infirmité, il marchait très vite, écrivait fort lisiblement, avec le pied gauche, en russe et en latin. Il dessinait, levait des plans à l'encre de Chine, tricottait, et faisait mille choses surprenantes, toujours avec le pied gauche; il jouait même du galoubet. Bereschy passait en outre pour un des plus forts joueurs de son pays, aux cartes, aux dames et aux échecs.

En 1774, on montra à la foire de Saint-Germain, près Paris, une naine de vingt-huit pouces, âgée de vingt ans, et parfaitement bien conformée.

L'élégant auteur de l'Histoire du genre humain en vit également une, en 1818, à Paris, qui ne dépassait guère dix-huit pouces. Cette

petite créature se faisait remarquer par sa vivacité, sa gaieté et sa gentillesse. Son pouls donnait quatre-vingt-dix pulsations à la minute ; son intelligence n'était pas plus développée que celle d'un enfant de quatre ans.

Birch, dans son intéressante collection, conserve un nain de seize pouces, mort à l'âge de 37 ans, qui amusa longtemps les curieux, par ses gracieuses pantomimes ; c'est, je crois, la plus petite miniature humaine qu'on ait vue jusqu'à ce jour.

Les Transactions philosophiques, où sont consignées tant de choses merveilleuses et incroyables, citent un nain, véritable lilliputien qui, tout habillé, ne pesait que trente livres, y compris ses bottes éperonnées, son chapeau, son épée, sa perruque et même sa canne.

Autrefois les rois de France avaient leurs bouffons et leurs nains. Catherine de Médicis en maria plusieurs, mais sans résultat de progéniture.

A Rome, les nains amusèrent plusieurs empereurs. — Suétone nous apprend qu'Auguste se divertissait, dans son palais, à voir sautiller un nain de 19 pouces. — Tibère en possédait un de 22 pouces qui à une sagacité remarquable joignait une volonté ferme; le César lui donna voix délibérative au conseil. — Antoine fit présent à Cléopâtre d'un nain de 20 pouces, d'une légèreté et d'une souplesse si merveilleuse, que la grande reine passait des heures entières à lui voir exécuter mille tours plaisants de gymnastique. — Domitien, pour distraire ses ennuis réunit, à grands frais, une cinquantaine de ces Pygmées dont il forma une troupe de gladiateurs.

On voit par ces exemples que ces petits êtres ont existé de tout temps et chez tous les peuples; leur vie est de courte durée; à l'âge adulte, ils offrent déjà les signes de la décrépitude, et l'autopsie cadavérique fait toujours découvrir des traces de rachitisme, sur leur organisation avortée.

VICES DE NUTRITION.

Il existe une différence immense entre l'organisation bilioso-nerveuse et l'organisation lymphatico-sanguine : l'une se présente sèche et grêle, l'autre humide et grasse. Les deux points extrêmes de ces deux tempéraments sont deux exagérations opposées, le *marasme* et l'*obésité*.

Dans la constitution lymphatico-sanguine, et surtout à l'âge où la croissance en hauteur a cessé, l'individu commence à gagner en épaisseur. La nutrition se dirige plus spécialement sur le tissu cellulaire et amène l'embonpoint. Mais si les sucs nutritifs arrivent toujours plus abondants, s'ils continuent à inonder le système adipeux, l'hypertrophie commence, et l'obésité qui la suit ne tarde pas à donner au corps un développement excessif, monstrueux.

Le tempérament nervoso-bilieux offre les phénomènes contraires : le tissu adipeux devient

presque nul, la nutrition y languit, la maigreur est presque constante. Cependant, si les sucs nutritifs arrivent de plus en plus rares dans le réseau cellulaire, les lamelles de ce réseau se dessèchent, s'effacent, pour ainsi dire; il y a dépérissement, atrophie et bientôt marasme complet.

Ces deux états vicieux de l'économie animale, lorsque les organes splanchniques n'ont point subi d'altération profonde, sont compatibles avec la vie, pendant un temps plus ou moins long.

Obésité (*Corpulence*, *Polysarcie*).

Parmi les exemples d'obésité extrême, on peut citer les suivants :

Un enfant de quatre ans, présenté à la Faculté de médecine de Paris, pesait 104 livres; il mourut à dix ans, ayant acquis le poids de 315 livres.

Un Anglais du comté de Lincoln pesait 583 livres; il avait 10 pieds de circonférence, et

engloutissait, par jour, dans les profondeurs de son ventre 18 livres de bœuf et 10 litres de bière.

— Un autre Anglais, pesant 649 livres, mangeait à-peu-près la même quantité de rosbif; mais affecté d'une soif inextinguible, il vidait par jour un galon de bière forte, c'est-à-dire 25 litres.

M. Sponer, mort dans la province de Warwick, était regardé comme l'homme le plus énorme d'Angleterre; à l'âge de 57 ans, son poids fut estimé à 45 *stones*, c'est-à-dire 675 livres. D'une épaule à l'autre, on comptait 4 pieds et demi. Ses jambes surtout étaient d'une grosseur monstrueuse; on raconte que ses domestiques parièrent un jour avec des étrangers que le pantalon de leur maître était assez large pour contenir 3 hectolitres de blé. La gageure ayant été acceptée, les valets se saisirent, en secret, d'un vieux pantalon de M. Sponer, et, après avoir cousu le bas des jambes, y versèrent

300 litres de blé, et encore le fond de la culotte ne se trouva point tout-à-fait rempli. — On raconte aussi que deux années avant sa mort, étant allé à la foire d'Atherston, il se prit de querelle avec un juif, qui lui lança un coup de couteau dans le ventre. Mais cette blessure, si dangereuse pour tout autre homme, n'eut aucune gravité pour lui : la lame du couteau, portant 5 pouces de longueur, ne put atteindre les intestins. Les parois abdominales de cet énorme anglais étaient matelassées de 6 pouces de lard.

Le docteur Coë donne l'histoire curieuse d'Édouard Brigth, fils d'un épicier de Molden, qui, à l'âge de deux ans, pesait déjà 144 livres. Le développement monstrueux du système musculo-cellulaire du jeune Brigth, sujet lymphatique, marcha incessamment, sans pouvoir être arrêté par aucun des moyens que l'art médical lui opposa. A dix-huit ans, Brigth pesait 336 livres; sa taille s'élevait à cinq pieds, 10 pou-

ces; il était doué d'une grande force musculaire, et exécutait avec assez de légèreté différents exercices de gymnastique. Vers trente ans, époque de sa mort, son poids avait augmenté de près du double, 616 livres!! Sa poitrine donnait cinq pieds, six pouces de circonférence; son ventre 8 pieds; ses bras deux pieds, deux pouces; ses jambes deux pieds, huit pouces; sept hommes de taille ordinaire pouvaient se cacher, sans gêne, dans sa redingote; et lorsqu'il fut conduit en terre, il fallut douze personnes pour descendre son cercueil dans la fosse.

—Jacob Powel de Hebbing pesait 570 livres.
—Becker de Worcester — 620 livres.
—Lambert de Leicester — 720 livres.
—Samuel Sugars — 760 livres;

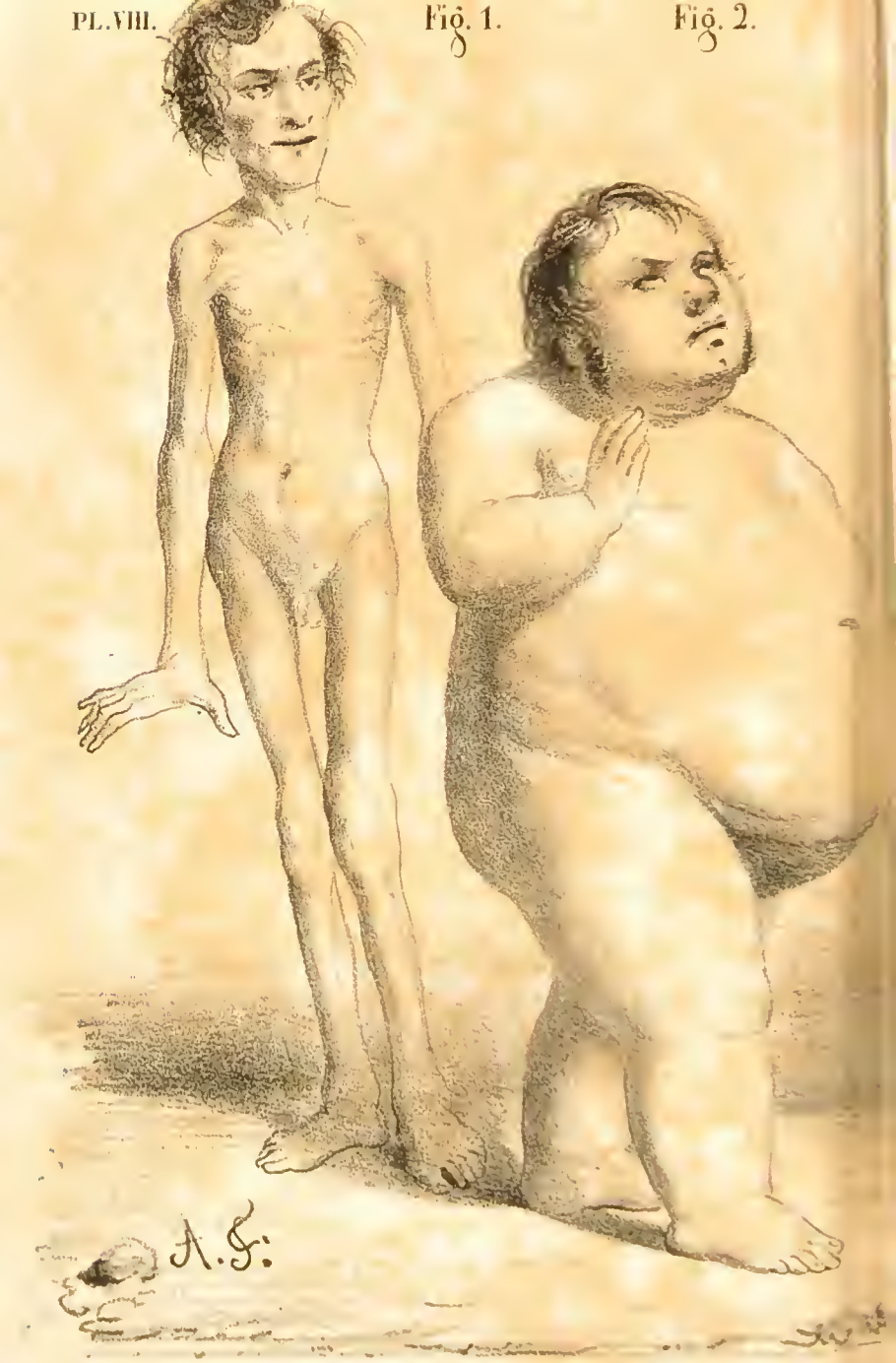
la taille, de ce dernier, de 4 pieds huit pouces seulement, était dépassée par le diamètre de son ventre, qui offrait 5 pieds, un pouce de diamètre. Il mourut étouffé par le tissu graisseux qui

avait envahi les voies pulmonaires. Une caisse carrée de 6 pieds de profondeur sur 5 1/2 de hauteur lui servit de cercueil ; mais pour la faire sortir de la chambre mortuaire où elle avait été construite, on fut obligé, la porte se trouvant trop étroite, d'abattre le mur de cloison.

— Le général espagnol Chiapin Vitellis, célèbre par son excessive corpulence, pesait, dit-on, 720 livres : il éreintait tous ses chevaux ; on lui fit venir trois robustes dromadaires d'Arabie, pour lui servir de monture. Pendant une maladie dont le traitement exigea une diette prolongée, les proportions de son ventre diminuèrent tellement qu'une énorme duplicature de peau ridée, partant du nombril, lui retombait jusque sur les genoux, et simulait un tablier de cordonnier, sauf la couleur. Ce prolongement de peau pouvait faire le tour de son corps et se nouer par derrière le dos.

Dans le Bulletin des Sciences médicales on trouve l'observation d'un individu, mort à l'âge

PL. VIII. Fig. 1. Fig. 2.



Homme squelette. Obèse.

de 40 ans, du poids de 739 livres. Sa taille était de six pieds deux pouces; son ventre avait dix pieds de circonférence; — de sa poitrine, offrant 5 pieds 2 pouces de largeur sur trois pieds de profondeur, pendaient deux masses de graisse semblables à deux grosses mamelles. De même que Sugars, il mourut étouffé par le tissu graisseux.

Le Polysarque le plus fameux qu'on ait vu sur la terre est, sans nul doute, le nommé Hopkins, de la principauté de Galles. On ne trouva ni balances, ni romaines assez fortes pour évaluer le poids de son corps; on dut le placer sur une bascule à diligence : la pesée fut de 990 livres!!!.... (P. 8, fig. II.) Cet Anglais monstrueux fut promené dans Londres, sur un char traîné par 4 paires de bœufs. — On raconte qu'un jour Hopkins, ayant voulu se lever de son siège, perdit l'équilibre et tomba sur une truie que tétaient dix-sept petits. La pauvre truie fut écrasée, et les petits se trouvèrent aplatis

sur le sol, absolument comme des harengs salés dans un tonneau. Il fallut 15 hommes robustes pour relever Hopkins et le replacer sur son siège; encore ce fut avec grand'peine, car l'énorme rotondité de son ventre, tendu comme la peau d'un tambour, ne laissait aucune prise. A sa mort on habilla vingt-cinq petits mendiants avec le drap de sa redingote. Cent douze planches entrèrent dans la confection de sa bière: cette immense caisse fut placée sur quatre roues, et deux vigoureux chevaux le traînèrent jusqu'au lieu de la sépulture.

Les exemples d'obésité monstrueuse se rencontrent plus rarement parmi les femmes, probablement parcequ'elles boivent et mangent moins que l'homme; cependant le beau sexe n'est pas exempt de cette infirmité. Il est des cas d'obésité féminine qui peuvent être comparés à ceux qu'on vient de lire.

Le docteur Short fait mention d'une jeune

femme qui mourut dans sa vingt-cinquième année, pesant 500 livres.

Dernièrement, on promenait, dans les foires de France, une fille de dix-neuf ans, du poids de 575 livres. Ses bras étaient aussi gros que le corps d'un homme, et ses jambes égalaient celles d'un éléphant. Sa robe, dans laquelle entraient 72 mètres d'étoffe, eût suffi pour habiller douze jeunes personnes.

Voici l'observation, tirée du journal de médecine continué, d'une femme obèse, dont le plâtre se voyait dans les cabinets de l'école.

« Marie-Françoise Clay naquit à Vieille-Église, de parents vivant dans l'indigence, et qui n'étaient nullement remarquables par la corpulence ; elle fut réglée à treize ans et mariée à vingt-cinq. Malgré son embonpoint déjà effrayant, elle accompagnait, à pied, son mari que son état forçait à de longs voyages. Elle eut six enfants, dont elle ne conserva qu'un seul.

Cette femme, à l'âge de trente-cinq ans, avait cinq pieds un pouce de hauteur et cinq pieds deux pouces de circonférence, mesurée au niveau de l'ombilic. Sa tête, petite pour le volume de son corps, se perdait au milieu de deux énormes épaules, entre lesquelles elle semblait immobile. Son cou avait disparu, et ne laissait, entre la tête et la poitrine, qu'un sillon de plusieurs pouces de profondeur ; celle-ci avait une circonférence et des dimensions prodigieuses, en quelque sens qu'on l'examinât. En arrière, les épaules, soulevées par la graisse, formaient deux larges reliefs ; à sa partie antérieure, pendaient deux longues mamelles de vingt-huit pouces de circonférence, à leur base, et qui retombaient sur le ventre, jusqu'à l'ombilic. Les pelotons de graisse, amassés sous les aisselles, tenaient les bras soulevés et séparés du tronc. Les parois du ventre, amincies par six grossesses, n'avaient qu'une épaisseur médiocre, et son volume paraissait tenir unique-

ment à celui des viscères contenus ; mais les lombes avaient deux pieds et demi de largeur, et les hanches, pourvues d'immenses coussins de graisse, semblaient faites pour fournir aux bras un point d'appui. Les cuisses et les jambes, outre leur énorme grosseur, avaient pour caractère bien remarquable celui d'être creusées, à de petites distances, par des sillons circulaires et profonds, comme chez les enfants bien nourris. Au milieu de ces difformités, les bras avaient conservé leurs formes ; leur augmentation de volume, loin de les rendre hideux, leur donnait, au contraire, ce genre de beauté que Rubens avait pris pour modèle.

Cette femme mourut à l'Hôtel-Dieu, âgée de quarante ans et six mois, pesant 427 livres.

En l'année 1819, on montrait à Paris une jeune Allemande, nommée Frédérique Ahrens, dont le poids était estimé 450 livres. Elle pesait 13 livres à sa naissance, 42 livres à six mois,

et 150 livres à quatre ans. A six ans, elle portait sa mère, et annonçait un très grand développement dans la taille et les forces physiques. A l'âge de vingt ans, sa taille s'élevait à cinq pieds cinq pouces et autant de circonférence, mesurée au bassin. Ses bras avaient dix-huit pouces de circonférence, et ses seins, vingt-six pouces. Malgré son monstrueux embonpoint, elle paraissait assez agile, et portait à chaque main, en valsant, un poids de deux cent cinquante livres.

Tout le monde connaît le goût des Orientaux pour les femmes douées d'un énorme embonpoint; ils regardent cette infirmité comme une des conditions de la beauté féminine, et en provoquent le développement par l'abus du repos, des bains, de la saignée, et d'une nourriture exclusivement féculente.

J'ai vu à Tchesmé, ville du littoral de l'Asie-Mineure, une femme réputée la belle des belles; on estimait le poids de son corps à 637 livres;

— ses seins, retombant jusque sur les cuisses, pesaient chacun 60 livres; ses bras et ses jambes ressemblaient à des colonnes; son ventre avait la capacité d'un tonneau. La locomotion était impossible à cette malheureuse qui cependant allaitait un enfant de dix-huit mois. Nonchalamment couchée sur des tapis, elle passait ses journées à fumer le nargilek, à boire de l'hydromel et à dormir. C'était la Vénus du pays, et elle devait ce surnom à sa monstrueuse obésité.

M. Alibert cite, dans son magnifique ouvrage nosologique, une petite fille qu'on montrait au public pour de l'argent, et qui fut trouvée morte un matin par excès d'obésité. Quoiqu'elle n'eût que 8 ans, son corps avait déjà acquis un volume extraordinaire : toutes les formes s'étaient pour ainsi dire anéanties sous un énorme fardeau de graisse. Ses yeux se trouvaient cachés sous les épais bourrelets que formaient ses joues; les narines également comprimées forçaient

l'enfant à ouvrir la bouche pour respirer. Une foule de curieux se pressait chaque jour dans la tente où l'on montrait ce phénomène; on s'étonnait surtout à la vue des mamelles d'une prodigieuse grosseur. Toutes les articulations avaient disparu, et cette fille n'était plus qu'une épouvantable masse de graisse, conservant à peine l'apparence humaine.

Cet accroissement extra-normal du système graisseux se rencontre chez certains animaux pachydermes, auxquels il occasionne la maladie nommée *ladrerie*. Les végétaux fournissent aussi des exemples de grosseur extraordinaire. On a vu des arbres dont la circonférence dépassait soixante-dix pieds.

MAIGREUR EXTRÊME (*émacie, marasme.*)

Le tempérament nervoso-bilieux va nous offrir des exemples entièrement opposés à ceux que vient de nous présenter le tempérament

lymphatico-sanguin: l'obésité se rencontre dans celui-ci, tandis que dans l'autre, c'est la maigreur.

De tous les squelettes vivants qu'on a promenés de foire en foire, Claude Seurat a été, sans contredit, le plus remarquable; né en avril 1798, à Troyes, en Champagne, il tomba dès l'âge de 4 ans dans un état complet de marasme. La peau amincie était exactement collée sur les os; toute trace de système musculaire semblait avoir disparu; cependant il continua de vivre, et, plus tard, courut les départements sous le nom du *squelette vivant*.

Voici la description qu'en donne un curieux, qui l'observa sur la fin de 1832.

Age, 34 ans. — Taille, cinq pieds, trois pouces. — Poids général, 43 livres. — Physionomie douce et mélancolique d'un convalescent. — Maigreur extrême du corps entier. — Enfoncement considérable du sternum, réduisant à trois pouces le diamètre antéro-postérieur

de la poitrine. — Pouls faible ; cinquante pulsations par minute. — Atrophie du système musculaire et disparition complète du tissu lamelleux sous-cutané ou cellulaire. — Les bras sont réduits à l'humérus ; aucune fibre charnue sous l'enveloppe extérieure; aussi le sujet éprouve-t-il une grande difficulté à soulever ses bras qui ont, à peine, deux pouces et demi de circonférence. — Les avant-bras, les mains, les cuisses, les jambes, les pieds conservent encore quelques rudiments de l'appareil moteur, et *le squelette vivant* peut se tenir debout, agir, marcher pendant un quart d'heure ; mais l'épuisement qui en résulte, le force bientôt à se reposer. Il prend dix onces de nourriture par jour, moitié légumes et moitié viande rôtie. Son intelligence est ordinaire; ses organes génitaux sont toujours restés muets. (Pl. 8, fig. 1).

Racine Orby, du département des Landes, vint au monde, offrant 19 pouces de longueur et ne pesant que deux livres. Elle crût rapide-

ment, sans être affectée d'aucune maladie; mais une maigreur et une voracité extrêmes, dont se plaignait souvent sa mère, faisait dire à tout le monde que cette chétive créature ne vivrait point; elle arriva néanmoins jusqu'à l'âge de seize ans. A cette époque, les signes de la puberté n'avaient point encore paru, et sa taille s'élevait jusqu'à 5 pieds, 6 pouces; on la surnommait le *grand échalas*.

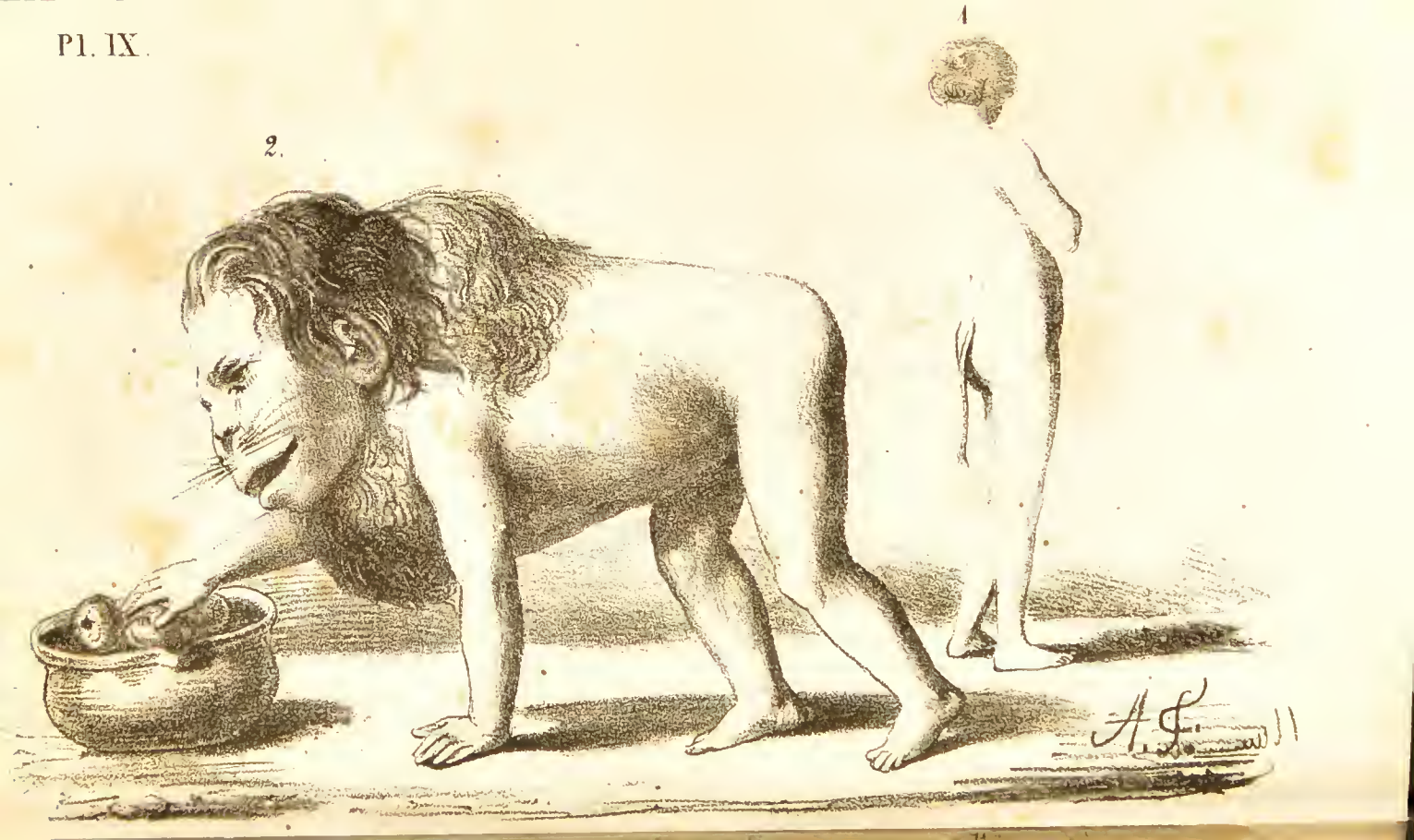
Racine Orby, toujours dévorée par la faim, ne pouvait se contenter des vivres qu'elle partageait avec sa mère indigente; elle allait donc quêtant du pain dans le voisinage; mais tout ce que lui donnait la pitié ne pouvait suffire à la rassasier. La nuit elle se mettait à courir les jardins, mangeait des salades crues, des choux, des carottes et toutes sortes de légumes; quelquefois elle rentrait chez elle avec un ventre gonflé, tendu comme un ballon. Malgré cette énorme quantité de viande qu'elle engloutissait chaque jour, sa maigreur ne faisait qu'empirer.

A dix-sept ans, ses forces locomotives l'abandonnèrent; malgré ses efforts multipliés, ses jambes refusèrent de la porter. Forcée alors de rester sur un grabat, on l'entendait crier à chaque instant qu'elle se mourait de faim. Un médecin étant venu la visiter, trouva le corps de cette pauvre fille dans un état effrayant: la poitrine étroite et décharnée laissait compter les côtes et leurs aspérités; la peau du ventre, collée à la colonne vertébrale, était sillonnée de rides dues, sans doute, à l'énorme distension qu'elle avait subie; les bras, les jambes n'avaient point la grosseur d'un manche à balai, enfin sa peau était tellement amincie qu'on croyait voir un squelette. Le corps de cette jeune fille, pesé après sa mort, donna le chiffre de 22 livres et trois onces.

HOMMES A QUEUE.

Beaucoup de voyageurs et même de naturalistes ont prétendu qu'il existait aux îles For-

Pl. IX.



moses une race d'hommes à queue ; d'autres plus réservés ont pensé que le prolongement des os coccygiens, qui forment la queue chez les animaux, pouvait bien se montrer dans l'espèce humaine, mais que les hommes *caudati* devaient être regardés comme une infiniment rare exception, et rangés dans la classe des monstres. L'opinion de ces derniers n'est pas tout-à-fait invraisemblable, et si des hommes dignes de foi, des maîtres, assurent avoir vu et touché des hommes à queue, il serait déshonnête aux élèves de leur rire au nez ou de leur jeter une négation formelle.

Nous ne citerons que trois exemples ; Demaillet, l'auteur qui nous fournit les deux premiers, passait pour un excellent observateur; Voltaire même se plaît à lui rendre cette justice.

Voici ce que Demaillet raconte :

« Lorsque je passai à Tripoli, au commencement de ce siècle, j'y vis un noir, nommé

Mahamed, d'une force extraordinaire ; il menait seul une grosse chaloupe à l'aide de deux énormes rames, avec plus de vitesse que n'auraient pu le faire vingt autres rameurs. D'une seule main il renversait trois hommes, et sur son échine il portait des fardeaux d'une pesanteur étonnante. Il était velu et couvert de poils, contre l'ordinaire des nègres, et avait en outre une queue d'un demi pied de longueur, qu'il me montra, et que je touchai. Il m'assura que son père avait une queue comme lui, ainsi que la plupart des hommes et des femmes de sa contrée, qui vont tout nus, et chez lesquels cette queue n'a rien de déshonorant comme en Europe.

Les marchands de Tripoli qui trafiquent en esclaves noirs m'apprirent que les nègres du *Bournou*, patrie de Mahamed, étaient beaucoup plus forts, plus farouches et plus difficiles à dompter que tous les autres ; qu'ils portaient tous des queues, les hommes aussi bien que les

femmes, et qu'on les vendait très cher sur les côtes de Caramanie, où ils étaient employés à couper des bois. »

Mais il ne faudrait pas regarder la queue comme le partage exclusif des habitants de *Formose* et du *Bournou*; la nature s'amuserait de temps en temps à la faire pousser dans tous les pays, en Europe comme en Afrique, et les Français ne seraient point exempts de cette appendice velue. Écoutons encore l'observateur Demaillet :

« Il n'est point honteux à un naturaliste d'approfondir des faits qui peuvent l'instruire des secrets de la nature, et le conduire à la connaissance de certaines vérités. Etant à Pise, en l'année 1710, je fus informé qu'une courtisane se vantait d'avoir connu un étranger qui était de l'espèce des hommes à queues dont je viens de parler. Cela me donna la curiosité de la voir et de la questionner. Elle me raconta que, revenant de Livourne à Pise, elle fit la

rencontre de trois officiers français, dont un devint amoureux d'elle. Cet officier était grand, bien fait, et pouvait compter trente-cinq ans. Il avait la barbe noire, épaisse, et tout le corps si velu, que les ours ne le sont guère davantage. Comme la courtisane n'avait jamais rencontré d'homme de cette espèce, la curiosité lui fit passer les mains sur son corps; elle y trouva une queue de la grosseur du pouce et de la longueure d'un demi pied, qu'elle empoigna en lui demandant ce que c'était. Cette queue était velue comme le reste du corps. L'officier répondit d'un ton brusque et chagrin que c'était un morceau de chair qu'il portait de naissance, par le désir que sa mère avait eu, pendant sa grossesse, de manger une queue de mouton. Depuis ce moment, la courtisane remarqua que son amant ne lui témoignait plus la même affection, honteux sans doute de voir son secret découvert. Le lendemain, cet homme à queue s'éloigna de

Pise en toute hâte, craignant, avec raison, l'indiscrétion des femmes. » (Pl. 7 fig. 2).

Le troisième exemple, quoique rapporté par un homme connu dans la science, nous paraît moins authentique.

Michel-Frédéric Lakner fut consulté pour un enfant de huit ans, qui avait une queue de sept à huit pouces de longueur, et se terminait par une épaisse touffe de poils. Cette queue, à peu près semblable à celle de la girafe, pouvait se mouvoir en tous sens, et, au besoin, servir à chasser les mouches. Les parents désiraient qu'on en fît l'amputation ; mais l'enfant s'y refusa constamment. Il grandit, et sa queue grandit aussi ; de telle sorte qu'à l'âge de dix-huit ans, le jeune homme avait une belle queue de lion.

Nous nous abstiendrons de toute réflexion à l'égard de ce genre de monstruosité; seulement, nous dirons aux incrédules : S'il existe des hommes cornus, pourquoi n'existerait-il pas des hommes à queue ?

HOMMES RUMINANTS.

Ruminare, ruminer, remâcher, se dit des animaux ordinairement herbivores, qui ont la faculté de renvoyer, de faire remonter à la bouche les aliments déjà descendus dans l'estomac, pour y être mastiqués de nouveau, et assurer ainsi leur complète digestion.

Cette opération naturelle aux animaux ruminants est toujours, chez l'homme, le résultat d'une maladie ou d'une conformation vicieuse des organes gastriques. Cette dégoûtante infirmité, nommée *mérycisme* par les médecins, est très rare ; cependant, le grand nombre d'observations qu'on en rapporte ferait croire que les observateurs se sont trompés, en prenant une des formes du vomissement pour la *rumination* proprement dite. Les citations suivantes serviront à le démontrer.

J. B. Vindthier s'était lié, en Allemagne, avec un Suédois âgé de 45 ans, bon et joyeux

convive qui, au sortir de table, était obligé de se retirer à l'écart pour se livrer à une rumination forcée. L'opération commençait par de nombreuses éructations, à la suite desquelles les aliments remontaient de l'estomac à la bouche; alors il les remâchait et les avalait de nouveau. Mais, selon le degré de digestion plus ou moins avancé, les aliments avaient contracté une saveur acide ou douceâtre; la saveur acide lui était très désagréable; ce motif l'engageait donc à ruminer aussitôt après le repas, ou du moins avant que le bol alimentaire eût acquis la qualité ascescente. L'habitude rendit cette opération comme naturelle, et sa santé n'en parut nullement altérée.

Ce Suédois tenait cette infirmité de son père, et l'avait passée en héritage à son fils; mais celui-ci, à force de travail et d'efforts pour la surmonter, parvint à l'âge de 24 ans à s'en débarrasser tout-à-fait.

Le médecin Velsch a vu plusieurs cas d'une

rumination qu'on pourrait nommer *éliminatrice*; les personnes qui en étaient affectées, faisaient remonter, deux heures après le repas, leurs aliments à la bouche, crachaient les parties réfractaires à l'action de l'estomac, et réavalaient celles qui pouvaient être digérées. Un phénomène, à peu près semblable, se passe chez les personnes sujettes aux vomissements après le repas: l'estomac, par un mouvement que l'on pourrait appeler instinctif, ne rejette que les aliments antipathiques, tandis qu'il conserve et digère ceux qui lui conviennent.

On a prétendu que les enfants allaités par des animaux ruminants, ou que leur condition de pâtre forçait à vivre au milieu des troupeaux, contractaient, soit par l'entraînement de l'exemple, soit par instinct d'imitation, l'habitude de ruminer; après plusieurs années cette étrange habitude finissait par devenir fonction naturelle et même indispensable à la conservation de l'individu.

Daniel Perrinetti, Sennert et autres, ont recueilli plusieurs exemples d'enfants qui, allaités par des chèvres ou des vaches étaient devenus de vrais ruminants.

Wil et Wepfert ont vu un enfant né de mère idiote et idiot lui-même, qui, relégué dès son bas âge, dans les étables au milieu des bêtes à cornes, s'était habitué, sans aucune participation de la volonté, à ruminer très proprement et fort longuement.

Dans les Éphémérides des curieux de la nature, le professeur Ludwig parle d'une adolescente, très-peu mangeuse de son naturel, et qui se retranchait encore de sa nourriture, tant elle était honteuse, chagrine et humiliée, tout à la fois, de se voir descendue à la classe des ruminants. Elle ruminait donc malgré elle; mais avec cette circonstance singulière que c'étaient toujours les aliments de la veille qui se présentaient à la mastication du lendemain.

MM. Percy et Laurent, dans leur article

merycisme du grand dictionnaire de médecine, citent, entr'autres faits de ce genre, celui du sieur M. R***, maître de forges très opulent, qui, à la suite d'une maladie violente, passa dans la catégorie des ruminants. Cette infirmité commença par un hoquet, bruyant d'abord, puis sourd, imperceptible, se formant dans le gosier. A chaque éructation amenée par le hoquet, une gorgée d'aliments remontait à la bouche qu'il tenait fermée, par décence, puis, après une mastication insensible, les rendait à l'estomac. M. R. fut d'abord très affligé de son état, qu'il essaya vainement de combattre; bientôt il s'y habitua, et finit même, sauf la malpropreté, par trouver une espèce de jouissance à ruminer. Après chaque repas il se retirait dans son cabinet, sous le prétexte de faire la sieste, et là, à l'abri de tout témoin indiscret, il ruminait à son aise. Voici comment il procédait: les aliments arrivaient à la bouche par masses égales et temps égaux; il les remâchait un instant, les promenait

de droite à gauche, puis les avalait pour faire place à une nouvelle colonne ascendante qui descendait à son tour, et à laquelle une autre succédait; ainsi de suite jusqu'à ce que le contenu de l'estomac y eût passé; l'opération était longue, car le maître de forges aimait la bonne chère, et, de plus, avait l'estomac très ample. Pendant un accès de goutte, qui le retint au lit près d'un mois, il ne rumina pas une seule fois; la goutte passée, les choses se rétablirent comme avant. Ce trait de ressemblance avec les animaux qui cessent de ruminer aussitôt qu'ils tombent malades, est remarquable sous plus d'un rapport. Vers l'âge de 50 ans, la faculté ruminatrice de M. R. s'affaiblit sensiblement, ce qui le chagrina beaucoup; ce changement dans les fonctions gastriques fut pour lui le présage certain d'une mort inévitable. En effet, la digestion devenant de jour en jour plus difficile, il languit quelques mois, et mourut dans un état de marasme complet.

POLYPHAGES, OMNIVORES.

Ces noms ont été donnés aux individus insatiables, d'une voracité extrême, engloutissant d'énormes quantités d'aliments et dont la faim ne s'apaise jamais. La polyphagie est regardée comme une affection nerveuse très grave du tube digestif.

Parmi les plus célèbres mangeurs de l'antiquité, on cite l'athlète Milon de Crotone qui assommait un bœuf d'un coup de poing et le mangeait dans sa journée. — Erisichton, selon Ovide, dévora, en une heure, un dîner homérique servi pour cinquante personnes. — Théagine n'avalait pas moins de deux moutons pour son déjeûner. — Artidame, roi de Lydie, mangeait soixante livres de viande dans sa journée, autant de pain, et buvait quinze brocs de vin. — Camblès, prince Africain, avait beau manger et le jour et la nuit, il ne se rassasiait jamais. On dit qu'il tua sa femme et la dévora toute

crue. — L'empereur Aurélien s'amusait quelquefois à regarder manger un de ses officiers, à qui l'on servait pour souper un sanglier, un cochon de lait et un agneau rôtis. Ces trois pièces disparaissaient en moins de trois heures, sans compter dix mesures de vin équivalant à trente-six bouteilles.

Les polyphages modernes ne le cèdent en rien aux polyphages anciens; peut-être même les ont-ils surpassés s'il faut ajouter foi aux citations suivantes:

Surius rapporte qu'en présence de l'empereur Maximilien, un polyphage avala un veau cru avec son cuir, et deux moutons énormes dont on avait grossiérement tondu la laine; toute la ville d'Augsbourg put en être témoin.

Un autre polyphage avala un mouton tout entier devant le sénat de Wittemberg; puis un cochon de lait et quinze lapins; son dessert se composa de soixante livres de prunes avec leurs noyaux et de quatre demi boisseaux de cerises.

Ensuite, comme on ne lui donnait plus rien à dévorer, il démolit et avala le plâtre d'un fourneau. Une autre fois, ce même individu mangea dans l'espace de moins de deux heures, deux sacs de chenilles qu'on allait jeter aux flammes, deux bourriches de volailles, soixante gros rats, six cochons de lait crevés pendant la nuit; tout le derrière d'un âne galeux qu'on menait à l'équarrisseur; enfin, pour divertir la foule, il s'élança sur un marchand de peaux de lapin qui s'était arrêté par curiosité, et lui ayant arraché vingt-une peaux tant de lièvres que de lapins, les avala les unes après les autres sans même prendre la peine de les mâcher!.....

Les lecteurs qui refuseraient de croire à cette voracité peuvent consulter, à ce sujet, les mémoires du docteur Georges Rudolph Bochmer, président de l'Université de Wittemberg, année 1757. — Le professeur Helwig a vu un vieillard bien portant, qui consommait habituellement pour son dîner, 80 livres d'aliments de

toute espèce, viandes, légumes, poissons, etc... et 15 litres de vin.

— Réal Colomb parle d'un boulimiaque de 25 ans, qui, n'ayant pu trouver assez d'aliments pour calmer sa faim dévorante, entra dans l'officine d'un apothicaire de Padoue, se jeta sur un gros sac de charbon et l'avala comme si c'eût été d'excellent boudin.

Les curieux du Jardin des Plantes de la capitale, ont longtemps été témoins de l'étrange voracité d'un garçon nommé Bijou, employé à la Ménagerie. Ce malheureux, pour apaiser la faim terrible qui le tourmentait sans cesse, se jetait indistinctement sur les débris les plus dégoûtants, et les engloutissait en un clin d'œil. — Un des beaux lions de la Ménagerie étant crevé, les aides du Muséum l'écorchèrent afin de l'empailler; le soir, un tombereau vint pour enlever le cadavre, mais on ne trouva plus que le squelette; Bijou avait tout dévoré. — Une autre fois on le trouva dans le ventre d'un élé-

phant, mort la veille, arrachant, déchirant les viscères de l'énorme animal; oh! ce jour-là il dut s'en donner à..... cœur joie. D'après le calcul des aides, Bijou avait mangé en 7 heures 95 livres de foie et d'entrailles!

À la suite de ces repas incroyables, jamais il n'éprouva la moindre indisposition; ses digestions étaient régulières, ses excrétions abondantes et très fétides. Son corps, plutôt maigre que fourni, n'offrait rien qui pût indiquer l'assimilation des énormes quantités d'aliments qu'il consommait. On le voyait toujours couvert de sueur, et sa transpiration pulmonaire était si abondante, si chaude, que l'été même au soleil on la voyait sortir de sa bouche, sous forme de vapeur, absolument comme si c'eût été pendant une froide journée d'hiver. C'est par là probablement qu'il faisait les pertes excessives que réparait sa gloutonnerie. Cet homme vécut au-delà de 60 ans. — À l'ouverture de son cadavre, on trouva un estomac

énorme, épais et dilaté outre mesure; le tube digestif avait moins de longueur que dans l'état ordinaire, et se rapprochait beaucoup de celui des carnassiers.

Nous transcrirons, en l'abrégeant, l'observation d'un polyphage consignée dans le Dictionnaire de médecine, par MM. Percy et Laurent, chez lequel on trouvait réunis tous les genres de goûts, tous les degrés de gloutonnerie, qui, au besoin, s'accommodait de toute espèce de viandes crues, cuites, fraîches ou corrompues; fruits, racines, herbes, foin, de tout en un mot.

« Tarare était le nom de ce mangeur incomparable; sorti très jeune de la maison paternelle, il courut quelque temps le pays, tantôt volant, tantôt mendiant, et finit par suivre une de ces troupes ambulantes qui jouent la farce dans les foires de province.

Monté sur des trétaux, il défiait les spectateurs de le rassasier, et lorsque, parmi eux, il s'en

trouvait qui voulaient lui payer des aliments, il les faisait disparaître dans son estomac, comme l'eût fait un escamoteur dans sa gibecière. Ainsi, un jour il mangea deux boisseaux de pommes reinettes et trente-cinq livres de pommes de terre crues, qu'un curieux voulut bien lui payer. Après ce léger repas, ne trouvant plus personne qui acceptât son défi, il avala des bouchons de liège, des cailloux, et tout ce qu'on lui présentait. Mais ces tours extravagants le conduisirent plusieurs fois à l'Hôtel-Dieu, pour s'y faire soigner des coliques terribles sous lesquelles il se tordait.

Vers la fin de 1790, il s'engagea, comme volontaire, dans un régiment; il faisait les corvées de sept à huit soldats de la compagnie, et mangeait leurs rations. Il ne pesait alors que 100 livres. Ayant parié de manger en sa journée un quartier de bœuf du poids de son corps, il gagna, sans qu'il en résultât pour lui la plus légère indisposition.

Souvent, pour amuser ses camarades et apaiser sa faim, il dévorait des chats, des lapins, des volailles vivantes, et, deux heures après, rejetait le poil et les plumes, à la manière des oiseaux de proie. Il était très friand de serpents et d'anguilles ; il les avalait vivants et sans les mâcher. On l'a vu engloutir, en moins d'une heure, un dîner préparé pour quinze ouvriers allemands. Ce dîner se composait de quatre jattes de lait caillé, de quinze livres de choucroûte, de dix livres de pâte cuite à l'eau, avec du sel et de la graisse ; de plus, vingt chopes de bière... Après ce repas rapide et presque incroyable, son ventre, habituellement flasque et ridé, se tendit comme un ballon, et le glouton alla dormir jusqu'au lendemain de ce sommeil lourd du Boa, pendant lequel la digestion s'opère.

Entré à l'hôpital de Sultzen, où il séjourna quelque temps, un des chirurgiens l'ayant reconnu pour être le fameux polyphage Tarare, lui fit donner quadruple ration. On lui prépa-

rait, en outre, une espèce de pâtée avec tous les débris de la cuisine des malades et des infirmiers ; mais cela était encore loin de le satisfaire; et, dès qu'il pouvait se glisser à la pharmacie sans être aperçu, il tombait avec une avidité extrême sur les bassines où cuisait le cataplasme et les vidait en quelques minutes. Un jour, il mangea quarante-cinq livres de cataplasme, plus, dix livres de farine de moutarde préparée au vinaigre, et devant servir à l'application des sinapismes... il n'en fut nullement incommodé.

Nous ne ferons pas un plus long récit des moyens qu'employait Tarare pour se procurer des aliments. Qu'on se figure tout ce que les animaux les plus immondes, les plus avides sont capables de manger, et l'on aura une idée nette des goûts et des besoins de ce malheureux. Les chiens et les chats fuyaient à son approche, comme s'ils eussent deviné le sort qui les attendait. Les infirmiers firent courir le bruit qu'on

l'avait vu boire le sang provenant des saignées faites aux malades ; quelques-uns prétendaient même l'avoir surpris dans la salle de dissection, assouvissant sur des cadavres son abominable faim. Un enfant de quatorze mois ayant disparu tout-à-coup, d'affreux soupçons planèrent sur la tête de Tarare : on le chassa de l'hospice. Son expulsion eut lieu en 1794 ; on n'entendit plus parler de lui, jusqu'en 1798, époque à laquelle il entra, dans un état de tabidité remarquable, à l'hospice de Versailles, où il mourut peu de temps après.

Quelques heures après sa mort, son cadavre était dans un état complet de putréfaction. Malgré l'horrible puanteur qu'il répandait, les chirurgiens de l'hospice ne craignirent pas d'en faire l'ouverture. Tout le tube digestif était baigné de pus. L'estomac pouvait contenir un sceau d'aliments, et se dégorgeait dans l'intestin duodénum, dont l'énorme dilatation représentait un second estomac. Au lieu de se rouler

en circonvolutions multipliées, comme chez les autres hommes, les intestins de Tarare ne formaient qu'un trajet de la forme d'un S, du pilore au fondement. Cette singulière conformation, semblable, sous plusieurs rapports, à celle du lion, du tigre et des autres carnassiers, donnait en partie l'explication de la faim brusque, impatiente du polyphage. Il mangeait gloutonnement comme eux, digérait aussi rapidement et les surpassait en voracité.

Les vêtements de Tarare étaient toujours trempés de sueur; sa transpiration pulmonaire sortait brûlante et sensible à la vue; sa tête semblait plongée dans un nuage de vapeurs : ces pertes énormes et incessantes donnent la raison de sa monstrueuse édacité. A jeun, la peau de son ventre flasque et plissée pouvait faire le tour de son corps ; une fois repu, toutes ces rides s'effaçaient, et la peau du ventre se tendait comme celle d'un tambour. La vapeur, qui le baignait continuellement, augmentait aussitôt

qu'il avait mangé ; ses pommettes et ses yeux passaient au rouge rutilant ; une somnolence brutale s'emparait de lui, et il allait digérer dans un coin écarté.

La durée de la vie est généralement courte chez les polyphages. La nature ne peut résister longtemps au travail dont elle est sans cesse accablée ; l'état dans lequel se trouvent ces hommes est une véritable irritation, une fièvre continuelle, qui les dévore, les consume. Les organes s'usent en raison de leur activité : bientôt la nutrition n'est plus en rapport avec les pertes. Cet équilibre une fois rompu, le corps s'affaisse, la vie languit et disparaît.

HOMMES INCOMBUSTIBLES.

On dénomme ainsi les individus qui, par un long exercice, et à l'aide de certains préservatifs, sont parvenus, soit à durcir leur épiderme, soit à rendre leur corps moins sensible à l'action du calorique.

Dans l'antiquité et le moyen-âge, les hommes incombustibles étaient nombreux, car le nombre des jongleurs est en raison directe de l'ignorance et de la crédulité publiques. De nos jours, on voit encore, de temps en temps, quelques *incombustibles*, mais ils sont très rares : *le métier ne va plus.*

Virgile et Pline constatent que les prêtres d'Apollon du Mont Soracte tenaient de leur Dieu le secret de marcher nus-pieds sur des brasiers ardents, comme s'ils se promenaient sur des fleurs.

Strabon raconte la même chose des vierges consacrées à la déesse Féronie.

Aristote, et après lui Apulée, accordent un privilège semblable aux prêtresses de Diane Persique, dont le temple se voyait près de la ville de Thyane.

Plusieurs autres écrivains de ces époques ont recueilli et publié une foule de faits analogues.

Le moyen-âge, si crédule, nous offre, avec ses incombustibles, l'épreuve du feu, qu'on décora du nom de *Jugement de Dieu*, circonstance qui contribua singulièrement à augmenter le nombre des jongleurs et des fanatiques.

Cardan et Ambroise Paré disent avoir vu des charlatans si familiarisés avec l'huile bouillante, le plomb fondu et les charbons ardents, qu'ils se lavaient le visage avec les premiers et ne faisaient aucune grimace en avalant les seconds. Mais ils font observer, plus loin, que si les rois, reines, évêques, et autres personnages qui se soumirent à l'épreuve du feu, en sortirent sains et saufs, il n'en fut pas de même des pauvres gars sans nom, ni richesse, que le feu dévorait impitoyablement : c'est ce que prouveront les exemples suivants.

Tuitberge, femme de Lothaire, accusée de relations plus que fraternelles avec le jeune prince son frère, en appela au jugement de

Dieu pour prouver son innocence. Dans ces temps de stupide ignorance, il n'était besoin de tenter l'épreuve soi-même, il suffisait de trouver un champion qui voulût la subir pour l'incriminée. L'or et le rang de Tuitberge lui achetèrent un champion qui, devant un nombreux tribunal, plongea son bras dans une bassine d'huile bouillante et l'en retira aussi frais, aussi vigoureux qu'auparavant. Le roi, émerveillé du tour, mais non convaincu de la chasteté de sa femme, se vit forcé de l'absoudre et de la garder, puisque tel était le jugement de Dieu. — Le même jour, la femme d'un *vilain*, accusée d'adultère, voulut tenter elle-même l'épreuve de l'huile bouillante; mais son bras en ressortit horriblement brûlé. Elle fut huée, honnie par la foule, et pendue comme criminelle.

Marie d'Aragon, femme d'Othon III, blessée de voir ses avances rejetées par un jeune comte Italien, l'accusa devant l'empereur d'avoir vou-

lu la séduire, et le malheureux eut la tête tranchée. La veuve, pour prouver l'innocence de son mari et l'infamie de l'impératrice, demanda l'épreuve du fer ardent; elle s'avança donc en public, tenant la tête du suppl'cié d'une main, et de l'autre saisit une barre de fer rouge qu'elle brandit au ciel, en demandant vengeance. Devant cette preuve écrasante, Marie d'Aragon fut condamnée à être brûlée vive, et livrée immédiatement au bourreau.

Aldobrandini, moine Florentin, surnommé *Petrus igneus*, à cause de son épreuve du feu, accusa son évêque de simonie, et pour montrer que son accusation était fondée, il passa et repassa sur les brasiers ardents de deux immenses bûchers.

Vers la fin du 17me siècle, l'Anglais Richardson remplit l'Europe du bruit de ses miracles d'incombustibilité. Il marchait sur des charbons incandescents, sur des plaques de fer rouge; il faisait fondre du plomb et cuire une tranche de

bifteck sur sa langue ; il avalait huile et cire bouillante, bitume, poix, résine et soufre enflammés, tout cela sans la plus petite brûlure et la moindre douleur, absolument comme s'il eût avalé une délicieuse glace de Tortoni. Les expériences du sieur Richardson, qui faisaient le sujet de toutes les conversations des curieux de cette époque, engagèrent l'Académie des Sciences de Paris, à s'en occuper sérieusement. M. Dodard fut chargé de ce soin, et le résultat de ses recherches, consigné dans le journal des savants, donna raison des prodiges qu'opérait l'Anglais incombustible.

Un autre incombustible, de grande réputation, après avoir étonné l'Espagne, son pays, vint en France frapper une contribution sur les curieux, et de là, passer à Naples, où le célèbre professeur Sementini se rendit à ses observations, dont voici le compte rendu :

Le jongleur passait sur sa tête une barre de fer rouge sans même roussir ses cheveux ;

seulement on voyait s'en échapper une vapeur épaisse. Il la promenait ensuite sur sa poitrine, sur sa langue, sur ses bras et sur ses jambes; puis saisissant avec ses dents un autre fer rougi à blanc, il faisait le tour de la salle où se pressait une foule de spectateurs.

Certains jongleurs arabes de l'Algérie mordent également à un fer rouge, et plusieurs Français ont pu, de nos jours, vérifier le fait. Un membre de la commission scientifique s'est assuré que l'émail de leurs dents n'en éprouvait aucune altération.

L'Espagnol buvait de l'huile bouillante, se lavait la figure et les mains avec du plomb fondu; en faisait couler des gouttes sur sa langue, et laissait longtemps son visage exposé à la flamme de l'huile et de l'alcool. Tout le monde était émerveillé, beaucoup le regardaient comme un être extraordinaire, Sementini seul conclut que le jongleur opérait au moyen de certaines préparations secrètes; dès lors il se

mit à rechercher les agents chimiques susceptibles de préserver des atteintes du feu. Ses premières recherches furent infructueuses.

Un autre *incombustible*, du nom de Lionetti, parut à Naples peu de temps après l'Espagnol: il ne faisait que répéter les tours de son devancier en y ajoutant toutefois quelques prestiges de plus. Sementini reprit ses expériences, et cette fois les vit couronnées d'un plein succès. Après s'être frictionné longtemps une partie du corps avec de l'acide sulfureux, le courageux professeur put enfin y promener une lame rougie. Le succès fut encore plus complet en lavant la partie avec une solution concentrée d'alun ; le hasard lui fit en outre découvrir un procédé plus sûr, celui sans doute dont se servaient les jongleurs: il enduisit de savon la même partie préparée à l'alun, et lui donna un haut degré d'incombustibilité. Alors, Sementini répéta une à une les expériences de Robertson, de l'Espagnol et de Lionetti, et prouva que toutes les

actions regardées par le vulgaire comme des prodiges ou des miracles, ne sont que *des tours de gobelets,* faits avec plus ou moins d'adresse.

On a vu, au commencement de notre siècle, un individu qui se faisait nommer l'*Arabe incombustible*. Le répertoire de ce jongleur, à peu-près le même que celui de ses devanciers, était augmenté du tour *des chandelles* et de celui *du four*; c'est-à-dire qu'il exposait ses bras à la flamme d'un paquet de chandelles, et entrait dans un four chauffé, tenant un gigot à la main; à la sortie du four le gigot était rôti. Nous ferons observer que ce dernier point ne se trouvait en réalité que sur l'affiche; car les incombustibles les mieux trempés ne sauraient résister à l'action d'un four de rôtisseur; nous pourrions, s'il en était besoin, citer à l'appui, le fait dont parle Léonard Vair, de cet imprudent jongleur qui, ayant eu la sottise de se laisser enfermer dans un four non préparé par lui-même, y fut étouffé presque subitement. Lorsque les curieux ouvri-

rent la porte du four, ils ne trouvèrent, en place de l'homme incombustible, qu'une momie à moitié desséchée.

Ainsi nous croyons avoir suffisamment démontré que dans toutes les choses humaines, l'exercice souvent répété, l'habitude développent en nous des facultés qui tiennent du prodige. Nous voyons tous les jours les artisans dont la profession est de se trouver incessamment en contact avec le feu, se montrer, si non incombustibles, du moins très peu sensibles à son action. — Les cuisiniers tirent leurs légumes et leurs fritures du liquide bouillant sans se brûler les doigts. — Les forgerons touchent souvent au fer rouge ou au métal fondu, sans en être incommodés. — Les plombiers font un tour plus difficile : ils plongent la main dans le plomb fondu pour en retirer la pièce d'or ou d'argent que les curieux y ont jetée. — Les chauffeurs de bateaux à vapeur sont quelquefois exposés à une chaleur qui rôtirait une volaille.

— On cite un forgeron polonais qui marchait nu-pieds sur des barres de fer rouge et répondait tout bonnement aux questionneurs que c'était une affaire d'habitude.

Dans ces divers phénomènes d'incombustibilité humaine, il faut aussi tenir compte du mode dont le calorique se dégage d'un corps brûlant; car ce mode varie selon la nature et la température des corps. Une goutte d'eau, jetée sur un fer rouge blanc, y reste quelques secondes sous forme de globule, tandis qu'une semblable goutte d'eau, jetée sur un fer moins ardent, se vaporise instantanément. Les forgerons savent bien qu'on se brûle plus fort avec un métal à moitié refroidi qu'avec le même métal porté au rouge blanc. Il paraîtrait qu'au moment où, par sa haute température, un métal devient lumineux, le calorique projeté prend une vitesse à peu près analogue à celle de la lumière, et que, dans cet état, sa combinaison avec les corps serait plus difficile.

Enfin, on a essayé d'établir que, si l'homme septentrional peut supporter un froid de 85 degrés centigrades, ainsi qu'on l'a vu à Jeniseik, en l'année 1735, l'homme des zônes brûlantes peut également résister à une température de 85 degrés au-dessus de celle de son corps (on sait que la température humaine est de 32 degrés environ), ce qui donnerait 117 degrés, chiffre énorme, que beaucoup de personnes refuseront d'admettre. Cependant, il est rationnel, en pareille matière, de s'en référer aux expérimentateurs. Le voyageur Chappe est entré, en Russie, dans des bains chauffés à 90 degrés centigrades. Tillet Duhamel, et plusieurs autres, ont vu à Larochefoucault, en Angoumois, des servantes de boulanger entrer dans un four dont la température marquait 125 degrés. D'après ces messieurs, le fait de l'*Arabe au gigot* ne serait pas impossible.

Des expériences, faites par des savants, ont donné la preuve que la température du corps

humain, exposé à ce haut degré de chaleur, ne s'élève que de 2 à 3 degrés; ce phénomène, selon eux, est dû à l'abondante évaporation qui a lieu à la surface de la peau et dans les poumons; évaporation qui entretient une espèce d'équilibre entre le corps et le milieu. De même, il a été constaté que la température humaine, pendant les froids les plus excessifs, compatibles toutefois avec la vie, ne baisse guère plus de trois degrés.

HOMMES SAUVAGES.

On désigne sous ce nom les enfants qui, perdus ou abandonnés dans les bois, pourvurent instinctivement à leur conservation. Plusieurs écrivains ont avancé que ces enfants avaient été alaités par des animaux; sans rejeter entièrement cette opinion, nous pensons que si les bêtes féroces ne les ont point dévorés, c'est qu'à l'époque de leur abandon, ils étaient déjà en âge de se préserver de leurs atteintes. Isolés de

toute société, de tout contact avec leurs semblables, ces infortunés dûrent perdre le langage, l'idée de leur origine et tout ce qui tient aux facultés morales. Leurs idées s'effacèrent peu à peu pour faire place à une seule pensée, celle de pourvoir à leur alimentation, à leur conservation ; cette pensée vivace, incessante, développa, outre mesure, la portion du cerveau qui y préside ; les autres parties du même organe restèrent muettes et n'acquirent qu'un développement incomplet. Les exercices du corps accrurent leurs forces musculaires, les intempéries trempèrent leur constitution, et, bientôt, les habitudes de la vie sauvage, leur faisant perdre toute notion d'individualité, les rangèrent au niveau de la brute. Ceci démontre positivement que l'homme ne diffère des animaux que par la tête et l'appareil vocal, et que c'est là seulement où résident les éléments de perfection et de supériorité sur les autres êtres.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur

l'histoire des sauvages qui ont le plus attiré l'attention publique.

L'HOMME OURS.

On lit dans l'histoire naturelle de Pologne que vers l'année 1661, des chasseurs aperçurent, dans une forêt de la Lithuanie, jouant au milieu d'une troupe d'ours, deux enfants de neuf ans environ, pleins de force et de vigueur. Les chasseurs ayant mis en fuite les ours, cherchèrent à s'emparer des enfants; mais, après beaucoup d'efforts, ils ne purent prendre que le plus jeune, et encore leur opposa-t-il une opiniâtre résistance avec les dents et les ongles. Cet enfant à cheveux blonds et d'une physionomie très intéressante, fut présenté au roi de Pologne, qui le fit baptiser, et lui donna la reine pour marraine; pour parrain, l'ambassadeur de France. Quelque soin que l'on prît pour son éducation, on ne put jamais parvenir à l'appri-

voiser entièrement. Il souffrait avec peine les vêtements qu'on lui faisait porter, et les déchirait par lambeaux aussitôt qu'il n'était plus surveillé. La constance et les efforts des maîtres, pour lui apprendre à parler, furent inutiles ; la bouche du jeune sauvage se refusa constamment à l'articulation des mots, et, jusqu'à vingt-deux ans, époque de sa mort, il conserva toujours le cri et les habitudes des ours ses pères nourriciers.

Connor, médecin anglais, vit à Varsovie, vers la fin de l'année 1694, un autre enfant, âgé de dix ans, également pris parmi les ours, dans les mêmes forêts de la Lithuanie. Lorsqu'on se saisit de sa personne, il se mit à pousser des hurlements effroyables. Il avait le corps tout couvert de poils rudes et touffus ; d'une humeur farouche et sauvage, il ne s'habitua que très difficilement à notre manière de vivre. Après plusieurs années de leçons assidues, lorsqu'il fut en état d'articuler quelques mots, on voulut

'interroger sur sa vie précédente, mais il en avait complètement perdu la mémoire, et ne put donner aucune réponse satisfaisante ; des bûcherons d'âge et d'expérience assurèrent au médecin Connor que les ours enlevaient souvent les enfants attardés ; que, loin de leur faire du mal, ils les emportaient dans leurs tannières, et jouaient avec eux. Lorsqu'en caressant l'enfant, la patte un peu lourde d'un ours lui arrachait un cri, les autres ours tombaient sur leur compagnon, et le châtiaient de sa maladresse...

HOMME LOUP.

Philippe Camérarius rapporte qu'en 1544, on trouva un adolescent dans les bois de la Hesse, au milieu d'une bande de loups. Il marchait à quatre pattes comme eux, et faisait des bonds si rapides, qu'il devançait les plus grands coureurs de la bande. La station quadrupède

lui était devenue tellement familière, qu'on fut obligé de lui attacher des planches à la poitrine, pour le forcer à se tenir debout. Le prince Henri, landgrave de Hesse, à qui l'on présenta cet enfant, lui fit donner des maîtres, et veilla lui-même à son éducation. Mais tous les efforts pour l'apprivoiser devinrent inutiles; le jeune sauvage recevait, avec une stupide indifférence, les soins qu'on lui prodiguait, et ne cherchait qu'une occasion favorable pour aller rejoindre ses anciens compagnons.

HOMME MOUTON.

Tulpius, médecin hollandais, donne l'histoire d'un adulte trouvé dans un désert d'Irlande, vivant au milieu d'un troupeau de moutons à demi-sauvages. Sa peau très brune était couverte de poils laineux. Sa bouche, extraordinairement fendue, ne savait articuler aucune parole humaine; mais elle laissait sortir, de temps à autre, un cri

chevrottant, semblable au bêlement des brebis. Son front, très bas et déprimé, offrait, à son sommet, un renflement comme chez les béliers; il se servait de sa tête pour l'attaque et la défense avec une vigueur extraordinaire. Ce jeune garçon avait perdu toute idée d'origine et d'individualité; il se croyait probablement mouton comme ceux, avec lesquels il vivait : il broutait comme eux et n'avait pas d'autre nourriture. On le vit un jour, impatienté de ce qu'une jument venait lui tondre l'herbe sous le nez, lui lancer un coup de tête et la renverser. La taille de ce sauvage était haute et svelte; sa physionomie douce, mais stupide, tenait beaucoup de celle du bélier. Conduit à Amsterdam vers la fin du dix-huitième siècle, on essaya vainement de l'apprivoiser : il revenait toujours à ses anciennes habitudes, et cherchait à s'évader chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Le savant Boërhaave avait coutume de citer dans ses leçons, l'histoire d'un jeune homme qui,

perdu dans les forêts à l'âge de cinq ans, avait vécu pendant seize années à la manière des bêtes sauvages. Sa nourriture consistait en herbes, fruits, racines, qu'il savait choisir par l'odorat, évitant, sans jamais se tromper, les végétaux vénéneux. Lorsqu'on le ramena dans la société des hommes, il ne put s'empêcher de regretter celle des bêtes, et fit mille tentatives pour y retourner. Boërhaave regardait ce désir instinctif du jeune sauvage comme une violente épigramme lancée au front des sociétés humaines.

LA FILLE SAUVAGE D'OVER-YSSEL.

Vers la fin du mois d'août, année 1717, des voyageurs poursuivirent et attrapèrent une fille sauvage dans une forêt montueuse de la province d'Over-Yssel. Elle pouvait avoir de 18 à 20 ans; mais on ignorait depuis quel temps elle habitait les bois. Sa peau était brune, rugueuse et couverte de poils; ses cheveux flottaient longs et

touffus sur ses robustes épaules. Point de langage : des cris perçants, un râlement sourd furent les seules réponses qu'on put obtenir d'elle. Son caractère était sauvage; l'instinct de la défense, secondé par la force musculaire, rendit sa prise dangereuse et difficile. Cependant, quelques jours passés dans une maison au milieu de personnes de son sexe, calmèrent sa fougue naturelle ; elle devint douce et familière; mais il ne fut pas possible de lui apprendre à parler. Cependant, on lui apprit à filer la laine, et, ne pouvant faire autre chose, la malheureuse fila jusqu'à sa mort.

LES ENFANTS DES PYRÉNÉES.

En 1719, deux petits garçons de neuf à dix ans furent aperçus par des marqueurs de bois dans les forêts des monts Pyrénées. Ils couraient tantôt sur leurs pieds, et tantôt se servaient des mains pour bondir et sauter légérement d'un

rocher à l'autre, à la manière des bouquetins : on ne put les saisir.

LE GARÇON DE HANOVRE.

Près d'une bruyère montagneuse, dans le comté de Hameln, on prit, en 1724, un enfant de treize ans. Son corps était couvert de cicatrices; sa physionomie, enlaidie par une large bouche et un nez écaché, dénotait un caractère farouche; il avait la langue très épaisse, et ne pouvait articuler aucun son; mais, en revanche, il poussait des cris gutturaux à vous épouvanter. Il ne mangea d'abord que de la chair crue, puis il s'habitua, peu à peu, à la viande cuite; on dit que sa voracité était si grande, qu'il consommait à lui seul plus que dix hommes. Le roi d'Angleterre le fit élever, pendant deux années, dans une maison de Londres. Toutes les leçons qu'on lui donna furent perdues; à peine s'il put apprendre à demander en anglais à boire et à manger.

LA FILLE DE CHAMPAGNE.

La Condamine, et surtout Racine fils, ont donné des détails très curieux sur une fille âgée d'environ quatorze ans, qui fut prise au mois de septembre 1731, près du village de Sogny, à quatre lieues de Châlons, et qu'on nomma plus tard mademoiselle *Leblanc*. Racine a réuni dans sa relation, non-seulement tous les documents qu'il possédait, mais tous les bruits publics qui couraient sur cette fille sauvage. Nous transcrirons en abrégé sa narration.

Les domestiques du château de Sogny, en Champagne, ayant aperçu, grimpée sur un pommier, une espèce de fantôme, voulurent s'en saisir : mais, aussi léger qu'un écureuil, le fantôme sauta par-dessus leurs têtes, franchit les murs du jardin, et se sauva dans un bosquet voisin. Le seigneur de Sogny fit entourer, par ses domestiques, l'arbre sur lequel il s'était réfugié; mais au moment où quelques-uns d'entre

eux tentaient l'escalade, le fantôme se mit à sauter d'un arbre à l'autre avec une légèreté qui étonna tout le monde. Après avoir essayé longtemps et vainement de le prendre, la dame du château s'avisa de faire apporter un seau d'eau au pied de l'arbre, et ordonna à ses gens de se cacher à l'écart. Cette ruse réussit; la fille sauvage, pressée par la soif, sans doute, descendit et alla boire au seau. On remarqua qu'elle buvait à la manière des animaux, enfonçant le menton jusqu'à la bouche. On la saisit alors, et, malgré la vive résistance qu'elle opposa, on parvint à la conduire au château. Elle se jeta d'abord sur les volailles crues que le cuisinier préparait, et les dévora en quelques minutes. Ses ongles, longs et forts, lui servaient pour grimper et déchirer sa proie. Sa peau, qui paraissait très brune, reprit la couleur blanche au bout de peu de temps. Elle n'avait aucun langage ; seulement elle poussait un cri aigu et savait en outre imiter le cri de plusieurs animaux.

Pendant la saison froide, elle se couvrait de peaux de bêtes ; une ceinture, qu'elle ne quittait jamais, lui servait à placer un bâton en forme de massue, qu'elle nommait son boutoir; au moyen de cette arme, elle terrassait les animaux les plus féroces. Elle aimait beaucoup à boire le sang des lièvres qu'elle prenait à la course ; avec ses ongles, elle leur ouvrait une artère du cou et suçait leur sang jusqu'à la dernière goutte. Cette jeune fille courait si vite qu'on n'apercevait presque pas le mouvement de ses jambes. Elle nageait aussi avec la même perfection; il lui arrivait rarement de manquer le poisson qu'elle poursuivait. Pendant longtemps, elle ne voulut ni s'habiller, ni vivre, ni se coucher comme nous; il lui fallait de la chair crue et du sang, surtout la liberté de courir dans la campagne, de grimper sur les arbres, ou de s'élancer dans les eaux ; aussi, essaya-t-elle plusieurs fois de s'échapper du château de Sogny.

Lorsque, un peu apprivoisée, elle eut appris à balbutier quelques mots, on l'interrogea sur sa vie antérieure ; mais elle ne put donner aucune réponse satisfaisante. Cependant, elle se ressouvint avoir vécu avec une compagne de son âge qu'elle dit avoir perdue de la manière suivante :

Un jour, nageant ensemble dans une rivière, elles entendirent une explosion qui les obligea de plonger. Un chasseur venait de tirer sur elles, les ayant prises, sans doute, pour des poules d'eau. Comme elles sortaient de la rivière pour se cacher dans un bois, elles trouvèrent un chapelet, qui fut un sujet de querelle ; chacune désirait l'avoir pour s'en faire un bracelet. Notre sauvage reçut alors de sa compagne une tappe sur le bras, et lui riposta par un coup de bontoir sur la tête, mais si violent, que, suivant son expression, *elle la fit rouge.* Touchée de compassion, en la voyant étendue à terre sans mouvement, elle grimpa sur un chêne

pour cueillir une gomme qu'elle connaissait, et l'appliquer sur la blessure. Lorsqu'elle descendit de l'arbre, elle ne trouva plus sa compagne. Probablement quelques voyageurs ayant rencontré cette fille expirante, la portèrent au village voisin, où elle expira. Quelques jours après ce malheur, la sauvage fut prise dans les bois de Sogny.

Le changement de vie causa une violente maladie à cette pauvre fille, et lui enleva presque toutes ses forces vraiment extraordinaires; car, dans les commencements de sa captivité, elle avait renversé huit robustes paysans qui étaient venus pour la garotter. Elle conserva longtemps un goût prononcé pour la chair crue, et lorsqu'elle apercevait un enfant, elle se sentait tourmentée du désir de boire son sang...

Le seigneur de Sogny étant mort, la sauvage fut placée dans un couvent de Châlons. Enfermée dans une cellule, réduite à regarder

le ciel et la campagne par une petite lucarne, la fille libre des forêts ne put s'habituer à ce nouveau genre de vie. Une noire mélancolie s'appesantit sur elle; sa fraîcheur, sa santé, le reste de ses forces, tout disparut. Bien des fois, elle eut la tentation de s'enfuir dans les bois pour y reprendre ses anciennes habitudes, sa liberté ! Du couvent de Châlons on la transféra à celui des Filles Catholiques à Paris ; puis, en dernier lieu, elle passa au couvent de Chaillot, et l'on n'entendit plus parler d'elle.

LE SAUVAGE DE L'AVEYRON.

Il y a près de 50 ans, des bûcherons aperçurent, dans le fourré d'un bois du département du Tarn un jeune garçon entièrement nu, qui prit la fuite à leur approche. L'heure étant déjà avancée, on perdit sa trace. Le lendemain, les bûcherons et d'autres personnes se portèrent sur les clairières du bois, et virent le même garçon chercher des glands et des racines dont il faisait sa nourriture.

Cette nouvelle s'étant promptement répandue dans le pays, une foule de curieux cernèrent et battirent le bois afin de prendre le sauvage. On parvint, en effet, à se saisir de sa personne; mais son agilité et sa force lui rendirent la liberté; il s'échappa des mains de ceux qui le conduisaient et s'enfonça de nouveau dans le bois.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis cette époque, lorsqu'il fut retrouvé sur la lisière du même bois par trois chasseurs de la Caune. A leur vue, le jeune sauvage chercha d'abord à s'enfuir; pressé vivement par les chasseurs, il grimpa, comme un chat, sur l'arbre le plus près de lui. Après beaucoup de temps et de peines, les trois chasseurs s'emparèrent de lui et le conduisirent à la Caune. Il était complètement nu; ses cheveux ébourrifés couvraient presque son visage; il avait les ongles très forts et le corps velu; ses yeux gris étincelaient et jetaient, la nuit, une lueur verdâtre. Contrairement à la

fille sauvage de Champagne, celui-ci ne mangeait point de viande ; il ne vivait que de glands, de racines, de pommes de terre crues et de châtaignes, qu'on lui fournissait en abondance. Il resta huit jours à la Caune chez une femme veuve qui ne lui laissait manquer de rien ; mais la liberté lui sembla préférable, et il s'échappa de nouveau. Cette fois, au lieu de regagner la forêt, il erra dans les montagnes, et parcourut un rayon de 40 kilomètres dans le même département. Il vécut ainsi vagabond et solitaire pendant plus de six mois.

Un jour, par un froid rigoureux, le sauvage entra dans une maison située à quelque distance de Saint-Sernin ; son corps était à moitié couvert d'une vieille chemise en lambeaux qu'on lui avait donnée six mois auparavant. Le voisinage fut bientôt instruit de son apparition, et tout le monde accourut pour le voir. On le trouva couché auprès d'un bon feu qui paraissait lui faire grand plaisir. Plusieurs questions lui furent

adressées ; il ne répondit pas : ce qui fit croire qu'il était muet. Enfin une personne, après lui avoir fait mille prévenances, mille caresses, parvint à l'emmener à son logis. On lui servit à manger ; il ne voulut point toucher aux viandes, ni aux légumes assaisonnés, mais il mangea avidement des pommes de terre et des châtaignes cuites à l'eau. Transféré à l'hospice de Saint-Sernin, le jeune sauvage montra beaucoup de répugnance à manger du potage et à se coucher dans un lit ; cependant il s'y habitua peu à peu. Quoique son existence fût douce et qu'on l'entourât de soins, la liberté lui était plus douce encore, et il tenta deux fois de s'échapper. Voici ce qu'en dit un médecin contemporain :

Le corps de cet enfant offre un grand nombre de cicatrices ; une large surtout se voit à la gorge, indiquant peut-être la trace d'une main infanticide. Ses facultés intellectuelles sont nulles ; il a tous les instincts de la bête : lorsqu'on le caresse, il exprime la joie par un râlement

sourd ; si on le contrarie, il boude, il s'emporte, et quelquefois mord la main qui le tracasse. Son sommeil est léger, le moindre bruit le réveille ; il hait les enfants de son âge, et pourtant il n'a jamais commis aucun acte de méchanceté. Il est indifférent à tout, il ne sourit qu'à la vue de l'homme qui lui porte à manger ; il a la douceur et l'innocence d'un idiot. Il est méfiant et demeure toujours sur ses gardes ; la société l'importune, il recherche la solitude.

Transplanté à l'hospice comme une plante sur un sol étranger, cet infortuné, lorsqu'un beau rayon de soleil luit à la fenêtre, regarde le ciel en poussant un cri aigu ; il regarde les arbres de la campagne avec un œil d'envie, les beaux jours de sa vie sauvage ne sont point oubliés... hélas ! ... puis il retombe dans son indifférence apathique, se cache la figure dans ses mains, et s'endort.

Ce malheureux est resté effaré, à demi-sauvage. Sa langue épaisse et gênée se refuse à

toute articulation; malgré les peines et les efforts de ceux qui le soignent, il n'a jamais pu apprendre à parler.

Ce ne sont point les seuls enfants sauvages qu'on ait vus; il en a existé beaucoup d'autres encore. Nous renvoyons aux ouvrages spéciaux les lecteurs qui désireraient connaître leur nombre et leur histoire.

Les exemples que nous venons de citer renferment un fait constant et remarquable : c'est l'absence constante du langage, ou la difficulté dans l'articulation des mots. Presque tous ces jeunes sauvages avaient perdu l'usage de la parole : des cris aigus ou des gémissements sourds étaient leur unique moyen d'expression dans la joie et la douleur. Malgré les leçons répétées et les efforts les plus opiniâtres, il ne fut point possible de leur apprendre à parler. Le vocabulaire de ceux qui purent retenir quelques leçons, se bornait aux mots exprimant leurs besoins physiques.

Ce vice dépendait, sans doute, du relâchement des cordes vocales et de leur atrophie, faute d'exercice. On a vu aussi que leur langue, devenue très épaisse, avait perdu de sa mobilité, et restait embarrassée dans ses mouvements. D'un autre côté, les sens et les instincts sans cesse mis en jeu, avaient acquis un haut développement, tandis que les facultés intellectuelles s'étaient endormies et presqu'effacées. — Ces infortunés restèrent toute leur vie farouches et stupides, craintifs et solitaires; ils exécutèrent machinalement ce qu'on leur avait enseigné, et regrettèrent toujours leur état sauvage. Ceci amène à cette conclusion.

Si le cerveau est la cause de la supériorité de l'homme sur les animaux, la faculté du langage est aussi un des éléments de sa perfectibilité. L'enfant qui vit et grandit dans les solitudes, loin de la société des hommes, perd cette faculté, se rapproche peu à peu de la brute, et finit par se confondre avec elle.

HOMMES AMPHIBIES.

PLONGEURS.

On a donné cette épithète à certains hommes doués du privilège de s'élancer au fond des eaux et d'y rester plus ou moins longtemps, sans danger d'asphyxie.

L'histoire ancienne présente des cas d'immersion prolongée qui surpassent toute croyance. Hérodote, liv. VIII, rapporte que, sous le règne d'Artaxerce Memnon, un Macédonien, du nom de Scyllias, se rendit célèbre en parcourant six stades sous les eaux de la mer, pour porter aux

Grecs la nouvelle du naufrage de leur flotte.

Pline dit qu'un pêcheur de Caprée faisait journellement, au fond de la mer, des courses d'une heure, et quelquefois plus, dans le but de chercher des endroits poissonneux. Il arrivait souvent que les autres pêcheurs ne prenaient rien dans leurs filets; lui, au contraire, retirait toujours les siens remplis de poissons, par la raison qu'il était allé d'avance à la découverte des bons endroits.

Lors du siége de Bysance, par Mahomet II, un plongeur grec, porteur de dépêches importantes, traversa le Bosphore en nageant entre deux eaux, et arriva sans être aperçu sur le rivage opposé.

L'histoire de Sicile nous fournit le trait suivant :

Un pêcheur en grand renom dans le pays, pour son habileté à plonger et sa faculté à rester longtemps sous l'eau, fut un jour mandé par le roi, qui se promenait suivi de sa cour sur les

bords de la mer. Ce prince désirant éclaircir le mystère géologique de Charybde et de Scylla, proposa au marin une récompense, s'il voulait plonger au fond du gouffre ; mais celui-ci, connaissant le danger, refusa. Alors le roi, pour tenter sa cupidité, jeta dans la mer une coupe d'or ciselée d'un grand prix, et lui dit : « Si tu « la rapportes, elle t'appartient. » Le pêcheur hésita d'abord, puis s'élança dans les flots, et reparut un quart d'heure après, loin de l'écueil, tenant d'une main la coupe, et nageant de l'autre. Interrogé sur ce qu'il avait vu au fond du gouffre, il répondit que la coupe, au lieu de descendre perpendiculairement, avait été poussée dans une direction opposée, et que lui-même, emporté par la violence du courant, n'était parvenu à s'en saisir qu'à force de peines et de fatigues. Le roi, voulant à tout prix satisfaire sa curiosité, détacha de son doigt l'anneau de diamant qu'il portait, y adapta une boule d'or et le jeta au milieu du gouffre. « Il est encore à toi,

« si tu le retires, dit-il, et de plus, ma fa-
« veur !.. »

Ébloui par la magnificence du présent et les applaudissements de la cour, le plongeur se remplit fortement les poumons d'air et s'élança pour la seconde fois. On vit l'eau tourbillonner rapidement sur sa trace. On attendit longtemps : une heure... deux... jusqu'au soir... Mais en vain. Le gouffre avait saisi sa proie, et s'était à jamais fermé sur l'intrépide plongeur. Et la curiosité royale ne fut point satisfaite...

Les plongeurs indiens, surtout les nègres employés à la pêche des perles, plongent à de grandes profondeurs, et restent, dit-on, près d'une demi-heure sans reparaître. Les voyageurs, témoins pour la première fois de cette pêche, sont d'abord saisis de crainte sur le sort de ces malheureux, qu'ils croient ensevelis sous l'onde ; mais un vif étonnement succède bientôt à leur frayeur, lorsque les plongeurs re-

paraissent à la surface avec le précieux coquillage!..

On lit dans les *mélanges d'histoire naturelle :*

Un jeune Espagnol, né à Lierganès, nommé François de Vèga, se baignant un jour assez loin en mer, avec quelques-uns de ses amis, plongea tout-à-coup et ne reparut plus; ses parents le crurent noyé. Cinq ans après, des pêcheurs de la mer de Cadix prirent dans leurs filets un *homme marin*, qu'ils portèrent à la ville. On lui adressa la parole en plusieurs langues : il ne répondit point. Des cordeliers l'exorcisèrent; mais il ne parla pas plus en qualité de diable qu'en qualité d'amphibie. Cependant, un moine lui ayant entendu prononcer le nom de Lierganès, le conduisit à ce village. Son père, ses frères et sœurs le reconnurent et l'embrassèrent. Insensible à toutes les caresses qu'on lui prodiguait, il resta dans sa famille l'espace de neuf ans, sans recouvrer la parole, et disparut

de nouveau. Un de ses compatriotes, voyageant sur mer, quelques années après sa disparution, prétendit l'avoir vu dans la mer des Asturies, en compagnie d'une troupe de dauphins.

Les habitants de l'Ile de Samos ont, de tout temps, passé pour d'excellents plongeurs. Tournefort, qui a visité cette île, nous apprend qu'un jeune Samien ne peut se marier avant d'avoir fait ses preuves dans ce genre de gymnastique.

De nos jours les plongeurs qui se livrent à la pêche des huîtres sont doués d'une grande énergie pulmonaire, et ce n'est qu'après plusieurs minutes qu'ils reparaissent sur l'eau pour reprendre haleine, après quoi ils replongent de nouveau.

Au commencement de notre siècle, un inconnu de trente ans environ, attira, sur les bords du canal de Lourcq, tous les curieux de la capitale. Cet individu, se disant Américain, venait régulièrement tous les jours, à

l'heure de midi, se déshabillait sur la berge, piquait une tête et ne reparaissait que trois quarts-d'heure après; alors il se r'habillait tranquillement et se retirait, sans regarder personne. Plusieurs personnes assurent l'avoir vu se promener au fond du canal, d'une profondeur de douze pieds, la tête un peu inclinée en avant, les mains croisées sur le dos, dans l'attitude d'un homme qui médite. A la suite d'une de ces promenades sous-fluviales, un curieux lui demanda, pendant qu'il s'habillait, comment il procédait pour rester si longtemps sous l'eau? L'amphibie regarda fixement celui qui l'interrogeait et répondit : — Je suis cataleptique. Le questionneur, indiscret peut-être, ajouta : — Et dans quel but y restez-vous si longtemps? — Pour ne pas être importuné par les moucherons et surtout par les hommes.

Après cette réponse, l'amphibie s'éloigna et, de ce jour, ne revint plus.

Quelque temps après le fameux combat na-

val qui eut lieu, en 1827, dans la rade de Navarin, où sombrèrent un grand nombre de vaisseaux, le gouvernement fit venir sur les lieux, une compagnie de plongeurs, Ioniens et Siciliens, pour retirer les canons, ferrements, cordages, etc., gisant au fond de la mer. Cette compagnie, forte de vingt-et-un hommes, s'acquitta parfaitement du sauvetage, et les curieux venus en foule sur le rivage pour les voir travailler, restaient stupéfaits d'étonnement. Ces plongeurs ne demeuraient pas moins de cinq à dix minutes sous l'eau; munis de cordes, ils amaraient les canons que des cabestans ramenaient à la côte. Un d'entre eux, le plus fort de la compagnie, resta plusieurs fois dix-sept minutes sans revenir prendre respiration. Cet intrépide plongeur ouvrait les portes des cabines, entrait dans l'intérieur des bâtiments submergés, amarait les grosses pièces de métal, brisait à coups de marteau les caisses et armoires qu'il ne pouvait ouvrir, en retirait les objets

précieux, puis revenait à la surface de l'eau inspirer l'air qui lui manquait depuis dix-sept minutes. Souvent les spectateurs le crurent asphyxié et crièrent à ses compagnons d'aller à son secours, mais ceux-ci riaient de leurs craintes, car ils connaissaient la *portée marine* (expression locale) de leur camarade.

Ce maître plongeur était natif de Samos : lorsqu'on l'interrogeait sur les moyens qu'il employait pour rester si longtemps sous l'eau, il répondait qu'il ne possédait aucune recette, aucun secret ; que c'était tout simplement le résultat d'un exercice journalier et de l'habitude qu'il avait contractée, dès sa tendre jeunesse.

D'où provient cette faculté que possèdent ces hommes nommés improprement amphibies, de résister à une immersion longtemps prolongée, c'est-à-dire de rester sous les eaux un temps plus que suffisant pour amener l'asphyxie et la mort chez les autres hommes ?

Autrefois on raisonnait ainsi : — Un *trou*

ovale existe dans le cœur du fœtus au moyen duquel la circulation marche sans le concours du poumon. Aussitôt après la naissance, la fonction pulmonaire s'établit, et le trou ovale se bouche. Les individus chez qui, par une cause quelconque, l'occlusion de ce trou n'a point eu lieu, pourraient, à l'exemple du fœtus, vivre pendant un certain temps dans un milieu privé d'air.

Aujourd'hui, l'hypothèse du trou ovale est tout-à-fait abandonnée; d'ailleurs l'autopsie cadavérique de plusieurs nageurs remarquables, n'a point montré cette communication d'une oreillette à l'autre. On pense donc que cette faculté dépend de plusieurs conditions réunies. Une boîte pectorale large et profonde; un poumon parfaitement sain ; une continuelle gymnastique des mouvements d'inspirations, afin que les vésicules aériennes s'habituent à retenir une grande quantité d'air ; enfin, l'habi-

tude et l'exercice du plongeon, pris dès le bas âge.

Cette gymnastique des organes pulmonaires réagit sur le cœur dont les fibres acquièrent plus de développement, plus de force ; l'innervation continuant d'être assez énergique pour entretenir les contractions de cet organe, et par conséquent la circulation, le sujet peut rester cinq, dix, vingt, trente minutes, quelquefois plus, sans danger d'asphyxie. On a aussi prétendu que les hommes qui se nourrissent exclusivement de végétaux ne font point une aussi grande consommation d'oxygène que les carnivores, et peuvent, par cette raison, résister à une plus longue immersion.

FORCE MUSCULAIRE.

Cette qualité de l'organisation animale ne dépend point seulement du volume des fibres musculaires ; elle exige encore plusieurs autres

conditions : d'abord la solidité de la charpente osseuse qui sert de point d'appui ; ensuite la bonne conformation des muscles, la solidité de leurs attaches tendineuses, leur parfaite harmonie dans les mouvements de contraction ; enfin l'impulsion cérébrale qui les met en action.

L'énergie encéphalique exerce une influence positive sur la puissance musculaire ; c'est pour ainsi dire, le ressort caché qui la développe, et la soutient. Nous voyons souvent des hommes grêles être doués d'une force surprenante qu'il serait difficile d'expliquer, si l'on ne faisait intervenir l'impulsion nerveuse ; tandis que d'autres individus larges, épais de corps, robustes en apparence, sont loin de posséder la même vigueur que les premiers ; et cela parce que l'énergie cérébrale, paresseuse à se développer, reste comme embarrassée au milieu des masses charnues. Le tempérament sanguin et le tempérament nervoso-bilieux nous offrent d'une manière bien tranchée cette différence.

La lenteur des mouvements de l'athlète, dans l'état calme, ses poses, ses déplacements dépourvus de vivacité, accusent le peu d'énergie cérébrale : il est nécessaire qu'un stimulus quelconque vienne réveiller le cerveau engourdi ; alors il entre en action, ses forces s'exaltent, arrivent à un haut degré et s'y soutiennent. Les anciens, qui se sont toujours montrés excellents observateurs, nous représentent leurs athlètes, insouciants, paresseux avant le combat ; arrivant avec lenteur dans l'arène ; puis s'animant peu à peu, stimulés par les acclamations des spectateurs et se montrant aussi emportés, aussi terribles au milieu de l'action qu'ils avaient été lourds pendant le repos.

Chez l'homme nerveux, la force réside entièrement dans l'énergie cérébrale ; elle acquiert tout-à-coup son développement, et produit un effet d'autant plus puissant qu'il est plus rapide ; mais cette violente réaction est d'aussi courte durée qu'elle a été prompte : les fibres muscu-

laires n'étant plus en état de répondre à l'action cérébrale, les membres s'affaissent, et l'épuisement succède à ce violent effort.

Ainsi, nous voyons, d'un côté, que la force physique n'est point en raison égale des masses musculaires; de l'autre, que l'impulsion nerveuse ne donne aux muscles peu développés qu'une puissance de quelques instants. De ces deux conditions réunies, c'est-à-dire, de l'énergie encéphalique et de la richesse des systèmes osseux et musculaires, résulte la force physique par excellence, la vigueur portée à son plus haut point.

Mais la force physique ne se trouve presque jamais répartie en proportions égales dans toutes les parties d'un corps humain; elle se développe toujours en raison de l'action et de l'exercice imprimé à telle partie, à tel et tel membre. Le coureur, le danseur, présentent le système musculaire des jambes et du bassin, très développé, tandis que les muscles des membres supé-

rieurs sont restés stationnaires. Le boxeur, le lutteur présentent un large développement pectoral ; leurs bras sont énormes, et les saillies tendineuses fortement exprimées attestent leur vigueur ; quoique leurs jambes soient bien musclées, elles sont loin d'égaler la force et la souplesse des membres supérieurs.

Péron, au moyen d'un dinamomètre, a dressé une table de force comparative des divers peuples qu'il a visités, et dont voici les chiffres : A la terre de Niémen, premier degré de civilisation, 60. — A la Nouvelle-Hollande, civilisation un peu plus avancée, 62. — Aux îles Malacca, 64. — En France, en Angleterre, 68. — Ainsi, contre la croyance générale, les peuples demi-sauvages seraient moins robustes que les peuples civilisés.

Athlètes. — Les anciens nommaient ainsi ces hommes robustes et exercés, qui disputaient aux jeux olympiques le prix de la force et de l'adresse. Aujourd'hui, dans nos foires et places

publiques, nous voyons bon nombre d'individus qui, sous le nom d'Hercules, font preuve d'un grand déploiement de forces, soit des bras, soit des jarrets, des mâchoires, des reins, etc. Laissant de côté Hercule, ce type trop connu de la force physique, nous citerons quelques hommes des temps anciens et modernes, qui se rendirent célèbres dans la gymnastique du corps :

Milon de Crotone, athlète d'une force extraordinaire, fut quatre fois vainqueur aux jeux olympiques. Les hommes les plus robustes ne pouvaient lui arracher une grenade qu'il tenait seulement entre deux doigts. Par la seule contraction de ses muscles et le gonflement de ses veines, il faisait rompre une corde dont on lui entourait le front. Il chargeait un bœuf sur ses épaules, faisait le tour d'un hippodrôme au pas de course ; arrivé au but, il tuait l'animal d'un coup de poing et l'avalait pour son dîner.

Polydamas de Thessalie, le plus vigoureux et le plus adroit des hommes de son temps. De

même qu'Hercule il attaqua et tua un lion monstrueux qui ravageait les vallées du mont Olympe. D'une main il arrêtait un char attelé de deux chevaux ; il rompait un tronc d'arbre comme on brise une baguette. Le roi Darius le fit venir à sa cour pour être témoin de ses tours de force. A son entrée, Polydamas commença par assommer les trois plus robustes gaillards de la garde du roi, en donnant une calotte à chacun. Il allait, par manière de plaisanterie, distribuer çà et là quelques autres calottes, lorsque Darius, satisfait, lui dit que c'était assez. Alors saisissant un taureau par le pied, il le fit aiguillonner ; le fougueux animal regimbait, ruait, mais ne parvint à se dégager de l'étau qui le serrait qu'en y laissant son sabot.

Pline cite les deux traits de force suivants : Un certain Salvius se montrait à Rome, portant 200 livres sur les épaules, 200 aux mains, 200 aux pieds et montait avec légèreté sur les bâtons d'une échelle. — Un autre, nommé Atha-

natus, parcourait l'arène, chargé d'un poids de 1,000 livres, dont 500 sur les épaules et 500 aux pieds.

Le fameux Théagène, de Thase, qui, aux belles formes d'un corps d'Apollon, joignait une force herculéenne, surpassa tous ses rivaux dans les différentes gymnastiques du corps, et remporta, durant sa vie, quatorze cents couronnes.

Eurybate, Chilon, Euthymus, Astydamas et beaucoup d'autres, se rendirent célèbres par leur force et leur adresse. La statuaire et la poésie de ces époques immortalisèrent leurs victoires, à l'égal de celles des grands capitaines.

Quoique aujourd'hui la profession d'athlète ne soit plus en honneur comme autrefois, les chroniques des temps modernes se plaisent à raconter les prouesses de nos Hercules, assez rares, et s'ils n'obtiennent plus des couronnes, ils s'attirent encore l'admiration du peuple.

Louis de Boufflers, né en 1534, fut sur-

nommé le robuste, à cause de sa force physique prodigieuse. Il rompait une barre de fer avec ses mains. L'homme le plus fort essayait vainement de lui arracher une paume qu'il maintenait serrée entre le pouce et l'index. Debout sur le sol, sans aucun appui, quatre vigoureux grenadiers ne pouvaient le faire bouger ; il restait aussi ferme en place, qu'un pieu fiché en terre. Il s'amusait quelquefois à charger, sur ses épaules, son cheval tout caparaçonné, et, avec ce lourd fardeau, se promenait autour de la place d'armes, au grand plaisir du populaire. Louis de Boufflers unissait à la force l'adresse et la légéreté, circonstance d'autant plus remarquable, que les Hercules sont généralement lourds. Il sautait, armé de toutes pièces, sur son cheval, sans mettre le pied à l'étrier. Les lutteurs, les coureurs les plus renommés furent toujours vaincus par lui. Sa force et son adresse passèrent en proverbe.

Le nommé Pièdro, espagnol d'origine,

étonna, en 1555, la ville de Naples, par la puissance musculaire de ses poignets. Il brisait les plus fortes menottes dont on le garrotait. Il croisait ses bras sur la poitrine, et dix hommes tirant, en sens contraire, sur des cordes qui y étaient attachées, ne pouvaient parvenir à les décroiser.

Maurice, comte de Saxe, et plus tard maréchal de France, se rendit non moins célèbre par sa force herculéenne que par ses talents militaires. Entré un jour chez un maréchal-ferrant pour y faire ferrer son cheval, il brisa entre ses doigts tous les fers que l'artisan lui présenta, disant : « Tes fers ne valent rien, mon ami; c'est du plomb que tu me donnes. » Il lui jeta, en souriant, une pièce de 6 livres, et se disposait à sortir, lorsque le maréchal-ferrant, homme également d'une force extraordinaire, l'arrêta par ces mots : « Seigneur, vos écus ne valent pas mieux que mes fers. » Et il lui rendit la pièce, [illegible] de la pièce qu'il venait de

rompre. Le comte, stupéfait de rencontrer un égal en forces, lui qui ne l'avait jamais trouvé, récompensa largement l'ouvrier et le prit à son service.

Dans un voyage que le comte de Saxe fit à Londres, on dit qu'il empoigna une demi-douzaine de boxeurs qui voulaient lui barrer le passage, et les lança les uns après les autres dans un tombereau d'ordures, absolument comme on lance une balle.

Au seizième siècle, le major Barsabas se rendit célèbre par la force musculaire de ses bras ; nous rapporterons quelques-uns des traits les plus saillants de sa vie : Un jour il prit une enclume de 500 livres et la cacha sous son manteau. Plusieurs fois, pour amuser ses camarades, il faisait la manœuvre du fusil avec une pièce d'artillerie. — Il écrasait entre ses doigts les membres des plus gros animaux. — Passant, par hasard, dans un carrefour où le peuple s'amusait à regarder un bœuf d'une énorme grosseur

seur, que son conducteur faisait danser, Barsabas perce la foule et demande à lutter avec le terrible animal, ce qui lui fut accordé avec peine, dans la crainte d'un accident. Le major renversa plusieurs fois son adversaire, et le jugeant indigne de lui, l'assomma d'un coup de poing, puis l'emporta sur ses épaules, aux acclamations de la foule émerveillée. — Un soir qu'il rentrait au quartier, Barsabas aperçut plusieurs officiers de son régiment, cernés par une masse de peuple irrité; il court à eux, renversant les hommes qui embarrassaient son passage, ainsi qu'un enfant renverse des capucins de cartes. Mais le peuple furieux se rua sur sa personne avec des cris de rage qui annonçaient une péripétie funeste pour lui et ses camarades. Alors, de chaque main saisissant les deux plus robustes assaillants, il s'en servit, comme de massue, pour écarter les autres. Devant ce trait de force herculéenne, la populace effrayée se dispersa, et les officiers purent regagner leur quartier. — On voit qu'il

ne faisait pas bon se frotter à un pareil gaillard ; cependant un certain Gascon ne craignit pas de le provoquer en duel. Barsabas, bon et patient, comme le sont presque tous les hommes de sa force, garda le silence. Le Gascon insista et ne reçut encore pas de réponse. Enfin, à une troisième provocation avec geste insultant, Barsabas, impatienté, lui dit : — Vous m'y forcez donc, monsieur? Touchez là ! — Le Gascon ayant eu l'imprudence de mettre sa main dans celle qu'on lui présentait, poussa un cri déchirant, épouvantable !... Sa main venait d'être broyée comme entre les dents d'un étau de maréchal.

Auguste II, roi de Pologne, ployait facilement avec ses doigts des pièces de monnaie ; de nos jours, nous sommes quelquefois témoins de tours semblables.

Les marins de Constantinople parlent encore d'un Grec qui, sans d'autre secours que ses deux mains, était parvenu à faire ployer une ancre de

goëlette, de manière à en affronter les deux extrémités.

Les frères Rousselle, surnommés Hercules du Nord, nous ont offert, dans ces derniers temps, des exemples d'une vigueur vraiment remarquable. La force était chez eux également répartie, c'est-à-dire que les bras, les jarrets, les reins, les mâchoires exécutaient alternativement la plus violente gymnastique. Rousselle aîné sautait légèrement à cinq pieds de hauteur, avec un poids de 50 livres aux pieds et un poids semblable à chaque main. — D'un seul bras, il se maintenait pendant une minute dans cette pose fatigante qui consiste à saisir un anneau attaché au mur, et à se soulever horizontalement et de côté, le corps raidi par une contraction musculaire permanente. — Avec les dents il enlevait de terre un poids de 500 livres, puis s'arc-boutant sous une table chargée de 1800 livres, il la soulevait sur ses épaules.

Ces deux frères, à peu près de la même force

et de petite taille, n'avaient rien présenté d'extraordinaire pendant leur adolescence; c'est par l'exercice et la tempérance qu'ils étaient parvenus à ce haut degré de force musculaire.

Coureurs. — L'organisation physique du coureur est opposée à celle de l'athlète, en ce sens que l'un s'avance épais et lourd, l'autre s'enfuit rapide et léger. — Le coureur doit avoir une poitrine bien conformée, un poumon sain, une grande liberté respiratoire; car, pendant la course, la respiration se précipite, les battements du cœur se rapprochent et la circulation pulmonaire devient très active. — On a observé qu'en général, la durée et la vitesse sont entre elles en raison inverse; c'est pour ménager leurs forces que les coureurs de profession s'exercent à un pas régulier qu'ils ne quittent jamais. La course précipitée et soutenue établit une véritable congestion pulmonaire et peut occasionner la mort ou de graves paralysies; témoin, ce soldat grec qui, partant du champ de bataille de Marathon,

tout fumant de carnage, courut d'une haleine jusqu'aux portes dAthènes, et n'eut que la force de dire : — *Réjouissez-vous ! les Grecs sont vainqueurs.* Il tomba mort aussitôt.

Pline a consigné au livre VII de ses ouvrages le trait d'un Lacédémonien qui parcourut mille stades en un jour. Pour obtenir un emploi de coureur à la cour des rois de Perse, les chaters d'Ispahan subissent plusieurs jours de suite des épreuves qui consistent à faire trente-six lieues en douze heures.

Les sauvages d'Amérique fatiguent et atteignent à la course les animaux les plus légers.

M. Pariset cite un petit homme trapu, parcourant chaque jour une distance de trente-six lieues, sans la moindre fatigue ; il l'a vu courir devant des chevaux de poste, et être fréquemment obligé de ralentir son pas afin de n'aller pas plus vite qu'eux.

Maurice Rummel, né à Westorf, fit, en

juillet 1825, le trajet de Hanau à Francfort et retour, c'est-à-dire huit lieues en deux heures quinze minutes. Des cavaliers bien montés ne purent le suivre jusqu'au but. En 1826, il franchit deux fois de suite la distance comprise entre les ponts de Neuilly et de Saint-Cloud, six mille toises en trente-quatre minutes : sa vitesse était de 176 toises à la minute.

Mais, de tous les exemples de course longtemps soutenue, celui que nous a conservé Pline, au livre VII cité plus haut, d'un coureur d'Alexandre, nommé Philonide, est, sans contredit, le plus extraordinaire. Cet homme, qui jusqu'ici n'a point trouvé de rival, se rendait d'Elis à Syracuse en neuf heures : et la distance d'une ville à l'autre était de 45 lieues! Jamais coursier anglais, ni même arabe, n'eût pu suivre le coureur Philonide. Les plus vigoureux chevaux sont rendus après une course de quatre à six lieues.

On peut conclure de ces faits que si la vitesse

de certains quadrupèdes est plus grande que celle de l'homme, celui-ci les fatigue et les dépasse au bout d'un temps donné.

STÉRILITÉ.

—

Ce mot désigne l'inaptitude de l'homme ou de la femme à procréer, quoique pouvant exécuter l'acte sexuel.

Cette privation de se voir renaître dans ses enfants est une immense disgrâce que l'on regardait autrefois comme une punition du ciel; au lieu de faire descendre la stérilité de là-haut, aujourd'hui, on se contente tout bonnement de la considérer comme une des nombreuses infirmités qui pèsent sur l'espèce humaine.

Lorsqu'un mariage reste stérile malgré la bonne conformation *apparente* des deux individus, il est très difficile de spécifier lequel des deux de l'homme ou de la femme est frappé de disgrâce ; cependant, les hommes de l'art ont constaté, mieux que le congrés révoltant des siècles passés, que la stérilité se rencontrait plus généralement chez la femme, par la raison que son appareil génital, offrant une plus grande étendue que celui de l'homme, devait aussi être plus sujet à des dérangements. Ainsi, tous les obstacles qui agissent mécaniquement de façon à intercepter la communication naturelle des voies externes avec les internes, de l'utérus avec les ovaires, sont des causes directes de stérilité. Viennent ensuite, comme causes indirectes, la constitution délicate et nerveuse, les passions, la salacité, les suppressions de menstrues ou leur trop grande abondance ; enfin, une foule d'autres affections, qui, toutes, retentissent plus ou moins sur les organes génitaux, et dévelop-

pent le germe de l'hystérie. Cette maladie aux mille nuances, depuis la vapeur la plus légère jusqu'aux convulsions, aux grincements de dents presque tétaniques. Lorsque la stérilité ne dépend point d'un obstacle mécanique, on ne doit point se désespérer ; quelquefois la nature et le temps apportent le remède où l'art a échoué. L'histoire cite une foule de faits qui témoignent que des femmes restées stériles pendant de longues années ont tout-à-coup été fécondées et sont devenues mère plusieurs fois de suite. Dans bien des cas, on n'a pu découvrir la cause de cette révolution heureuse et subite ; cependant, des observateurs sagaces ont noté cette singulière circonstance, que si certaines maladies conduisent à l'impuissance, il en est d'autres, au contraire, qui ramènent la fécondité, en imprimant une puissante secousse aux organes de la génération. Entre mille observations de ce genre, nous choisissons celle que rapporte le célèbre Zacchias.

Un peintre en décors, marié depuis une vingtaine d'années environ, n'avait jamais quitté sa femme; ils s'acquittaient parfaitement l'un et l'autre des devoirs conjugaux, et cependant aucun fruit n'était venu couronner leur mutuel amour. Poursuivi nuit et jour par le vif désir d'avoir un enfant, le peintre, à l'insu de sa femme, consulta maint et maint charlatan; la femme, également rongée du même désir, en avait agi de même en secret de son mari. Le jour vint où cette pauvre femme tomba gravement malade. Une violente inflammation du bas-ventre mit sa vie en danger. Enfin, au bout de six semaines, la convalescence arriva, et, neuf mois après la convalescence, un joli enfant !... A dater de cette époque où l'accouchée comptait 37 ans, elle fut encore huit fois mère avec le même époux, et tous ses enfants vécurent pour consoler sa vieillesse.

Le même auteur rapporte une autre observation qui nous apprend qu'un homme veuf de

trois femmes, sans avoir obtenu d'enfants, se maria avec une quatrième, et, à la suite d'une maladie terrible, fut doué tout-à-coup de la faculté fécondante, et eut plusieurs enfants avec cette dernière femme.

Ces deux exemples nous amènent naturellement à cette conclusion : il serait à désirer que des hommes spéciaux suivissent avec la plus scrupuleuse attention les maladies qui attaquent parfois les personnes réputées stériles ; si, parmi ces personnes, quelques-unes revenaient à la santé, avec la faculté de féconder ou d'être fécondées, on aurait, pour ainsi dire, surpris la nature dans ses secrets ; peut-être alors serait-il possible, au moyen d'une thérapeutique appropriée, d'agir sur les sujets en santé, et de développer, dans leurs organes muets, une révolution semblable à celle que nous venons de voir. Pour les époux qui demandent à grands cris une progéniture, la fécondité serait un bienfait, un bonheur inap-

préciable, et ils n'auraient point assez d'or ni de joie pour en témoigner leur reconnaissance.

FÉCONDITÉ.

Ce mot pris dans son acception la plus étendue, indique une des grandes lois de la matière organisée ; c'est la faculté qu'ont les plantes et les animaux de se reproduire par l'action réciproque des sexes.

Nous ne nous arrêterons qu'un instant sur la prodigieuse fécondité dont jouissent les plantes, les infusoires, les poissons, les reptiles, et l'indiquerons par des chiffres.

Une tige de maïs porte.	2,000	graines.
Un pied de soleil. . . .	4,000	id.
Un pied de pavot. . .	32,000	id.
Une tige de tabac. . .	40,000	id.
Un platane.	100,000	id.
Un orme.	300,000	id.
Un giroflier	700,000	id.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de la fécondité incroyable de certains animaux ; nou

ne parlerons ni des sauterelles, ni des moucherons qui, volant en épaisses phalanges dans les cieux de la Tartarie, obscurcissent les rayons du soleil et dévorent, en quelques heures, toute la végétation sur laquelle ils se sont abattus; nous nous bornerons à citer quelques poissons.

Un hareng produit . . .	12,000	œufs.
Une carpe de 16 pouces .	340,000	—
Une perche.	380,000	—
Une femelle d'esturgeon .	7,653,000	—

A mesure que l'animal monte un degré dans la série, cette fécondité disparaît. Déjà parmi les gros poissons et les reptiles, le nombre des œufs diminue; chez les oiseaux, ce nombre est limité; chez les vivipares, la portée ne dépasse jamais de quinze à vingt petits; et chez les grands mammifères, la femelle ne porte ordinairement que quelques petits.

Dans l'espèce humaine, la gestation est, en général, monofœtale, c'est-à-dire que la femme ne porte qu'un seul enfant; mais il arrive assez

souvent qu'elle donne le jour à deux jumeaux ; rarement à trois, plus rarement à quatre. Les nombres au-delà sont tellement exceptionnels qu'on doit considérer ces accouchements comme tout-à-fait extraordinaires et en dehors de la règle.

M. Lepelletier cite, dans son élégant traité de physiologie, une dame du Mans, mère de 23 enfants, ayant présenté neuf parturitions doubles.

— Une autre dame qui accoucha de trois enfants, gros, frais et bien portants.

— Une femme des environs de Brûlon (Sarthe) qui eut la douleur de voir mourir les quatre enfants dont elle était accouchée en moins d'une heure.

— La femme d'un vigneron de St.-Remi (Meuse) mit au jour, le 22 avril 1766, cinq filles vivantes.

Burdach parle d'une femme qui accoucha également de cinq enfants à la fois.

Osiander cite une villageoise qui accoucha trente-huit fois en huit ans. Sa dernière couche fut de trois filles qui, étant devenues grandes, se marièrent et eurent, l'une 36 enfants, l'autre 31, et la troisième 27.

Une grecque de Corfou, cinq garçons en une seule parturition.

Un comte d'Ebensberg parut devant l'empereur Henri avec trente-deux fils et huit filles.

Une paysanne russe faisait les enfants par quatre et cinq; à l'âge de trente-trois ans, elle comptait déjà cinquante-sept fils ou filles, tous vivants.

Gilles de Trazegnies, qui accompagna St.-Louis en Palestine, était le treizième enfant d'une seule couche, ainsi que semble l'indiquer l'étymologie de son nom, *traze* (treize), *gnies* (enfants). Cette gestation est assurément la plus forte qu'on ait vue.

Un artisan de Moscou engendra, avec deux femmes, quatre-vingt-dix-sept enfants.

Enfin nous rapporterons, sans oser y croire, qu'un nouveau Gédéon, né en Danemark, réunit ses enfants, au nombre de 297, et, se mettant à la tête de ce bataillon, alla offrir ses services à son roi qui s'empressa de les accepter.

Le tempérament, le climat, les mœurs, la nourriture exercent une grande influence sur les organes de la génération et sur la fécondité en plus ou en moins.

Les constitutions lymphatico-sanguines sont plus fécondes que les autres.

Les climats modérément froids et humides passent pour favoriser la fécondité; en Suède, en Danemark, dans une partie de la Russie les femmes procréent huit à dix enfants, pendant leur vie, plusieurs en font vingt et même trente. On se rappellera ce trait d'histoire : en 1707 le roi, voulant repeupler l'Islande décimée par une maladie contagieuse, proclama, par ordonnance, que toutes les filles et femmes du royaume qui feraient de quatre à six enfants,

ne seraient point déshonorées, mais au contraire obtiendraient des mentions honorables. On dit que les jeunes filles se mirent à travailler avec une si grande ardeur à repeupler leur patrie, qu'il fallut bientôt une nouvelle ordonnance pour arrêter cet excès de patriotisme, car les enfants naissaient de tous côtés et si nombreux, qu'ils auraient infailliblement couvert tout le pays. On peut en juger par le fait suivant recueilli par Derham :

Une femme était mère de seize enfants, dont dix seulement s'engagèrent dans les liens du mariage. Lorsqu'elle mourut, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, elle comptait 114 petits-enfants, 228 arrière petits-enfants et 900 enfants de ces derniers ; en tout 1,258 descendants. On est forcé d'avouer que si une pareille fécondité avait lieu dans toutes les contrées du globe, l'espace finirait bientôt par manquer à la famille humaine.

PRÉCOCITÉ.

Il y aurait de savantes et curieuses recherches à faire sur les causes de la précocité, dans l'ordre physique et moral. Jusqu'ici on s'est borné à reconnaître que cette anticipation d'accroissement sur l'époque naturelle était due à une excitation continuée sur les organes ; on a vu des sujets chez lesquels le développement du corps marchait avec une effrayante rapidité ; car la précocité est toujours un mal, dans l'organisation humaine, elle use avant l'âge et hâte l'heure du trépas.

L'histoire conserve les noms de ces êtres improprement appelés privilégiés, et les contemporains aiment à s'entretenir des circonstances les plus remarquables qui ont signalé leur vie. Nous en citerons quelques-uns seulement.

Jean-Philippe Baratier, né en 1721, était d'une constitution très délicate, mais d'une intelligence qui étonnait tout le monde. A quatre

ans il parlait le latin, le français et l'allemand. A huit ans, les langues grecque et hébraïque lui étaient si familières, qu'il traduisait, à livre ouvert, la Bible écrite en ces deux langues. A douze ans il devint un excellent géomètre; deux ans plus tard il versifiait, chantait et jouait du luth d'une manière admirable; on se l'arrachait dans les sociétés; il faisait les délices de tout le monde. A dix-sept ans la tombe s'ouvrit et se ferma pour toujours sur le jeune Baratier.

Montcalm, né en 1719, à Candiac, près de Nîmes, montra une précocité d'intelligence tout-à-fait extraordinaire; à quinze mois, avant de pouvoir parler, il connaissait l'alphabet, c'est-à-dire qu'il montrait du doigt les lettres qu'on lui demandait. Au milieu de sa quatrième année, il traduisit Cornelius Nepos, d'un bout à l'autre, et avant d'avoir atteint cinq ans, il remporta tous les premiers prix de la classe où il étudiait. A sept ans il connaissait l'arithméti-

que, la géométrie et l'histoire ancienne. Une année après on le citait comme un bon mathématicien et un archéologue distingué. A treize ans il fut couronné par l'Académie de Nîme et décoré du titre de savant. Mais hélas ! à peine entrait-il dans sa quatorzième année qu'une maladie d'épuisement dévora sa constitution chétive, et il mourut l'année d'ensuite presque dans un état d'imbécillité.

François de Beauchâteau, né en 1645, savait lire, écrire et calculer à l'âge de cinq ans. Il montrait une merveilleuse aptitude pour les arts libéraux ; ses goûts le portaient vers le dessin, la peinture, la musique, la poésie qu'il cultivait avec fruit. A dix ans il se fit un nom en poésie, et ses vers furent insérés dans le *Mercure Galant*. Sa réputation remplit bientôt la capitale; Anne d'Autriche, mère de Louis XIV et Mazarin, voulurent voir ce petit *phénomène vivant* et furent émerveillés de son esprit et de ses talents. Le jeune Beauchâteau fut pendant

quelque temps les délices de la cour et mourut à treize ans d'une maladie rachitique.

Mais le plus célèbre de tous, celui qui n'a point encore trouvé de rival, fut le fameux Pic de la Mirandole. Sans parler de ce que sa jeunesse offrit d'extraordinaire, de prodigieux, nous dirons avec ses biographes, qu'il savait 22 langues, à l'âge de 18 ans, et qu'il lui suffisait d'entendre la première lecture d'un livre quelconque, pour le répéter d'un bout à l'autre. A 23 ans, il possédait presque toutes les connaissances humaines, il argumentait avec élégance, et battait tous ses adversaires. Ce fut vers le commencecement de sa vingt-quatrième année que Pic de la Mirandole se rendit à Rome pour s'exercer sur un plus grand théâtre. Dès son arrivée, il fit afficher qu'il était prêt à soutenir des thèses sur toutes les propositions scientifiques et théologiques, sans en excepter aucune. Cette confiance un peu présompteuse dans ses forces lui suscita des ennemis, qui essayèrent de le perdre en l'ac-

cusant de magie; mais sa famille était puissante, et le pape Innocent VIII se borna à réfuter treize de ses propositions, dont le nombre s'élevait à quatorze cents. Alors, le jeune Pic quitta Rome, rebuté par le froid accueil qu'il avait reçu. Il se mit à composer plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie qui firent grand bruit, à cette époque, et qui, aujourd'hui, dorment ensevelis sous le fatras inintelligible d'une scholastique vaine et stérile. Sa passion pour l'étude devint si forte qu'abandonnant tout-à-fait le monde, il s'enferma dans un de ses châteaux, comme dans une solitude, et y mourut à l'âge de 29 ans, selon les uns; à 31 ans, selon d'autres.

Voilà pour la précocité intellectuelle, presque toujours d'un mauvais augure, car la vie se consume rapidement à ce foyer qui jette une si vive lumière; de là ce proverbe : *Il ne vivra pas, il a trop d'esprit.* Maintenant donnons quel-

ques exemples de la précocité matérielle ou physique.

Macdelshof rapporte que, dans ses voyages, il vit aux Indes une petite fille qui avait les mamelles formées à l'âge de deux ans, ses parents la marièrent à trois ans; à cinq ans elle devint mère, et mourut à neuf ans.

Un enfant de Cahors offrait à quatre ans tous les signes de la puberté, et malgré la surveillance dont il était l'objet, il féconda une bonne qui s'amusait à le faire sauter sur ses genoux.

M. Joubert, chancelier de l'Université de Montpellier, a connu une jeune fille de Gascogne, dont le corps avait acquis tout son développement à l'âge de six ans, et qui, à neuf, accoucha d'un enfant masculin bien conformé.

Haller parle d'un enfant qui marchait à six mois, et d'un autre qui avait atteint la taille de quatre pieds avant sa première année accomplie.

Borelli donne l'histoire d'un enfant de trois ans qui pesait quatre-vingt-deux livres; celle d'une fille pubère et bien menstruée à l'âge de quatre ans; et celle d'un autre garçon, aussi de quatre ans, d'une force physique à renverser un homme, qui portait barbe au menton et tous les signes de la virilité. — De Lenkossek a donné l'observation d'une petite fille chez qui la menstruation commença à neuf mois. A l'âge de deux ans, elle se trouvait en pleine puberté, mais ne manifestait aucun penchant pour l'autre sexe.

D'Outrepont cite une fille qui offrait quatre dents, quinze jours après sa naissance; à neuf mois, ses règles parurent; à dix-huit mois, ses cheveux étaient noirs et très longs; ses seins avaient la grosseur d'une orange.

Carus cite le fait remarquable d'une fille qui commença à être réglée à deux ans et accoucha vers la fin de sa septième année.

Schœfer parle d'une paysanne nubile à six ans, qui pesait 150 livres; ses organes sexuels

et ses mamelles étaient proportionnées à sa force.

Le Beau a publié l'observation d'une fille née, à la Nouvelle-Orléans, avec tous les signes de la puberté. Ses seins étaient parfaitement développés; le pubis couvert de poils et bombé ; les organes sexuels extérieurs ressemblaient à ceux d'une fille de quinze ans. Elle put se marier à six ans.

— Dans le journal médico-chirurgical de Johnson, 29e volume, on trouve un exemple de menstruation survenue à un an, chez une petite fille parfaitement bien conformée. Les parties génitales de cette enfant étaient semblables à celles d'une femme faite: les lèvres épaisses et proéminentes ; le pubis couvert d'une épaisse toison ; les glandes mammaires très fortes et les mamelons entourés d'une auréole brunâtre.

Pelletier de la Sarthe cite un enfant, nommé

Jacques Viola, né aux environs d'Alais (Gard), qui, à cinq ans, offrait quatre pieds trois pouces de hauteur; à six ans, cinq pieds; fort et gros en proportion, pubère et velu, comme un homme l'est à trente ans. Cet enfant mourut à neuf ans, ruiné par une maladie d'épuisement.

Noël Fichet, né le 10 mars 1729, en Normandie, était pubère à trois ans; à la fin de sa quatrième année, il avait atteint la taille de quatre pieds huit pouces.

L'exemple le plus extraordinaire de précocité est celui que M. Comarmond, médecin à Lyon, fit insérer dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. L'enfant, du sexe féminin, dont il est question, présentait, à l'âge de trois mois, un gonflement des seins qui donna de vives inquiétudes à sa mère. Cependant la santé restait bonne, la petite fille n'accusait aucune indisposition. Quelques mois après, les inquiétudes de la mère se réveillèrent, en voyant les parties génitales et les aisselles de son enfant se couvrir de

poils épais. Bientôt les règles coulèrent comme chez une femme, et reparurent régulièrement chaque mois ; la gorge continua à se développer, devint ronde et ferme ; les traits de la figure, doux, réguliers, semblaient être ceux d'une grande personne ; on aurait pu la marier à 27 mois. A cinq ans, elle semblait en avoir vécu cinquante, et mourut vers la fin de sa septième année, offrant tous les signes de la décrépitude.

LONGÉVITÉ.

La durée de la vie, chez les animaux, est généralement proportionnée à la quantité de force vitale reçue et à la quantité dépensée. L'être faible, maladif, doit, toutes choses égales d'ailleurs, vivre moins longtemps que l'être richement organisé, vigoureux, plein de santé. L'expérience démontre que la durée de l'accroisssement du corps est en rapport parfait avec celle de la vie, et que l'homme peut vivre

six à sept fois le temps qui s'écoule entre le jour de sa naissance et l'époque de sa puberté. Ainsi, plus la puberté sera précoce, plus la vie devra être courte; au contraire, de longs jours sont réservés à celui dont la puberté aura été tardive, lorsque ce retard, bien entendu, ne dépend point d'un vice d'organisation ou d'une affection maladive.

La vie est une sur le globe; mais sa durée, dans la série zoologique, est très variable. En partant de l'insecte éphémère, que le même jour voit naître et mourir, pour arriver à la tortue de mer, qui compte, dit-on, cinq à six siècles d'existence, on rencontre une infinité d'intermédiaires.

Les cercaria éphémères ne vivent que quelques heures.

Les daphnies, quelques jours;

Les pucerons, un mois au plus.

L'abeille vit communément une année;

L'hydre, 2 années.

Les troglodytes ne dépassent point 3 années ;

Les lapins d'Angora, 4.

La belette vit, de 5 à 7 ans ;

La marmotte, de 8 à 10 ;

Le chat, de 10 à 15 ;

Le chien, de 15 à 20 ;

Le bœuf, de 20 à 30 ;

Le cheval, de 25 à 40 ;

L'épervier, de 40 à 50.

L'âne, le mulet, vivent, de 60 à 80 ;

L'aigle, le cigne, la corneille, le chameau, 100 ans.

L'éléphant, les tortues, les crocodiles, vivraient 150 et 200 ans ; enfin, certains brochets dépasseraient la période de trois siècles !!!

L'homme ne jouit point du privilège d'une longévité semblable : la durée naturelle de sa vie devrait être de 80 à 90 ans ; mais une foule de circonstances physiques et morales en précipitent le cours, surtout au milieu d'une civilisa-

tion comme la nôtre, où les passions immodérées sapent le corps et dessèchent l'âme. Dans ce sens, il est permis d'avancer que l'homme des campagnes a plus de chances d'arriver à un âge avancé, que le riche citadin qui s'engraisse dans l'oisiveté, ou qui s'use au contact dévorant du luxe et des plaisirs.

Le tableau de la mortalité, en France, dressé par M. Duvillard, offre les chiffres suivants :

A 10	ans,	on peut espérer	40	ans de vie.
20	—	—	35	—
30	—	—	29	—
40	—	—	23	—
50	—	—	17	—
60	—	—	15	—
70	—	—	7	—
75	—	—	4 1/2	—
80	—	—	3 1/2	—
85	—	—	3	—

A 90 ans, le chiffre des probabilités disparaît, et les hommes qui deviennent centenaires

sont regardés comme des exceptions à la règle générale. Cependant ces exceptions sont encore assez nombreuses aujourd'hui, pour donner un déni à ceux qui prétendent qu'aux temps des rois pasteurs la vie était plus longue. Nous allons voir, dans une série d'exemples de longévité, que les temps modernes ont aussi leurs patriarches.

En 1825, vivait, dans les états pontificaux, un nommé Joseph Bindo, âgé de 119 ans, aimant à rire, à boire, et d'une gaîté remarquable. Cet homme conservait l'usage de ses facultés intellectuelles et de ses jambes.

La Haie, qui passa une partie de sa vie à parcourir pédestrement l'Inde, la Chine, la Perse et l'Egypte, n'avait atteint l'époque de la puberté qu'à l'âge de 45 ans; à 70 ans, il contracta mariage, eut cinq enfants, et mourut dans sa cent-vingt-unième année.

Simon Clophas mourut à 120 ans:

Eléonore Spicer, américaine, à 121 ans;

Jean Bayles, à 130 ans.

Marguerite Potters, en Angleterre, à 138 ans.

James Laurence, en Ecosse, à 140 ans;

Simon Sack, de Trionia, à 141 ans;

La comtesse Ecleston, en Islande, à 143 ans;

Un nommé Effingham, à 144 ans;

Le colonel Thomas Winslow, à 146 ans;

François Coasist, à 150 ans;

Thomas Parre, à 152 ans;

Joseph Surrington, à 160 ans; il laissa un fils âgé de 103 ans, et l'autre de 109.

Haller cite, dans sa Physiologie, le nommé Henri Jenkins, mort le 6 décembre 1670, dans sa 169e année. Sa rude condition de pêcheur ne lui avait attiré aucune infirmité, et à l'âge de 100 ans il traversait encore les rivières à la nage. Il fut appelé comme témoin, pour un fait passé depuis 140 ans, et comparut avec ses

deux fils, l'un âgé de 100 ans, et l'autre de 102 ans.

Louisia Truxo, dans l'Amérique méridionale, atteignait sa 175e année, lorsqu'elle mourut par accident.

Néanovius, professeur à Dantzick, fait mention d'un vieillard de 184 ans, et d'un autre de 190.

Enfin, le plus remarquable des cas de longévité authentique, est celui que rapporte la *Gazette Française* de Saint-Pétersbourg, du 8 juin 1825. Elle donne le nom et quelques détails sur la vie d'un vieillard qui se rappelait très bien la mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède, tué à la bataille de Lutzen, en 1632. Il comptait 86 ans à la bataille de Pultava, donnée en 1709. De cette époque à 1825, il existe un laps de temps de 116 ans qui, ajoutés à 86, donnent ; pour la durée totale de la vie de ce moderne patriarche, le chiffre de 202 ans.

Tels sont les exemples les plus remarquables de longévité à laquelle l'homme puisse atteindre. Mais, ainsi que nous l'avons fait observer, les centenaires sont des sujets exceptionnels. Une foule de circonstances usent la vie, en abrègent la durée, et l'homme, en général, entre, à 60 ans, dans la dernière phase de sa vie, la vieillesse. De cette époque à celle de sa mort, qui arrive ordinairement de 65 à 80 ans, les signes de la décadence viennent, chaque année, peser sur son corps; la vitalité a moins d'énergie, les fonctions animales s'exécutent plus lentement, le sang s'appauvrit, les organes commencent à languir, deviennent paresseux; les facultés physiques et morales baissent de plus en plus, quelques-unes disparaissent; la chaleur s'éteint par degré... la tombe s'ouvre...

Après avoir fait connaître les nombreux phénomènes qu'offre la vie humaine dans sa marche naturelle et dans ses écarts, nous allons indiquer rapidement les conditions physiques et morales les plus favorables à l'union de l'homme et de la femme, conditions harmonieuses d'où dépendent la viabilité, la force et la belle organisation de la progéniture.

DES CONDITIONS PHYSIQUES ET MORALES DANS L'UNION DES SEXES.

L'amour! ce feu sacré que la nature alluma dans le cœur de tous les êtres, se traduit physiologiquement par l'instinct de procréation. — Le rapprochement des sexes, dans un but de propagation, est la conséquence de cet invincible instinct.

Chez l'homme civilisé, l'amour devient un sentiment profond, source de plusieurs vertus; il stimule la bienveillance, porte à la compassion, à la générosité, et fait éclater le dévoû-

ment. L'amour exalte les facultés, grandit le caractère, nourrit le cœur de poésie, élève l'ame jusqu'à la vie idéale. L'homme, dans sa jeunesse, déifie l'être qu'il adore; tout est pur, tout est suave et sublime dans sa passion ; il n'en laisse voir le côté brutal qu'au moment de la jouissance physique.

Si l'amour échauffe la vie et développe les sentiments généreux, son absence rend dur, froid, égoïste. L'on doit craindre celui qui n'a jamais aimé, qui n'a jamais éprouvé le désir de se voir renaître dans un fils : son contact est glacé, souvent il est funeste. C'est parmi les célibataires qu'on trouve un plus grand nombre d'envieux, de criminels; ce sont eux encore qui fournissent le plus de suicides.

L'état naturel de l'homme fait est le mariage.

Le mariage est, dans la société, l'union légale de l'homme et de la femme; — la progéniture, la famille en sont le but. — Or, la pre-

mière des conditions doit être la bonne conformation et la vitalité des organes générateurs; car si l'un ou l'autre des conjoints fait défaut de ce côté, l'union reste stérile, et le but naturel du mariage est manqué.

A quel âge de la vie le mariage devrait-il avoir lieu?

Les législateurs et les philosophes se sont toujours occupés de cette importante question. Les uns, comme Lycurgue et Aristote, ont reculé l'époque du mariage, pour les hommes jusqu'à trente-sept ans, et dix-neuf ans pour les filles; les autres, tels que Socrate, Platon, Empédocle, ont fixé avec raison cette époque à trente ans pour les hommes, de dix-huit à vingt ans pour les femmes.

Dans l'Inde, en Chine, et sous les cieux brûlants d'Afrique, l'union sexuelle a lieu de huit à douze ans pour les filles, de douze à quatorze pour les garçons. — Mahomet épousa Cadisja âgée de cinq ans, et l'admit dans sa couche

lorsqu'elle eut atteint sa huitième année. — Dans les contrées froides, le mariage n'est possible que de la seizième à la vingtième année. Cette différence s'explique par l'influence des mœurs et des climats sur la puberté, qui se déclare plus tôt dans les contrées méridionales, plus tard dans les pays froids. Mais on peut avancer, comme règle générale, que les sujets, n'importe sous quelle latitude, ne sont réellement aptes à la procréation que plusieurs années après l'époque où s'est déclarée leur puberté. Cette deuxième époque se nomme *nubilité*, pour la distinguer de celle de la *puberté*, qui toujours la précède. — Le mariage des *éphèbes* ou jeunes pubères reste nul pendant les premières années; c'est ordinairement vers l'âge de dix-huit à vingt ans, dans nos climats, qu'il commence à donner des fruits.

Le mariage, que nous nommerons *physiologique*, c'est-à-dire en tout conforme aux lois et au vœu de la nature, ne doit donc avoir lieu qu'au jour où l'organisme entier a acquis

tout son développement : de dix-huit à vingt ans pour la femme, de vingt-trois à vingt-cinq pour l'homme. Nous parlons en général; il est, bien entendu, des exceptions à cette règle.

A ces âges, le corps est plein de sève et de vigueur, les parties génitales réagissent sur le cerveau, les deux sexes se sentent involontairement poussés l'un vers l'autre. Le sang roule des atômes enflammés, le cœur palpite, l'être entier tressaille dans l'attente du plaisir. Oh! alors la vie est belle! L'imagination nous montre l'avenir paré des plus riches couleurs; c'est le temps de la poésie du cœur, de l'ivresse des sens, des amours.... du bonheur.... C'est l'époque où l'étreinte voluptueuse est le plus ardemment désirée; c'est aussi le temps où les jeunes conjoints procréent de beaux et de vigoureux enfants, car lorsque la femme dépasse trente-cinq ans et l'homme quarante-cinq, leurs facultés génératrices commencent à diminuer, dans ce sens que leur progéniture réunit plus difficilement les conditions de vi-

gueur et de santé. Ce sera donc dans l'intervalle de ces deux époques de la vie que le mariage devra se contracter pour donner ses plus beaux fruits. Malheureusement pour la race, il n'en est pas toujours ainsi : la société moderne, presque exclusivement mue par l'égoïsme, ne considère dans le mariage que l'intérêt matériel. Le jeune homme abandonne une amante jeune, vivace et jolie, pour s'unir à la femme vieille et infirme qui lui apporte de l'*argent* ; de même que la jeune fille se résigne à réchauffer la couche d'un riche vieillard, dans le stupide orgueil de se couvrir d'or et de diamants.—L'expérience a depuis longtemps prouvé que les fruits provenant d'unions semblables sont chétifs au moral comme au physique. On sait également que, dans une nombreuse famille, les derniers enfants procréés, alors que les père et mère commencent à vieillir, sont moins vigoureux, moins solides que leurs aînés.

Outre la conformité d'âges relative à chaque sexe, le mariage *physiologique* exige encore le mélange des tempéraments, c'est-à-dire l'union du bilieux au lymphatico-sanguin, de l'athlétique ou sanguin pur au mélancolique; il est avéré que les enfants provenant de ce mélange, croissent pleins de force et de santé. — L'union de deux tempéraments semblables ne donne point d'aussi beaux résultats.

Nous allons tracer à grands traits les principaux caractères des trois tempéraments typiques, le *sanguin*, le *bilieux*, le *lymphatique*, afin de mieux asseoir le jugement du lecteur.

Tempérament sanguin, ou athlétique. — L'homme sanguin est le type de la force physique; sa charpente est droite, ferme, solide; son système musculaire richement développé; larges épaules, tête petite, visage rond, peau lisse et blanche, teint fleuri; cheveux blonds-cendrés ou châtains. Son carac-

tère est léger, indiscret, présomptueux; il aime la bonne chère, la joie et les dissipations. Il se passionne pour les modes, la littérature frivole, les fêtes, les théâtres; il est flatteur, galant, empressé, sémillant auprès du sexe, mais peu stable dans ses penchants; s'il est rebuté, il quitte la place et vole à de nouvelles conquêtes. Il recherche la variété dans ses plaisirs comme dans ses affections; aussi est-il inconstant, volage et souvent ingrat.... en amour. Enfin, il lie très facilement connaissance et aime à s'entourer d'un grand nombre d'amis : on peut compter sur son cœur.— Les femmes sanguines ont de l'embonpoint, les formes riches, les couleurs vives; elles sont coquettes, aimables, spirituelles. En matière d'amour on les croit plutôt gaies, joueuses que passionnées.

Tempérament bilieux. — L'homme bilieux se reconnaît à la teinte jaunâtre, basanée, aux formes sèches et durement expri-

mées; station solide, démarche mesurée, mouvements brusques, énergiques; physionomie sombre ou sévère, regard vif, étincelant. Chez le sanguin, le système artériel prédomine; chez le bilieux, c'est le sang noir ou veineux; la bile abonde, et ses matériaux profondément combinés, sont peut-être la cause de ses passions violentes et concentrées. Son caractère est fier, hautain, impatient; il se montre magnifique par amour-propre; plein d'ambition, il brigue la louange et les honneurs. Le bilieux se fait remarquer par son génie et la hardiesse de ses conceptions; par sa persévérance et son opiniâtreté à poursuivre une idée, à atteindre un but. Sa parole est brève, son style rapide, brûlant, énergique. Il est violent, emporté, fougueux dans ses passions, susceptible de beaux sentiments, de grandeur d'ame, de dévouement, comme aussi de jalousie, de haine, de vengeance et quelquefois de cruauté. C'est parmi les bilieux qu'on rencontre ces ames énergiques, susceptibles des vertus les plus sublimes et des forfaits

les plus monstrueux. — Les femmes de ce tempérament sont, en général, des brunes piquantes à l'œil noir et plein de feu; elles aiment avec passion, s'exaltent, s'enthousiasment facilement, et vont au-devant de tous les sacrifices pour celui qu'elles adorent; mais, malheur à lui, si son amour s'attiédit, s'il devient indifférent; alors elles se montrent jalouses, haineuses, emportées, et ne reculent point devant la plus atroce vengeance.

Tempérament lymphatique. — Il se reconnaît à la complexion humide, molle et souvent flasque. Le teint des sujets lymphatiques est légèrement rosé ou d'un blanc fade. — Taille épaisse, massive, traits empâtés, cheveux blonds, prunelles grises et ternes, sans expression aucune. — Peau très blanche, soulevée par un tissu cellulaire gorgé de graisse peu consistante — Démarche lourde et embarrassée; mouvements, gestes accusant la nonchalance et la pesanteur; circulation pares-

seuse. — Le lymphatique mange lentement, parle et se meut lentement ; toutes ses actions sont d'une lenteur fatigante. Sans orgueil, ni prétentions, tandis que les ambitieux courent après les honneurs et la gloire, lui, économise, entasse, accumule avec une impassibilité remarquable. On dit que c'est parmi les hommes de ce tempérament que se trouvent les accapareurs, les avares. Le lymphatique souffre en patience et se résigne facilement dans les revers. Point d'imagination, point d'ame ; il ne s'enthousiasme de rien ; le beau comme le laid lui sont à peu près indifférents ; devant tout ce qui émeut et impressionne vivement les autres, il reste muet, glacé comme l'hiver. — Les femmes de ce tempérament sont douces, langoureuses et apathiques ; sans fiel ni passions, elles se traînent tranquillement dans les sentiers de la vie. Si quelquefois un rayon d'amour vient réchauffer leur ame engourdie, il s'éteint bientôt, et elles retombent dans leur indolence constitution-

nelle. Du reste, affables, inoffensives, résignées par nature, c'est parmi elles qu'on rencontre les épouses fidèles et les bonnes mères.

Il existe, en outre, des tempéraments mixtes : le *bilieux-sanguin*, le *bilieux-lymphatique*, le *nerveux*, le *mélancolique*, etc., qu'on désigne sous le nom d'idiosyncrasies, c'est-à-dire mélange à tel ou tel degré des tempéraments typiques, constitution propre à chaque individu. Les nuances idiosyncrasiques sont très variées et demandent une longue étude pour les saisir, les caractériser.

Si les père et mère transmettent à leur progéniture quelque chose de leur tempérament, de leurs facultés, et cela est hors de doute, on admettra que deux bilieux *purs* procréeront des êtres chez lesquels l'excès propre à leur constitution bilieuse se manifestera à un plus haut degré peut-être : ces êtres auront en *trop*, et le *trop* est funeste. — Tandis que deux lymphatiques *purs*, péchant par le défaut de vi-

talité, d'énergie, donneront le jour à des enfants encore plus apathiques : ces enfants auront en *moins*, et le moins est également funeste. — Au contraire, si l'on marie le sanguin ou le bilieux au lymphatique, si le *trop* et le *moins* se trouvent réunis, il en résultera un parfait équilibre. C'est sur cette base que reposent les améliorations de race de nos animaux domestiques.

Il est, entre les deux sexes, certains rapports intimes encore peu connus, d'où dépendent la fécondité et la stérilité temporaires. Cela provient sans doute du peu d'harmonie qui existe entre les idiosyncrasies des conjoints, ainsi que le prouvent les faits passés à l'époque du congrès. Pour qu'un mariage soit fécond, il faut donc une certaine harmonie physique et morale, une consonnance de caractère généralement manifestée par la sympathie d'instincts. Cette harmonieuse consonnance se trouve dans la diversité des rapports : ainsi

l'homme violent, irascible, a besoin d'une compagne douce, résignée; — la femme ardente et passionnée doit préférer le commerce d'un homme moins exalté ; car, nous le verrons plus tard, plus les embrassements sont fougueux, moins la fécondation est facile ; peut-être parce que deux tempéraments ou trop chauds ou trop froids se heurtent, se repoussent mutuellement, et que les feux de l'un sont nécessaires pour aviver la tiédeur de l'autre.

Maintenant , passons à la description de quelques signes physiognomiques au moyen desquels on peut reconnaître le caractère des individus, leur vigueur ou leur faiblesse dans l'acte de la génération.

La *bonté,* la *douceur,* la *bienfaisance,* se réfléchissent dans une physionomie douce et tranquille, au front calme, au regard limpide; dans une voix harmonieuse dont le timbre parle au cœur.

La *méchanceté,* la *cruauté*, se lisent su

un visage dur, contracté, et dans les yeux caves surmontés de deux épais sourcils. Un nez effilé, des lèvres minces, la voix rauque et sauvage, une accentuation brusque accompagnée de gestes saccadés, sont toujours de mauvais augure.

La *jalousie*, la *haine*, l'*envie*, l'*avarice*, la *brutalité*, se trahissent par l'élévation des épaules et l'enfoncement de la tête sur le cou; de même que par des pieds carrés, des doigts crochus, des ongles épais semblables aux griffes des carnassiers; un front nébuleux, ridé verticalement, des yeux profonds et cernés laissant échapper de livides éclairs; enfin, l'empreinte sur toute la personne de ce quelque chose de sinistre qui effraie et repousse.

On a dit avec vérité que les yeux étaient le miroir de l'ame, où venaient se réfléchir les sentiments et les passions. — Les yeux bien fendus, clairs et pétillants, dénotent l'esprit, la

vivacité.—Les yeux gris, blanchâtres et presque éteints, annoncent une ame sans chaleur. — De petits yeux ronds, noirs, luisants, humides, décèlent un tempérament lubrique, ardent, emporté. — Les yeux bleus ou gris ardoisé font connaître une nature tendre et langoureuse, douce et timide.

Le nez long et pointu annonce la finesse et la ruse; s'il est mobile, il accuse un naturel moqueur. — Un gros nez avec des narines ouvertes, les oreilles rouges, une large bouche à lèvres épaisses et pendantes, sont un indice de luxure.

De grosses joues, un double menton, une face joufflue et rubiconde, accusent une organisation indifférente.

Le cou musculeux et court est un symbole de vigueur, de même que le cou long et mince est un signe de faiblesse.

Les sujets à épaules carrées, à larges poitrines, ont ordinairement les parties génitales

peu développées ; les Hercules en forces physiques ne le sont point en amour. — Les sujets à poitrines étroites, à faibles épaules, sont au contraire reconnus à Cythère pour de vrais héros.

Le tempérament chaud se résume dans les traits suivants : chairs fermes, fibres tendues, peau brune, œil et cheveux noirs, regards ardents, corps sec et nerveux. — Les femmes sèches, au sein maigre, au teint pâle, sont plus impressionnables, plus amoureuses que les femmes grasses, au visage épanoui. Celles qui ont du poil sur la lèvre supérieure et sur la poitrine passent pour être très lascives.

Ces considérations physiognomoniques et idiosyncrasiques s'adressent particulièrement aux personnes qui désirent contracter mariage ou le faire contracter à leurs enfants. Quoique les signes tirés du tempérament et de la physionomie ne soient point infaillibles, ils sont cependant d'une vérité assez générale pour

qu'on puisse les regarder comme très utiles. Dans bien des cas, ils mettront opposition aux mariages incompatibles, ou du moins y apporteront un précieux retard, et ce retard donnera le temps de mieux étudier la moralité et le caractère des prétendants. Alors on pourra apprécier ces hypocrites, ces vils Tartufes, parés des dehors de la vertu, mais vicieux, pourris jusqu'à la moelle, et ces êtres déhontés qui trafiquent du mariage comme d'une affaire marchande. Une fois découverts, ces misérables seront repoussés, chassés du sein des familles, et les parents, heureux d'avoir soustrait leurs enfants aux griffes des vautours, se féliciteront d'avoir mis en pratique les moyens que nous signalons.

APPAREILS GÉNITAUX DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

Nous voici arrivé aux descriptions anatomiques et physiologiques, non moins intéressan-

tes et instructives que les précédentes. Nous demandons pardon aux lecteurs pudibonds de la terminologie scientifique dont nous allons être obligé de nous servir; nous éviterons, autant que possible, certaines descriptions trop techniques, et n'emploierons que les mots indispensables pour bien faire comprendre la matière et l'étudier avec fruit.

—

Description des organes génitaux de l'un et l'autre sexe; signes au moyen desquels on peut reconnaître leur bonne conformation et leur aptitude.

ORGANES GÉNITAUX DE L'HOMME.

A l'extérieur, le pénis et les testicules. Pour être bien conformés, ils doivent présenter les conditions que la physiologie indique.

A l'intérieur, les *vésicules séminales*, placées entre le gros intestin et la vessie, sont deux

capsules de la grosseur d'une petite noix, destinées à servir de réservoir à la liqueur prolifique élaborée par les testicules. On prétend que cette liqueur, avant d'arriver aux testicules, traverse les conduits séminifères, dont le nombre est évalué à soixante-deux mille cinq cents, et la longueur à cinq mille deux cent huit pieds : le corps ovoïde du testicule serait donc composé de vaisseaux séminifères roulés sur eux-mêmes comme un peloton de fil. — Les *conduits déférents* partent du testicule, entrent dans l'abdomen, descendent en arrière de la vessie, passent près des vésicules séminales, reçoivent d'elles un canal nommé *éjaculateur*, et, traversant la prostate, vont s'ouvrir dans l'urètre, sur les côtés d'une petite éminence nommée *verumontanum*. Pour que l'acte vénérien s'effectue avec fruit, il faut que ces diverses parties du système générateur deviennent le siége d'un orgasme en rapport avec leurs fonctions.

ORGANES GÉNITAUX DE LA FEMME.

L'appareil génital de la femme est beaucoup plus étendu, beaucoup plus compliqué que celui de l'homme, et par cela même plus sujet à des défectuosités, à des dérangements. On ne peut guère juger de son aptitude à engendrer par l'inspection des parties génitales extérieures ; cependant, les conditions suivantes sont regardées, sinon comme indispensables, du moins comme les plus favorables : — Un bassin bien conformé, des hanches évasées, arrondies, saillantes en dehors, et débordant le diamètre de la poitrine. — Onze pouces d'une hanche à l'autre. — Un diamètre sacro-pubien de sept à huit pouces. — L'ouverture sous-pubienne, ni trop large ni trop étroite, doit être nette et exempte de tout obstacle qui puisse nuire à l'acte amoureux.

La femme semble jouer un rôle plus important que l'homme dans la reproduction de l'es-

pèce : c'est en elle qu'existe l'œuf ; c'est dans son sein qu'il est fécondé, qu'il croît, qu'il se développe ; elle nourrit le fœtus de son sang, puis de son lait, et dirige ses premiers pas dans la vie : il est donc nécessaire de décrire longuement et d'étudier avec soin le mécanisme de ses organes sexuels dans l'œuvre de la génération.

ORGANES EXTÉRIEURS.

Cteïs, ouverture verticale, bornée de chaque côté par les grandes lèvres.

Près de la commissure supérieure des grandes lèvres existe un petit corps érectile, semblable au pénis, et terminé, comme lui, par un gland recouvert d'un capuchon. Ce petit corps a reçu nom de clitoris, de κλειτοριζειν, chatouiller, titiller, parce que, étant l'organe de la volupté, il s'allonge et se durcit par le chatouillement. Sa longueur est ordinairement de douze à quinze lignes ; mais il se développe

quelquefois outre mesure, et simule tout-à-fait un pénis. Ce développement excessif a, dans plusieurs cas, fait croire à l'hermaphrodisme. Chez les femmes qui se dégradent par des plaisirs illicites, le clitoris acquiert une grande dimension. Beaucoup de ces femmes fuient le commerce des hommes et recherchent celui des jeunes filles, pour leur prodiguer les simulacres d'une caresse amoureuse. Ce vice, auquel les femmes de Lesbos étaient autrefois adonnées, se rencontre plus rarement de nos jours.

Le savant Haller en a vu un de cinq pouces, dont la faculté était aussi puissante que celle du membre d'un homme de vingt ans.

Colombus cite une femme réputée hermaphrodite à cause de l'énormité de cette partie, qui atteignait la longueur de sept pouces.

L'usage d'exciser cet organe existait chez quelques peuples d'Orient; les Égyptiens en pratiquent l'amputation chez les jeunes filles, pro-

bablement pour arrêter le libertinage, ou parce qu'il acquerrait des dimensions gênantes pour la copulation.

Petites lèvres ou *nymphes*. Les nymphes sont formées par un repli de la muqueuse qui tapisse le ctéïs ; elles fournissent un capuchon au clitoris, et se terminent aux environs du canal ctéïdien. — Les nymphes sont rouges, érectiles, et ne dépassent point les grandes lèvres chez les jeunes filles; au contraire, à mesure qu'on avance en âge, surtout chez les femmes qui ont eu des enfants, les nymphes se flétrissent, prennent une teinte plombée, s'allongent et sortent tout-à-fait. Il est des circonstances où l'on est même obligé d'en pratiquer l'excision, pour arrêter les douleurs de la tuméfaction dont elles deviennent le siége. Leur usage est, selon la plupart des anatomistes, de servir à l'ampliation des parties au moment de l'accouchement.

Les femmes des contrées chaudes offrent

des nymphes beaucoup plus développées que les femmes de nos climats; plusieurs peuples ont adopté l'usage de les retrancher. Le fameux tablier des Hottentotes n'est autre chose qu'un monstrueux développement des nymphes, qui sortent des parties sexuelles et pendent jusqu'à la moitié des cuisses.

Canal vulvo-utérin. — Ce canal musculo-membraneux, de 5 à 6 pouces de longueur, va embrasser le col de la matrice. Son intérieur est tapissé d'une membrane velouté sécrétant un fluide onctueux, afin de lubréfier les parois et de faciliter la copulation.

Membrane hymen. — On a beaucoup parlé de cette fameuse membrane, de forme demi-circulaire, qui, chez les vierges, ne laisserait qu'un petit trou pour donner issue au sang des règles : la défloration serait accompagnée d'une légère hémorrhagie, preuve irrécusable de la virginité.

Les opinions sont partagées sur l'existence

de cette membrane : les uns l'admettent, les autres la nient. Beaucoup d'habiles et de fins anatomistes l'ont vainement cherchée sur des milliers de vierges de tous les âges, et la regardent comme fabuleuse. Ils ont trouvé quelquefois, en effet, l'ouverture vaginale bouchée par une membrane tantôt mince, tantôt dure, épaisse et pouvant s'opposer en totalité ou en partie, à l'introduction du pénis; mais ce sont des cas exceptionnels, de vrais défauts de conformation, contre lesquels l'art est appelé pour redresser l'écart de la nature. Ces mêmes anatomistes ont, en outre, constaté qu'à l'entrée du conduit vulvo-utérin, la muqueuse formait un repli assez prononcé que l'imagination des poëtes avait converti en membrane *hymen;* ils recommandent surtout de se défier de ce signe équivoque de la pureté; car l'expérience leur a prouvé que certaines femmes réellement vierges, mais d'une constitution molle, sujettes aux flueurs blanches, offraient

des parties génitales beaucoup plus larges et moins fraîches que certaines autres femmes, faisant, depuis longues années métier de courtisanne. L'ouvrage de Parent-Duchâtelet contient des exemples curieux en ce genre. Ainsi donc, on doit laisser aux peuples barbares, la chemise virginale ensanglantée, et ne point juger de la pureté d'une nouvelle mariée à ce signe très-équivoque, et qu'il est si facile de simuler.

Utérus ou *matrice*. — Sac musculeux en forme de poire aplatie, situé dans le bassin entre le gros intestin et la vessie (Pl. IX, fig. I). Cet organe, destiné à loger le fœtus pendant neuf mois, est doué d'une grande élasticité. Chez les vierges, il n'offre que 25 lignes de longueur, sur 16 de largeur, tandis qu'il remplit presque tout le ventre des femmes dont la grossesse est avancée, et refoule en tous sens les viscères abdominaux. L'utérus communique au canal vulvien par

Pl. IX.

l'ouverture de son col, nommé *museau de tanche*.

Trompes utérines (Pl. IX, fig. *aa.*). — Les trompes sont deux conduits coniques, flexueux, longs de 4 à 5 pouces, s'ouvrant dans a matrice, par une extrémité et de l'autre se terminant par une espèce de pavillon découpé en franges, dont l'ouverture a lieu dans le ventre, ce qui donne l'explication naturelle des grossesses extra-utérines ou ventrales. Les trompes remplissent un double rôle, celui de s'appliquer sur l'ovaire pendant la copulation, et de lui apporter la molécule fécondante ; l'autre, de conduire l'œuf fécondé dans la matrice. Leur tissu est spongieux, érectile, analogue à celui des corps caverneux de la verge : cette contexture était absolument nécessaire à leur fonction (Pl. IX, fig. *bb.*).

Ovaires. — Ce sont deux corps, de la grosseur d'une petite noix, placés dans l'abdomen de chaque côté et à quelques pouces

de l'utérus (Pl. IX, fig. C. C.). — Leur surface lisse, ou à peine bombée chez les vierges, se montre rugueuse et parsemée de cicatrices chez les femmes qui ont procréé; à leur extrémité externe s'attache une des lasciniures de la trompe. — L'intérieur de l'ovaire offre, à l'œil armé du microscope, un parenchyme lobuleux, de consistance molle et spongieuse : entre les lobules sont logés 15 à 20 petites vésicules semblables, pour la grosseur, à des grains de millet : ce sont les œufs humains qui n'attendent que la fécondation.

L'ovaire est, de tous les organes génitaux, celui qui éprouve le plus de changement à l'époque de la puberté; il prend un tel accroissement, que son poids, alors de 10 grains, s'élève jusqu'à 2 gros. L'ablation des ovaires, de même que celle des testicules, entraîne nécessairement la stérilité. Dans la relation de son voyage en Asie, M. Roberts rapporte que certains princes de ces contrées,

à l'exemple d'Andramitès, roi des Lydiens, font extirper les ovaires aux femmes dont ils veulent se servir en guise d'eunuques. — Ce voyageur a vu à Bombay plusieurs de ces malheureuses si impitoyablement mutilées, et qu'on nomme *hedjoras*. Elles n'ont point de gorge; leur bassin est aussi étroit que celui de l'homme, et le pubis complètement dépourvu de sa toison naturelle. Ces femmes ont quelque chose de viril dans la démarche et la voix; leurs organes sexuels restent muets, et l'évacuation mensuelle est à jamais supprimée. L'excision du clitoris, pour éteindre les désirs, n'a point un résultat aussi complet que l'extraction des ovaires : cette dernière opération constitue l'*eunuchisme* chez les femmes.

MÉCANISME DE LA GÉNÉRATION.

L'instinct sexuel a rapproché l'homme de la femme, le feu du désir court dans leurs veines, la soif du plaisir les embrase, et le cœur pal-

pite dans une voluptueuse attente. Bientôt le sang afflue aux parties sexuelles, qui entrent en turgescence; l'orgasme se communique à tout le système génital. — Le désir augmente, et l'homme, cédant à l'instinct qui le pousse, enlace la femme de ses bras frémissants : leurs corps et leurs soupirs se confondent au milieu d'une étreinte délirante, d'une muette ivresse..... Un instant après, leurs yeux chargés de langueur et, sur leurs lèvres détendues, un muet sourire, annoncent que l'acte amoureux est accompli.

Cette union des deux sexes par la chair a été nommée *copulation*. Pendant l'acte, la semence du mâle, éjaculée dans le canal vulvo-utérin, est aspirée par la matrice. Alors les trompes utérines, mises en action par l'érétisme vénérien, se dilatent, s'ouvrent et livrent passage à l'*aura seminalis*, selon les uns, à un animalcule spermatique, selon les autres, pour aller dans l'ovaire féconder l'œuf arrivé

à maturité. Cet œuf, qui jusque-là n'était qu'une petite vésicule, se gonfle tout à coup, et laisse apercevoir, au milieu de la sérosité dont elle est remplie, un petit point nuageux : c'est le rudiment de l'être futur.

Aux hypothèses de l'*aura seminalis* et de l'animalcule spermatique, on pourrait substituer l'hypothèse de la *molécule odorante* ou *spermatine*. On sait que les odeurs sont des molécules invisibles, impalpables qui se dégagent de certains corps, et viennent affecter de telle ou telle manière notre odorat. On sait aussi que ces molécules ont la propriété de pénétrer par les issues les plus minimes, de se mélanger aux fluides, d'imprégner presque tous les corps, ou de s'attacher à tout ce qu'elles touchent. Or, la molécule odorante de la liqueur prolifique, une fois arrivée à l'utérus, s'insinue dans les trompes, monte facilement à l'ovaire, et, passant sur la vésicule mûre, l'imprègne ou la féconde. Cette vésicule une

fois fécondée se gonfle, éclate, après 5 ou 6 jours, et laisse échapper une ovule qui s'engage dans la trompe correspondante, nommée alors *oviducte*, la traverse et tombe dans la matrice, où il s'attache à un point dont il reçoit sa nourriture.

Cette facilité, très concevable, avec laquelle la molécule odorante monterait à l'ovaire pour y féconder les vésicules en maturité, explique certaines grossesses, réputées impossibles. On cite, par exemple, plusieurs femmes qui devinrent grosses pour s'être baignées dans une eau où des libertins avaient répandu leur semence. — On rapporte aussi qu'une jeune fille vierge se trouva enceinte, sans le savoir, pour avoir couché avec une femme que son mari venait de caresser. — On cite encore beaucoup d'observations analogues, dont une est contemporaine. — Un savant, bien connu, aurait été témoin d'une fécondation presque aussi fabuleuse que la fécondation des cavales

de Thessalie, lorsqu'à l'époque du rut elles tournaient la croupe au vent. — Une jeune paysanne, dit-il, après avoir fané toute la matinée, dormait étendue sur un tas de foin ; ses vêtements se trouvaient un peu soulevés, pour être plus au frais, sans doute, car on entrait dans les jours caniculaires. Non loin d'elle une autre faneuse jouait à l'amour, dans les bras de son amant. Au moment où l'union sexuelle venait de s'effectuer entre eux, une molécule odorante emportée par la brise alla féconder l'imprudente dormeuse qui accoucha neuf mois après.

Nous venons de voir comment s'opérait la fécondation dans l'ovaire, et de quelle manière l'œuf traversait l'oviducte, afin d'arriver dans la matrice préparée pour le recevoir. Nous allons maintenant le suivre dans ses évolutions successives, et prouver que l'être humain part du pied de l'échelle zoologique, et en monte les divers échelons, avant d'arriver à la forme qui caractérise son espèce.

L'œuf flotte d'abord dans les mucilages de la matrice ; ce n'est que vers le second jour qu'il s'attache et prend racine aux parois de cet organe.

3e jour. — Au milieu du fluide transparent et légèrement rosé que contient l'ovule, on aperçoit un petit point jaunâtre, le *corpus luteum*, rudiment de l'être futur.

4e jour. — Le liquide contenu dans l'ovule s'épaissit, prend un aspect gélatineux ; le jaune devient plus foncé ; on distingue les membranes ou enveloppes de l'œuf. Cette première ébauche de l'être commence donc par l'infusoire.

5e jour. — Le filament humain a pris la forme d'un ver, roulé en 3/4 de cercle. (Pl. X, fig. *a*.)

6e jour. — Un renflement se remarque à l'une des extrémités du ver, qui se transforme en têtard.

7e jour. — La tête grossit, mais le reste

Nouveau né.

du corps conserve toujours la figure d'un reptile batracien.

Du 8e au 9e jour, on découvre deux boutons charnus de chaque côté de la queue; ce sont les rudiments des extrémités inférieures ou jambes.

10e jour. — Les bourgeons s'allongent, et semblent se confondre en un.

11e jour. — La poitrine et le ventre se dessinent.

12e jour. — La colonne vertébrale devient visible, s'articule; la forme se rapproche de celle de l'ornithorinque, qui est le passage de l'oiseau au mammifère.

13e jour. — L'être monte à l'échelon des quadrumanes; sa poitrine se développe, son ventre se bombe et s'élargit; il offre quelque ressemblance avec le singe.

Du 14e au 15e jour, l'être subit sa dernière transformation relative à l'espèce. Ses membres supérieurs et inférieurs ne sont encore

qu'incomplets; la queue persiste, mais on reconnaît en lui la forme humaine, et le nom d'*embryon* lui est donné.

Suivons encore les phases du développement embryonnaire.

De la 3e à la 4e semaine, l'embryon devient plus consistant, ses différentes parties s'organisent (Pl. X, fig. 1).

De la 5e à la 6e semaine les traits se dessinent; à l'extrémité de la colonne vertébrale, la queue persiste. La longueur de l'embryon est alors de 6 lignes, son poids de 19 grains (Fig. 2).

De la 7e à la 8e semaine, il acquiert une longueur de 15 lignes; les membres poussent du tronc.

De la 9e à la 10e semaine, la queue diminue; une fente se creuse, sur la région pubienne, avec les apparences du sexe féminin : on voit de cette fente sortir un tubercule qui, plus tard, sera le clitoris ou la verge (Fig. 3).

Du 3e au 4e mois, les formes se prononcent de plus en plus; l'embryon, à cette époque de la vie intra-utérine, prend le nom de fœtus. Sa longueur est de 7 pouces (Fig. 4).

Au 5e mois, on commence à distinguer le sexe; on aperçoit la peau qui doit contenir les testicules, si c'est un garçon; le clitoris diminue, quand c'est une fille. La longueur du fœtus est alors de 8 à 11 pouces (Fig. 5).

Le lecteur aura remarqué, sans doute, que, jusqu'au 4e mois, l'être humain a présenté la forme femelle, ce qui a fait penser à certains physiologistes que, pour arriver à la forme mâle, l'être devait franchir un degré de plus.

A 6 mois, la peau des testicules rougit, se fronce chez le mâle; la vulve devient plus saillante, et les lèvres sont écartées par le clitoris chez la femelle. — La longueur du fœtus est de 11 à 14 pouces (Fig. 6).

A 7 mois, sa longueur varie de 13 à 16 pouces (Fig. 7).

A 8 mois, de 16 à 18 pouces. Les paupières s'ouvrent, la peau du crâne se couvre des premiers cheveux (Fig. 8).

Au 9e mois, le dernier de la grossesse, le fœtus offre une longueur de 18 à 20 pouces et un poids de 6 à 7 livres (Fig. 9). C'est ordinairement vers la fin de la 39e semaine, ou du 275e au 290e jour que l'accouchement naturel a lieu, dans l'espèce humaine. La parturition simple est la plus générale; les parturitions doubles, triples, etc., de deux ou de plusieurs jumeaux, sont des cas exceptionnels. (*Voy.* les détails donnés plus haut — à l'article Fécondité).

Un système récent sur le mécanisme de la génération, et qui se rapproche de celui d'Everard Home, s'il n'en est le développement, semble jeter une nouvelle lumière sur cette partie si intéressante et si obscure de la physiologie humaine. En voici l'exposé :

Les ovaires des filles, à l'époque de la puberté, se couvrent de vésicules qui, chacune à leur tour, arrivent à l'état de maturité. La vésicule mûre, de la grosseur d'un pois, éclate et laisse sortir une ovule qui s'engage dans la trompe et tombe dans la matrice. — Chaque mois, à l'époque des menstrues, ce phénomène se renouvelle ; — c'est ce qu'on a nommé la *ponte*. Ainsi la femme rejetterait, tous les mois, les œufs inféconds, de même que les ovipares, et la fécondité dépendrait d'une coïncidence entre la maturité des vésicules et la copulation. — Après la sortie de l'ovule, le petit sac vésiculaire qui le contenait se remplit d'un caillot de sang; peu à peu la résorption du caillot s'opère, et les parois du sac s'affrontant, ne laissent plus apercevoir qu'une petite cicatrice à l'endroit de la déchirure. — Les choses se passant de cette manière, les cicatrices qu'offrent les ovaires ne donneraient plus exclusivement le nombre des grossesses, mais

celui des *pontes*. — Une autre découverte non moins importante, et qui renverserait complètement l'ancienne théorie, est celle qui établit que la fécondation ne s'opère point dans l'ovaire, mais bien dans la matrice. La *ponte* serait nécessaire, c'est-à-dire la présence de l'œuf dans l'utérus, pour que la liqueur séminale vînt l'y féconder. Alors, comment expliquer les grossesses tubaires, ovariques, extra-utérines? Il faudrait admettre que l'œuf, après avoir été fécondé dans la matrice, pût remonter par les trompes jusqu'à l'ovaire, et cela semble impossible. Les exemples de grossesses extra-utérines sont assez nombreux, pour que ce mode anormal de gestation soit mis hors de doute. Santorini, Rioland, Graaf, Duverney-Haigton, Nuck, Millot et beaucoup d'autres, en rapportent des exemples. Ce dernier a rencontré un fœtus de neuf mois dans une des trompes de la matrice, dont le tissu avait acquis une dilatation énorme. Ce fait prouve

qu'il a nécessairement fallu que l'œuf fécondé dans l'ovaire ait été arrêté dans la trompe par un obstacle quelconque, et qu'il s'y soit développé jusqu'à la mort de la mère, suite des désordres d'une semblable grossesse. Avancer que l'œuf primitivement fécondé dans la matrice est remonté dans la trompe n'est pas admissible. Donc, le système de la *ponte périodique* et de la fécondation dans l'utérus aurait, comme les autres, son côté défectueux. Cependant, il est à présumer que les hommes spéciaux qui se sont lancés sur cette route nouvelle y feront d'utiles découvertes.

DE LA SUPERFÉTATION.

Superfétation veut dire fécondation d'un œuf, lorsque la matrice contient déjà un embryon, un fœtus en voie d'accroissement. Il est essentiel de ne pas confondre ce rare phénomène de la génération avec les grossesses multiples dans lesquelles plusieurs œufs, fé-

condés en même temps, sont descendus dans la matrice, et ont donné lieu à des jumeaux en nombre variable, ainsi que nous l'avons démontré à l'article Fécondité.

Les physiologistes sont divisés sur cette question. Les uns admettent la superfétation comme fait extra-normal; les autres la rejettent comme étant impossible. — La négation complète de ces derniers se base sur ce raisonnement : L'ouverture intérieure des trompes, disent-ils, est entièrement bouchée par l'enduit gélatineux qui transude des parois de la matrice, peu de temps après la chute de l'œuf. Or, l'occlusion des trompes doit nécessairement intercepter toute communication de la matrice avec les ovaires, et s'opposer à une nouvelle fécondation. Selon eux, les fœtus expulsés à quelques jours de distance les uns des autres sont les fruits de plusieurs fécondations très rapprochées, avant que l'enduit muqueux n'eût bouché les trompes, et ces cas doivent

être classés dans les naissances tardives. La conséquence est parfaitement logique ; mais les physiologistes, qui soutiennent le fait de la superfétation, ont aussi raison. — Ainsi, une femme en pleine voie de grossesse ventrale, ayant par conséquent les trompes et la matrice libres, pourra être fécondée et avoir une grossesse naturelle qui, dans cette circonstance, sera une superfétation. Une femme à matrice bilobée (Pl.XI, fig. 2–3), c'est-à-dire offrant deux capacités distinctes, peut être fécondée, aujourd'hui d'un côté, et trois mois après de l'autre : cette dernière grossesse sera encore une superfétation. Donc, l'opinion de ceux qui nient ce genre de grossesse ne détruit point celle de ceux qui l'admettent.

Parmi les exemples de fécondation double très rapprochée, celui que rapporte Buffon est remarquable :

« Une femme de Charleston, dans la Caroline méridionale, accoucha de deux enfants

dans l'espace de quelques heures; il se trouva que l'un était blanc et l'autre mulâtre. Ce témoignage évident de l'infidélité de cette femme envers son mari la força d'avouer qu'un nègre qui la servait était entré dans sa chambre, un jour que son mari venait de la quitter, et que ce nègre l'ayant menacée de mort, elle avait été contrainte de le satisfaire. »

— Une négresse de la Guadeloupe accoucha d'un mulâtre, et le lendemain d'un négrillon. — Elle avoua que, le même jour, elle avait eu commerce avec un noir et un blanc.

— Une jument saillie par un cheval, et quelques jours après par un âne, mit bas un poulain, puis un mulet.

— Plusieurs chiennes, couvertes par des mâtins et des levriers, ont mis bas des petits appartenant à ces deux races.

Maintenant, nous allons citer les exemples de superfétation vraie ou proprement dite.

Valmont de Bomare cite, dans son *Histoire Naturelle*, le fait suivant :

« Une jeune négresse de Virginie enfanta d'abord un négrillon, et quelques jours après un mulâtre. Deux ans plus tard, la même négresse accoucha de trois enfants dans l'espace de quinze jours; deux de ces enfants se trouvaient mulâtres, le troisième était un beau négrillon au teint d'ébène. — L'autopsie de cette négresse fut faite, après sa mort, par un chirurgien des colonies, qui rencontra une matrice bilobée, ainsi qu'il l'avait diagnostiqué pendant la vie de cette femme. »

— Cassan rapporte l'observation d'une femme qui accoucha le 15 mars d'une fille, et le 12 mai suivant d'un garçon. Cette superfétation, avec sexe différent, lui fit présumer que la matrice était bilobée. Quelques années plus tard, il eut occasion de vérifier le fait par l'autopsie cadavérique.

— On trouve, dans le *Magasin des Scien-*

ces médicales, qu'une grossesse extra-utérine eut lieu chez une femme et dura trois ans. Pendant ce laps de temps, elle fut fécondée une seconde fois, et donna le jour à un enfant bien constitué. Après ses couches, des accidents graves survinrent, et l'existence d'un fœtus, dans la cavité abdominale, fut reconnue. Un chirurgien habile tenta l'opération de la gastrotomie, et parvint à extraire un fœtus à moitié putréfié. Cette femme guérit et eut plusieurs enfants dans la suite.

Le *Journal général de Médecine* contient plusieurs exemples de superfétations réelles chez des femmes à matrices simples et bilobées.

Marie-Anne Bigaud, âgée de trente-sept ans, accoucha, le 30 avril 1748, d'un garçon vivant reconnu à terme; le 16 septembre de la même année, elle donna le jour à un autre enfant également vivant et reconnu à terme. Cette femme eut plusieurs autres grossesses

simples dont les enfants vécurent. Le professeur Eisenmann, qui eut occasion d'observer Anne Bigaud, assure qu'elle était à demi-terme du second enfant lorsqu'elle accoucha du premier.

Gravel a publié plusieurs observations curieuses de matrices bilobées, entraînant presque toujours des superfétations plus ou moins éloignées.

Le professeur Cruveilhier a dernièrement fait insérer, dans le *Répertoire d'Anatomie et de Physiologie*, une observation des plus intéressantes sur un cas de superfétation.

Enfin, le nombre des auteurs qui admettent la superfétation est si grand, leur autorité si compétente, qu'il n'est plus possible de nier.

NAISSANCES PRÉCOCES ET TARDIVES.

D'après la loi civile, les naissances précoces d'enfants viables sont fixées à six mois, les naissances tardives à dix mois. Les physiolo-

gistes voient des exceptions à cette règle générale; c'est surtout la question des naissances tardives qui a été vivement agitée par eux.

— Schneider cite des grossesses de onze et douze mois.

— Le fameux médecin-légiste Zacchias en cite de douze et treize mois.

— Félix Platérus donne l'histoire d'un enfant resté quinze mois dans le ventre de sa mère.

Un médecin d'Aix écrivait, en 1764, à un professeur de la Faculté de Paris :

« Il est des bizarreries de la nature que la science n'a encore pu expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que ma femme porte ses garçons pendant neuf mois complets, et ses filles jusqu'au dixième mois, et même au-delà. Cette observation a été toujours constante et la même dans sept grossesses, savoir : de trois garçons et de quatre filles, n'ayant eu d'ailleurs, dans ces différentes grossesses, que les incommodités ordinaires. »

Une femme de Dôle, en Franche-Comté, éprouva, au neuvième mois de sa grossesse, tous les symptômes d'un accouchement prochain : rupture des membranes, sortie des eaux, etc. Les symptômes ayant disparu sans que la parturition s'effectuât, cette femme reprit ses travaux habituels et garda vingt-huit ans le fœtus dans son sein; ce ne fut que vers cette époque, étant âgée de cinquante ans, que parurent de nouveaux symptômes d'enfantement, à la suite desquels elle succomba.

Millin a trouvé, dans la matrice d'une vieille femme, un fœtus entièrement ossifié.

On montrait, il y a peu d'années, en Angleterre, un fœtus ossifié contenu dans la matrice presque cartilagineuse d'une femme de soixante ans, morte après avoir offert tous les symptômes de l'enfantement.

Dans ces deux cas, on a évalué le séjour du fœtus dans la matrice au moins à quinze ans.

Beaucoup de médecins se refusent à croire à de pareils faits ; d'autres, au contraire, les regardent comme possibles.

VICES, IMPERFECTIONS DES ORGANES GÉNITAUX CHEZ LES DEUX SEXES.

En initiant le lecteur aux mystères de la génération, nous avons donné la description des organes sexuels de l'homme et de la femme, et avons indiqué les conditions qu'ils devaient offrir pour remplir le but du mariage; nous allons nous occuper maintenant des vices de conformation que peuvent présenter ces organes ; vices congéniaux ou acquis, apparents ou cachés, qui rendent l'union sexuelle imparfaite, difficile ou impossible, et, par suite, le mariage nul.

IMPUISSANCE ET STÉRILITÉ.

Les vices des organes générateurs se traduisent, en général, par ces deux états : impuissance ou stérilité.

L'*impuissance* est littéralement l'impossibilité d'exercer l'acte vénérien. Cette infirmité a pour cause l'atonie des muscles érecteurs, par

défaut d'inervation, et la flaccidité des corps caverneux du membre, qui ne reçoivent plus assez de sang pour déterminer l'érection. Aussi, l'impuissance pèse-t-elle plus particulièrement sur l'homme que sur la femme; la conformation des parties sexuelles de celle-ci lui permet toujours, du moins d'une manière passive, de se livrer, en tout temps, à la copulation. Par une triste compensation, la stérilité ou impossibilité d'avoir des enfants, afflige plus particulièrement la femme.

La stérilité, chez l'homme, dépend du défaut d'organes qui sécrètent la liqueur prolifique, ou d'une maladie de ces organes dont le résultat est de les rendre impropres à leur fonction. Chez la femme, le moindre dérangement dans son système génital, la rend inhabile à la procréation.

Il existe donc cette différence entre ces deux infirmités, que l'impuissance entraîne

presque toujours avec elle la stérilité, tandis que cette dernière n'empêche pas exclusivement l'acte vénérien ; car l'homme privé de testicules, et par cela forcément stérile, est encore susceptible d'érection, témoins ces jeunes eunuques dont les matrones romaines se servaient pour assouvir leur luxure effrénée.

La distinction étant ainsi établie entre ces deux mots, nous nous servirons indifféremment de l'un et de l'autre pour exprimer la nullité du résultat.

L'impuissance et la stérilité ont été classées en trois catégories :

1° L'impuissance est absolue, perpétuelle, incurable, toutes les fois qu'il y a absence de parties génitales internes ou externes ; oblitération, endurcissement squirrheux ou occlusion irremédiable de ces parties. Lorsque l'un des conjoints se trouve dans cette catégorie, le mariage devrait être dissous, car il restera nécessairement stérile ;

2° Ici se trouvent les imperfections suivantes qui, quelquefois, sont curables : *chez l'homme.* — Imperforation du gland. — Ouverture du canal urinaire en dessus ou en dessous du membre (épispadias, hypospadias), etc., etc. *Chez la femme* : — Imperforation ou occlusion; étroitesse ou ampleur excessive du canal vulvo-utérin. — Maladies de la matrice, des trompes ou des ovaires; — flueurs blanches abondantes baignant sans cesse et relâchant les parties; — pertes utérines, etc. L'art médico-chirurgical peut, dans ces différentes infirmités, apporter un remède; lorsqu'il échoue, elles restent incurables.

A la troisième catégorie appartient l'impuissance causée par les affections nerveuses; — la débilitation générale, suite de libertinage et de débauches en tous genres; l'excessive vivacité dans les désirs; — la salacité, l'érotomanie; — l'anaphrodisie; — l'indifférence; — la méditation trop longtemps soutenue; — la

mélancolie, toutes les passions tristes et violentes. Lorsque les sujets sont encore jeunes, la médecine et l'hygiène peuvent rétablir la constitution dans son état normal, et rendre aux organes génitaux non pas leur ancienne vigueur, mais assez pour faire disparaître l'impuissance et la stérilité.

On donne comme caractères physiognomoniques de l'impuissance : chez l'homme, les cheveux d'un blond-clair et peu épais ; le visage imberbe, gras, décoloré, les chairs molles et dépourvues de poils ; un timbre de voix aigre ; les yeux ternes, éteints ; les formes arrondies et gorgées de lymphe ; les testicules peu volumineux et presque flétris ; l'apathie morale, etc..... On peut juger comme stériles ou peu propres à la procréation, les femmes à parole traînante, aux cheveux blonds et décolorés ; aux chairs mollasses ; aux mouvements pleins de nonchalance ; aux seins peu développés, car il existe une correspondance

remarquable entre l'utérus et ces organes. Les femmes au long clitoris, à la peau brune et toisonnée, aux formes sèches, aux ardentes prunelles, qui semblent dévorer l'homme de leurs regards et l'inviter aux combats érotiques : ces femmes là sont dangeureuses et stériles.

L'intempérance et l'abus du coït sont, sans contredit, les deux sources qui fournissent le plus grand nombre d'êtres impuissants et stériles. La jeunesse inexpérimentée se jette fougueusement au milieu des plaisirs sensuels et, confiante dans sa force, aspire tous les parfums, se livre à tous les excès; mais lorsque sce journées de fièvre sont passées, elle se relève languissante, énervée; honteuse alors de ses débauches et de sa faiblesse, elle appelle l'art à son secours, lui demande le secret de réveiller ses organes qui dorment d'un sommeil d'épuisement; mais souvent il est trop

tard ; les désirs sont restés, et le corps est désormais impuissant à les satisfaire.

Le mariage d'hommes et de femmes ainsi épuisés, de même que celui des vieillards, ou reste infécond, ou bien ne donne que des enfants chétifs, qui, à leur tour, engendrent des êtres maladifs ou contrefaits. Ainsi va s'abâtardissant la race. C'est ce qu'on est à même de voir dans les capitales, ces grands centres de civilisation qui cachent tant de misères et de vices.

Les moyens de combattre l'impuissance sont aussi nombreux que les causes qui la déterminent. Voici en résumé ce que conseille l'art, guidé par la sagesse et l'expérience : détruire les causes qui entretiennent la maladie; — éviter tous les excès; — calmer l'imagination alarmée; — réparer les forces affaiblies et ramener, s'il est possible, la constitution à son énergie primitive.

Lorsque le sujet n'a point dépassé les limi-

tes de l'âge, et que l'impuissance dont il est affligé provient d'une affection nerveuse, d'une excessive vivacité dans les désirs, d'un sentiment profond de respect ou d'amour, d'une honte, d'une timidité extrêmes, il faut d'abord tempérer cette disposition morale, et remplacer l'activité intellectuelle par des distractions, des exercices physiques : le traitement alors appartient à la médecine intellectuelle, à la gymnastique et à l'hygiène.

Cette espèce d'impuissance frappe d'assez nombreuses victimes ; car rien n'est plus capricieux que nos organes : ils sont prêts au moment où l'on n'en a pas besoin; l'occasion de s'en servir vient-elle à se présenter , ils se refusent. C'est ce qui arriva au malheureux Catulle, le jour que sa chère Lesbie lui accorda un premier rendez-vous. — Dans la délicieuse attente des plaisirs qu'elle lui promet, il soupire, il s'exalte, et son imagination de poète le berce au milieu des rêves les plus doux! Lesbie

paraît..... il s'élance à sa rencontre, la caresse de sa voix, l'embrase de ses lèvres. La vierge, vaincue, cède et tombe dans les bras de son amant... En proie aux transports délirants que lui cause sa victoire, Catulle cherche en vain sa vigueur : la partie reste inerte et comme frappée de mort..... Il invoque Vénus, il l'adjure au nom d'Adonis : toujours même inertie..... Alors il se désespère et, frémissant de rage, va dévorer sa honte dans une solitude..... Telle fut l'affreuse position du poète élégiaque, et telle est encore aujourd'hui celle de bien des amoureux qui se trouvent *noués* par leurs fougueux transports.

Cette profonde inertie de l'organe sexuel, chez les hommes encore jeunes et vigoureux, a de tout temps paru si extraordinaire, qu'on l'attribuait anciennement à des maléfices, à des philtres donnés clandestinement : enfin à des *noueurs d'aiguillette*. Les sorciers qui portaient ce nom étaient très redoutés : car ils ne

se bornaient pas à *nouer l'aiguillette* aux hommes de la basse et moyenne classe, ils s'attaquaient aux princes, même aux rois!

Hérodote nous apprend qu'Amasis, roi d'Égypte, se trouva fort embarrassé auprès de la reine Laodice, qu'il aimait passionnément.

D'après l'historien Sozomène, Honorius, fils du grand Théodose, se vit dans le même embarras vis-à-vis sa femme, la première nuit de son mariage.

La fameuse Brunehaut noua si bien l'aiguillette à son fils, qu'au rapport d'Aimoin, il lui fut impossible de caresser Hermenberge, qu'il adorait.

Marie de Padilla joua le même tour à Pierre de Castille.

L'histoire merveilleuse des temps passés nous fournit une foule d'exemples analogues qu'il est inutile de rapporter.

Dans le cas où l'impuissance est causée par

l'épuisement, la débilitation générale, suites de libertinage ou de maladies graves, il est nécessaire de restaurer, de fortifier toute l'économie, et de respecter le sommeil du membre génital jusqu'à ce qu'il se réveille de lui-même. On restaure l'économie par de bons analeptiques, par des aliments substantiels et succulents, principalement de ceux tirés du règne animal, les viandes légèrement rôties, les consommés, etc... On vante beaucoup le chocolat très rapproché, dans lequel on a délayé plusieurs jaunes d'œuf, les bains froids de courte durée, les bains locaux aromatiques, les douches, les frictions, le massage, les promenades dans la campagne, enfin tous les exercices qui mettent en action le système musculaire, qui favorisent les sécrétions et développent l'appétit.

Mais lorsqu'aux excès d'une jeunesse libertine viennent encore s'ajouter les lourdes années de l'âge de retour, il est bien difficile,

pour ne pas dire impossible, de rendre aux organes génitaux la vitalité nécessaire pour éteindre les désirs érotiques d'autant plus vifs que la partie se refuse à les satisfaire. Alors on interroge la science, on demande à l'art le secret de rajeunir la nature. La science répond qu'elle ne peut rien contre les outrages du temps. Cependant, il faut des jouissances à ces luxurieux grisonnants; il leur en faut à tout prix. L'art vénal ou imprudent leur offre des aphrodisiaques, des spermatopés dont ils abusent, et qui bientôt restent sans action. Alors ils ont recours à des remèdes violents, à des philtres incendiaires qui les poussent dans la tombe sans les avoir satisfaits. C'est à cette soif inextinguible de plaisirs qu'est due la pharmacopée des aphrodisiaques, si dangereux entre des mains imprudentes.

APHRODISIAQUES, SPERMATOPÉS.

On nomme ainsi toute espèce de substance,

de remède capable de réveiller l'appétit vénérien, soit en portant une stimulation directe sur les organes génitaux, soit en fortifiant l'économie entière.

Parmi les substances alimentaires, il en est auxquelles on attribue la propriété de réveiller les feux amortis, et de produire des titillations voluptueuses : la truffe parfumée, la morille, l'oronge, sont de ce nombre; viennent ensuite les artichauds, le céleri, la roquette, la moutarde, la canelle, le gérofle et tous les aromates en général. Les viandes noires, certain gibier, le poisson, surtout la torpille, la raie, les squales, sont de bons aphrodisiaques. Les peuples ictyophages passent pour être fort amoureux et leurs femmes très fécondes.

Les homards, les écrevisses, les pétoncles et les huîtres sont reconnus comme stimulants du système génito-urinaire : c'est pour cela qu'il s'en faisait une si grande consommation

dans les soupers mystérieux du carnaval de Venise.

Parmi les substances médicinales, la racine du satyrion, le borax, l'ambre gris, le genseng, le chervi, la vanille et surtout le musc, ont été préconisés comme aphrodisiaques.

Weicklard dit avoir réveillé, au moyen de pastilles musquées, les organes flétris d'un octogénaire.

Borelli rapporte qu'un jeune homme ayant frotté avec du musc ses parties génitales et celles de sa maîtresse, il s'y déclara une telle turgescence, pendant leurs embrassements, qu'ils restèrent douloureusement accolés l'un à l'autre, sans pouvoir se dégager de cette étrange position; des lavements émollients, et de nombreuses aspersions d'eau froide, furent nécessaires pour effectuer leur séparation.

Les frictions sèches et aromatiques sur le haut des cuisses, sur le pubis et les lombes; les bains locaux légèrement sinapisés; les dou-

ches froides sur la partie, sont des excitants qu'on peut employer sans nul danger. — Les conversations et les lectures érotiques ; la vue des peintures et des danses lascives, produisent une action bien marquée sur la partie du cerveau qui va stimuler les organes sexuels. Selon nous, le *demi-nu*, qui laisse deviner des formes ravissantes, ce demi-nu pudique et voluptueux à la fois, dont Phryné possédait l'art difficile, est un excitant plus énergique encore.

La flagellation a été vantée, de tous temps, comme un puissant auxiliaire dans le traitement de plusieurs affections nerveuses. Ainsi Titus, disciple d'Asclépiade, voulait qu'on fustigeât rudement les maniaques, pour les ramener à la raison. Cœlius-Aurélianus, Sénèque, Rhasès, Campanella et beaucoup d'autres, préconisaient la flagellation contre l'obstruction des viscères, la fièvre quarte, l'hystérie, etc. Ils assurent, qu'appliquée mo-

dérément aux personnes maigres, elle peut leur procurer l'embonpoint. Enfin, son emploi comme aphrodisiaque réunit presque tous les suffrages.

Les instruments employés dans la flagellation sont : — la main, les verges quelquefois trempées dans du vinaigre ou autre liquide irritant, le martinet à bouts de corde ou à lanières de cuir, et les orties. Dans ce dernier cas, elle prend le nom d'urtication.

Les parties du corps où elle s'opère sont : le dos, les lombes, les fesses, etc. Bon nombre d'expérimentateurs prétendent que les parties génitales les plus engourdies se réveillent devant cet énergique stimulant.

Les Grecs et les Romains usaient largement de ce procédé, et, pendant leurs saturnales, les deux sexes se flagellaient mutuellement pour mieux accomplir le doux mystère.

On sait que la secte des Flagellants, violemment stimulée par le fouet fanatique, s'est

plusieurs fois livrée à des désordres que réprouvent les mœurs.

Les Perses et les Russes ont l'habitude de fustiger leurs femmes pour les exciter à l'amour, et les femmes, reconnaissantes, leur présentent elles-mêmes les verges qui doivent les meurtrir.

De nos jours encore, plus d'un vieux libertin se fait fustiger jusqu'au sang pour retrouver une vigueur éphémère.

L'électricité a été appliquée, comme stimulant, aux individus tombés dans l'épuisement des forces génitales. Ce moyen a aussi obtenu quelques succès. — En 1780, un médecin de Londres forma un établissement de lits électriques, à secousses graduées, qui, assure-t-on, eurent assez de puissance pour faire sortir de leur torpeur les organes flétris, et rendre la force virile à ceux qui croyaient l'avoir perdue pour toujours.

Il existe deux autres aphrodisiaques, mais

si constamment dangereux, si funestes, qu'il y a démence à en faire usage. Si nous en parlons, c'est pour inspirer à leur égard une juste crainte, et les faire rejeter comme violents poisons : nous voulons parler du *phosphore* et des *cantharides*. Toutes les personnes, en général, qui ont eu l'imprudence de s'en servir, y ont trouvé la mort, à la suite de douleurs atroces, ou en sont restées profondément atteintes.

La triste fin du poète Lucrèce est attribuée à une potion cantharidée que lui donna sa maîtresse Lucilla.

Ambroise Paré raconte qu'une courtisane, ayant saupoudré de cantharides un mets qu'elle servit à son amant, dans l'intention de le rendre plus amoureux, celui-ci entra dans un si violent priapisme qu'il éprouva une hémorragie par la verge et l'anus, dont il mourut.

De nos jours, la tombe s'est fermée sur plusieurs jeunes gens de talents et d'avenir, qui,

dans leur égarement, demandèrent, hélas! des inspirations à l'orgie, et la vigueur à ces breuvages vénéneux, dont l'action corrode les organes.

On pourrait grossir ce martyrologe d'un grand nombre de morts effrayantes; mais cela nous paraît inutile, si les exemples cités ont inspiré une profonde horreur pour ces potions empoisonnées.

SALACITÉ, ÉROTOMANIE.

Le désir immodéré des jouissances vénériennes a son siége, tantôt dans les parties génitales et tantôt dans le cervelet. La trop grande activité de ces organes produit les hideuses maladies qu'on a nommées satyriasis, — érotomanie, — fureurs utérines, — nymphomanie, etc. Dans la jeunesse, c'est ordinairement l'irritation, la phlogose des parties génitales, qui portent à la lubricité: alors l'acte s'effectue jusqu'à l'épuisement. — Dans l'âge

avancé, quand les organes sexuels sont fatigués et pour ainsi dire usés, c'est du cervelet que part la stimulation érotique, et le désir devient d'autant plus violent, que la vitalité manque aux parties pour le satisfaire. Aussi voit-on ces êtres, à moitié impuissants, se livrer à tous les genres d'obscénités les plus dégoûtants, dans l'espoir de réveiller leurs organes engourdis. Ces êtres, qui, pour la plupart, portent sur leurs visages le hideux stigmate du libertinage, sont stériles ou n'engendrent que de chétives créatures ; en outre, ils sont dangereux pour la société, car la dépravation sexuelle conduit à la dépravation du cœur. Cette étroite correspondance est assez démontrée par les exemples tristement célèbres d'une foule de misérables de haut et de bas étage, qui, à la suite de leurs crapules et de leurs infamies, se souillaient de tous les crimes, ensanglantaient leurs mains et terminaient leur existence au milieu d'une imbécillité fé-

roce ou sur un échafaud. Les satrapes d'Asie, les grands de Babylone, les Néron, les Tibère, les Caligula, les Borgia, monstres à face humaine, altérés de sang et de luxure, nous offrent tout ce que la débauche en délire peut consommer de plus abominable, de plus atroce; et l'histoire semble n'avoir légué leurs noms à la postérité que pour les vouer à une éternelle exécration.

La passion vénérienne paraît être plus ardente et de plus longue durée chez les femmes, sans doute parce que leur système génital est beaucoup plus étendu que celui de l'homme, et qu'il exerce une immense action sur l'organisation entière. Elle se montre aussi beaucoup plus hideuse, parce qu'il n'est point dans le caractère de la femme, naturellement timide et pudique, de se vautrer avec effronterie dans les déportements.

Une fois que la barrière est franchie, rien ne peut arrêter la femme; elle court avec fu-

reur se précipiter dans les excès les plus honteux; on peut ajouter les plus sanglants.

L'histoire n'a également conservé les noms d'une foule de nymphomanes que pour les vouer à l'exécration de leur sexe : Éléphantis, Philénis, Thaïs, qui, à la suite d'une orgie effrénée, fit brûler le fameux temple de Persépolis ; — Cléopâtre, encore plus fameuse par ses excès que par sa beauté; — Agrippine, — Faustine, — Quartilla, qui ne se souvenait pas d'avoir été vierge; — la fameuse Messaline, dont le délire érotique est passé en proverbe; — Catherine de Médicis, — Lucrèce Borgia, — Marguerite de Bourgogne, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer, dont les épouvantables amours feraient rougir la courtisane la plus infime.

Les fêtes d'Anaïda ou Vénus impudique, les bacchanales, les dyonisiaques, les lupercales, les priapées, où se passaient les scènes les plus ignobles, les plus révoltantes, donnent une idée

de la dégradation physique et morale où plonge la débauche. Mais ni Sardes, ni Babylone, ni même Sybaris, centres infects de dissolution, n'égalèrent les hideuses, les atroces infamies qui se commirent à Rome, surtout au temps des empereurs. La prostitution s'y montrait si effrénée, si menaçante, qu'il s'y consomma des impudicités monstrueuses, exécrables, des saletés inouïes. Et, malgré les déclamations de quelques pessimistes, il faut le dire à l'éloge de la société moderne, les mœurs ont immensément gagné sous ce rapport.

NYMPHOMANIE.

On la reconnaît aux symptômes suivants :

Désir ardent et invincible des plaisirs de l'amour, — oubli de tout sentiment de pudeur, — lubricité dégoûtante, — phlogose vaginale amenant un délire périodique, — asservissement des facultés intellectuelles par les fureurs vulvo-utérines.

Cette maladie a paru si effrayante et si funeste dans ses résultats, qu'à plusieurs époques on l'a considérée comme un châtiment infligé par la colère divine ; — on se contentait alors d'emprisonner et même d'étouffer les malheureuses qui en étaient atteintes. — Aujourd'hui qu'on est plus éclairé, par conséquent moins superstitieux, moins crédule, la médecine a signalé les causes et le siége de cette triste affection, et recommande d'y porter remède avant qu'elle ait dégénéré en fougueux délire.

Le tempérament bilieux-sanguin, une puberté précoce, ardente, la trop grande vitalité du cervelet et des parties génitales, les désirs vénériens trop longtemps comprimés, la vue d'objets lascifs, les conversations érotiques, et, en général, tout ce qui excite l'amour, est regardé comme cause active de la nymphomanie, tous les médecins s'accordent à proposer le mariage comme un des remèdes les plus efficaces.

Les observations qui suivent sembleraient en fournir la preuve.

L'auteur de la *Physiologie des passions* fut appelé à donner ses soins à une jeune demoiselle de haute famille, affligée de nymphomanie. Les parents lui firent la description fidèle de la déplorable affection de leur fille, qui, dans ses accès, méconnaissait toute pudeur, toute retenue, et se livrait aux actes d'une lubricité révoltante. Cette infortunée se trouvait enfermée dans un appartement retiré de l'hôtel, et isolée de tout contact masculin, car la seule vue d'un homme provoquait ses fureurs utérines. M. Alibert, étant entré dans l'appartement qui servait de prison à la nymphomane, fut témoin de la fidélité du portrait qu'on lui en avait fait ; les gestes et les paroles les plus obscènes l'assaillirent jusqu'au moment où il se retira dans l'appartement voisin. Alors il dit aux parents :

« La maladie a fait de dangereux progrès,

mais pas assez pour être incurable. Il faut tenter de suite la guérison. — Selon moi, un seul remède existe : le mariage ; mais le plus tôt possible, car les moments sont précieux; le mal creuse incessamment de profondes racines. Hâtez-vous, si vous voulez sauver votre fille. »

La nymphomane, qui écoutait l'oreille clouée à la porte, comprit le remède indiqué par le médecin; une résolution subite s'empara d'elle, et le même jour elle s'échappa de la maison paternelle. Les parents firent, pendant plusieurs semaines, d'infructueuses recherches pour la découvrir. Enfin un soir, M. Alibert, traversant à pied un des carrefours de la capitale, reconnut, malgré son travestissement, la jeune aristocrate qui, sur le trottoir, faisait métier de fille d'amour.

« Que faites-vous là, malheureuse? lui dit-il d'un ton sévère.

— Je suis votre ordonnance, docteur; je

me guéris, répondit en souriant la nymphomane.

Effectivement, un mois après, rassasiée de plaisirs vénériens, elle rentra chez ses parents presque guérie, et un prompt mariage compléta la guérison.

Une religieuse, âgée de vingt-cinq ans, n'opposait aux désirs lascifs qui sans cesse l'assaillaient qu'une continence absolue. Tout-à-coup elle tomba dans un état d'aliénation visible, et, trompant la vigilance de ses gardiens, s'échappa du cloître. Elle se mit soudain à courir les champs moitié nue, appelant aux combats amoureux tous les hommes qu'elle rencontrait. Plusieurs d'entre eux s'enfuirent effrayés. Un paysan, moins peureux que les autres, se rendit à ses instances et la satisfit avec vigueur. De ce moment la maladie cessa, et le mariage autorisé prévint désormais la fureur utérine de la pauvre recluse.

Moins heureuse que la religieuse dont nous

venons de parler, une autre dévote, âgée de 30 ans, et d'un tempérament bilioso-sanguin, succomba à la violence d'un accès de nymphomanie. Voici l'observation telle que la rapporte le médecin chargé de la soigner :

« ..... Cette demoiselle avait aimé pendant sa jeunesse, et, au lieu de légitimer son amour par le mariage, elle crut, la pauvre folle, que c'était œuvre pie que de faire le sacrifice de son amour et de souffrir ! Celui qu'elle adorait mourut d'amour pour elle. Cette mort l'affligea vivement ; elle en devint triste et morose. Cependant sa dévotion la soutint. A l'âge de 30 ans, son caractère prit une teinte plus sombre. Sujette à des attaques d'hystérie, elle ne sortait de chez elle que pour se rendre à l'église, où le curé, homme d'un âge très avancé, lui prodiguait des consolations.

« Un jour elle éprouva un prurit par tout le corps, et une titillation si agréable qu'elle en eut honte, et courut chez le pasteur s'en accuser.

« Le lendemain, une grande révolution s'opéra en elle au physique et au moral; ses yeux devinrent plus brillants que de coutume; on remarque dans ses gestes quelque chose d'insolite. Quelques jours après, elle se rendit chez le pasteur, et se fit remarquer par des actes indécents et des propos libidineux. Celui-ci, effrayé de ce qu'il voyait, se hâta de la faire reconduire chez ses parents.

« Enfin, cette pauvre demoiselle avait le visage rouge, enflammé, les yeux encore plus étincelants, et la respiration bruyante. Tout à coup elle poussa un cri aigu et se mit à réciter la troisième strophe de l'*ode à Priape;* puis elle se précipita sur son gardien, l'engageant, par les termes les plus énergiques, à satisfaire l'ardeur qui la dévorait.

« Malgré la vive résistance qu'elle opposa, on se rendit maître de sa personne, et une large saignée lui fut immédiatement pratiquée.

« Le pasteur étant venu la voir, voulut es-

sayer de la calmer; mais elle s'élança de son lit plus effrénée qu'une bacchante, et lui demanda, en termes les plus lascifs, d'assouvir la passion qui la rendait folle et la faisait délirer, lui assurant qu'elle avait toujours aimé les prêtres par prédilection. Le pauvre curé ne répondit que par des paroles d'exorcisation, ne doutant plus qu'elle ne fût la proie de l'esprit malin. On se jeta sur elle, on lui lia pieds et poings, et on la coucha sur son lit, où elle fut prise d'une sueur abondante et fétide.

« Le lendemain matin, il lui survint un désir furieux et terrible de jouissances vénériennes; elle se leva de son lit nue, échevelée, renversa ce qui s'opposait à son passage, et, se précipitant sur un homme qui descendait l'escalier de la maison, le défia aux combats érotiques.

« On se rendit encore une fois maître de sa personne; une nouvelle saignée, plus abondante que la première, lui fut pratiquée sur-

le-champ; mais la fureur utérine ne se calma point, et les effrayants symptômes de cette dégoûtante maladie se multiplièrent avec une effrayante rapidité. La nymphomane s'agitait sur son lit, dévorée par de brûlants désirs; malgré les efforts de quatre personnes vigoureuses qui cherchaient à la contenir, elle prenait les postures les plus lascives, articulait des mots d'une obscénité inouïe. Ses yeux lançaient des lueurs verdâtres; sur ses lèvres d'un rouge ardent, on voyait une écume sanglante; le reste de son visage était livide, plombé. Tout-à-coup un violent paroxysme s'empara d'elle, ses articulations craquèrent, comme si les os se fussent brisés; ses prunelles tournèrent rapidement dans leur cave orbite: elle poussa un cri féroce, accompagné d'un affreux grincement de dents, et expira au milieu de cette dernière convulsion. »

ANAPHRODISIE, INDIFFÉRENCE, FROIDEUR, ETC.

Quoique ces mots ne soient point synonymes,

on s'en sert indifféremment pour exprimer l'absence plus ou moins complète du désir vénérien. Les sujets affligés de cette ladrerie sont très rares et se rencontrent plutôt dans le sexe féminin que chez les mâles. On a des exemples de femmes si froides, si glacées, qu'elles se prêtaient à l'union sexuelle avec une inertie de cadavre, ce qui, dans plusieurs cas, n'empêcha point la fécondation d'avoir lieu. On cite aussi quelques savants et des ascétiques, chez lesquels l'étude et la contemplation très longtemps prolongées, firent taire tout désir, et amenèrent les organes génitaux à une atrophie complète.

C'est dans les tempéraments éminemment lymphatiques, dans les constitutions étiolées qu'on rencontre les sujets atteints d'anaphrodisie. Leurs tissus sont gorgés de fluides, leur fibre molle, lâche, engourdie, se montre insensible aux stimulants les plus énergiques. Ils naissent, végètent et passent sur la terre comme

des corps inertes, sans qu'un rayon d'amour ait réchauffé leur pâle existence. Cette indifférence pour les plaisirs sexuels, lorsqu'au printemps tout chante et frémit de volupté, lorsque tous les êtres sont en proie aux invincibles désirs de la reproduction, cette dysesthésie de l'âme et des sens est une monstruosité.

On ne peut combattre cette grave infirmité qu'en changeant la constitution de l'individu, par le régime de l'*entraînement*, que nous exposerons plus loin.

Si l'anaphrodisie se présente chez des individus, encore à la fleur de l'âge, soit à la suite d'excès physiques ou intellectuels, soit à la suite de maladies longues, les moyens à lui opposer sont les mêmes que ceux indiqués à l'article impuissance par cause d'excès.

Mais lorsque le sujet penche vers la vieillesse, d'autant plus précoce qu'il a plus abusé, les philtres, les aphrodisiaques les plus puissants

sont inutiles, et presque toujours funestes à l'insensé qui les met en usage.

PHILTRES.

Le mot philtre, de, φιλειν aimer, désignait toute préparation, tout breuvage, qui jouissait de l'incomparable vertu d'allumer l'amour, de stimuler les organes génitaux, et de forcer une personne à en aimer une autre.

Circé, Médée, Armide, se rendirent fameuses dans l'art de préparer les philtres ; les bergers de Sicile et les sorciers du moyen-âge jouirent aussi de cette réputation. Aujourd'hui, les vendeurs de philtres sont plus rares; cependant si l'antiquité ajouta foi à la vertu de ces breuvages, il faut le dire à la honte de notre civilisation, le XIXe siècle n'est pas exempt de superstition ; et bon nombre d'individus, surtout dans les campagnes, croient aussi bonnement aux philtres, aux maléfices, qu'au diable. Bien des charlatans encore exploitent cette

crédulité funeste que les lumières de l'époque auraient dû dissiper.

Les philtres, en général, étaient composés d'aphrodisiaques, de substances âcres et quelquefois vénéneuses. D'autrefois, c'était un amalgame infect, un mélange dégoûtant de matières hétérogènes, dans lequel une imagination en délire croyait puiser la jeunesse et l'amour. Le lecteur, par l'énumération suivante, pourra juger des merveilleuses vertus d'un philtre :

L'eau bourbeuse et corrompue par la tortue et le hérisson en rut ; — les excréments et la corne rapée des animaux lascifs ; — le fiel de certains reptiles ; — la laitance du crapaud ; — le mucus qui humecte les parties sexuelles des femelles en chaleur, et qu'on nommait jadis *hyppomanes* ; — le smegma fétide que sécrètent ces parties ; — le sang menstruel, le sperme ; — l'urine du bouc, les fientes du pigeon, etc., etc. Tels étaients les principaux ingrédients de ces philtres, plus ou moins nauséabonds et repous-

sants, qui jouirent pendant trop longtemps d'une déplorable célébrité. On y ajoutait ordinairement : — les sucs de la mandragore, de l'euphorbe, de la vulvaire, de l'assa-fœtida et d'autres herbes puantes; — des poudres faites avec la tête d'une vipère et la queue du scorpion; — des plantes corrosives, des escharrotiques, des lampyres ou vers-luisants, des cantharides, et tout ce qu'on connaissait de plus âcre, de plus dévorant.

On peut aisément se figurer le violent effet que devait produire sur l'économie ce mélange de substances corrosives; aussi, combien de victimes, au lieu d'y puiser *la jeunesse et l'amour,* n'y trouvèrent qu'une effrayante agonie, et puis le lit glacé de la tombe, pour éteindre l'incendie allumé dans leurs organes. On pourrait citer le voluptueux Lucullus, qui dut sa fin douloureuse à une de ces potions; — le poëte Lucrèce, qui mourut après avoir bu l'ardente mixtion que lui donna Lucilia, sa maî-

tresse. On attribue la folie sanguinaire de Caligula aux philtres que lui préparait Césonie. Si nous voulions fouiller l'histoire moderne, nous trouverions, à des jours plus rapprochés de nous, une longue série d'insensés de tous rangs qui se sont empoisonnés avec de semblables breuvages.

VICES HÉRÉDITAIRES.

L'hérédité des maladies n'a jamais été mise en doute ; les physiologistes et les médecins ont agité diversement cette grande question : Les uns, en lui donnant trop d'extension, ont regardé une foule de maux comme héréditaires ; les autres, tombant dans un excès opposé, l'ont restreinte à quelques maladies seulement. Une opinion intermédiaire, dans ce cas, nous paraît plus raisonnable. — La liqueur prolifique du mâle et les œufs de la femelle doivent nécessairement participer de l'état sain ou maladif du corps, et conserver, par conséquent, lorsqu'ils

se développent en fœtus, quelque chose de cet état ; ce quelque chose a été nommé *prédisposition, aptitude, hérédité.* Nous pensons donc que certaines maladies se transmettent et se perpétuent dans les familles, de même que certains traits physionomiques. Il est même rare que la progéniture n'offre point quelque analogie de ressemblance soit au physique, soit au moral, avec les auteurs de ses jours. On a vu la folie, la stupidité, quelques manies et certaines monstruosités se perpétuer dans les familles jusqu'à cinq générations.

Il y aurait de curieuses études à faire sur cette hérédité de maladie et de ressemblance : tantôt c'est le fils qui ressemble à la mère, tandis que la fille a tous les traits du père, et *vice versa.* La cause ne se trouve pas seulement dans le plus ou le moins d'énergie et d'imagination de celui qui a donné ses traits à sa progéniture ; il existe d'autres causes cachées qu'on découvrira peut-être plus tard. Ce qu'il y a de

bien certain, c'est que généralement les parents transmettent aux enfants leur richesse de constitution ou leurs vices ; et que, malheureusement pour la race, il y a plus de riches constitutions qui se détériorent, que de constitutions détériorées qui s'amendent et deviennent riches. Et cela, parce que les gouvernants ne s'occupent pas assez d'hygiène publique ; parce que les mariages se font plutôt dans un but d'intérêt individuel que pour procréer des enfants sains, vigoureux et bien portants.

Parmi les vices héréditaires qui exercent le plus de ravages sur la progéniture, nous signalerons les scrofules, la phthisie pulmonaire, le rachitisme, la syphilis invétérée ou constitutionnelle, le scorbut, les affections dartreuses, l'épilepsie, etc., etc. La plupart de ces maladies s'exaspèrent par le mariage qui hâte ordinairement la mort : les défunts ne laissent après eux que des êtres à constitution débile, auxquels ils ont transmis un funeste et hideux héritage.

— En voici une preuve qu'on nous prie de publier :

« Le fils du comte de ***, jeune homme d'une organisation rachitique, avait reçu le jour de parents usés par les bals, les soirées, les théâtres, et par toutes ces distractions si funestes à la santé du grand monde. A son nom d'Oscar, on avait ajouté l'épithète de *Fluet*, à cause de l'excessive délicatesse de sa constitution ; et, soit par gentillesse et habitude, les amis de sa famille ne l'appelaient jamais que de ce dernier nom. La puberté ne s'était déclarée chez lui que fort tard et d'une manière incomplète. A l'âge de 22 ans, Oscar ressemblait à un enfant de 13 à 14 ans ; ses traits grippés, ses cheveux rares, son dos voûté, annonçaient une vieillesse anticipée. Malgré tous les soins dont il était l'objet, la triste constitution qu'il tenait de ses parents, ne put jamais s'amender. A 25 ans, on songea à le marier. Ses titres et sa fortune lui valurent une foule de

prétendantes de la haute société. Un médecin orthopédiste, ami de la famille, chercha longtemps à dissuader le père d'un mariage qu'il prévoyait devoir être funeste au fils et à sa progéniture. Voyant ses oppositions inutiles, il conseilla au comte de choisir dans la classe moyenne une femme saine, forte, vigoureuse, dont la riche organisation pût contrebalancer les imperfections du jeune homme. Mais l'aristocratie est aussi orgueilleuse de ses titres qu'avide d'argent; le comte ne goûta point ces raisons, et sacrifia à l'intérêt individuel la santé, le bonheur d'une race future. Oscar fut marié à une jeune comtesse, riche, mais à peu près aussi infirme que lui. Cette triste union donna les fruits qu'on devait en attendre. Après quatre années de stérilité, la comtesse accoucha d'un garçon qu'on crut mort-né, tant il était misérable. Cet accouchement pensa lui coûter la vie: car le travail fut long et dangereux. La comtesse eut trois autres grossesses dont les fruits furent aussi ché-

tifs; la dernière grossesse se termina par une fausse couche. De ce moment, sa santé, déjà si faible, éprouva une altération profonde; elle souffrit encore pendant deux ans et s'éteignit comme une lampe qui manque d'huile. Les trois enfants d'Oscar arrivèrent jusqu'à l'âge de huit ans, sans que leur constitution s'améliorât; vers cette époque, des signes de rachitisme se déclarèrent, leur colonne vertébrale se déjeta; ils devinrent contrefaits, et, après avoir langui encore quelques années, de même que leur mère, ils s'éteignirent dans le marasme. Oscar ne leur survécut que peu de temps; à l'âge de 30 ans, il mourut dans la décrépitude : la même tombe se ferma pour jamais sur cette malheureuse famille, qui ne parut un instant sur la terre que pour inspirer la tristesse et la pitié. »

Le même orthopédiste nous fournit l'observation suivante, qui est la contre-partie de la précédente, et démontre les heureux avantages

que retire la progéniture d'un mariage contracté selon les lois physiologiques.

« M. Théodore ***, homme du monde, qui n'avait reçu de ses faibles parents qu'une très faible santé, arriva jusqu'à l'âge de trente ans sans songer à se marier. D'une intelligence auss développée que sa constitution physique était chétive, il avait jugé que son état valétudinaire lui défendait les plaisirs du mariage. Cependant, le désir d'avoir des enfants et de vivre au milieu d'une famille dont il serait l'idole, devint si vif, si pressant, qu'il se décida subitement à prendre femme. Son médecin, consulté, lui donna des conseils qu'il suivit ponctuellement.

« M. Théodore *** alla choisir en province une femme de vingt-quatre ans, fraîche, bien musclée, pleine de force et de santé. Après dix mois de mariage, il eut le bonheur de se voir père d'un bel enfant, qui ressemblait à sa mère pour la bonne constitution. Sa femme lui donna encore deux autres enfants aussi bien

portants que le premier. Mais, il faut le dire, M. Théodore avait suivi strictement le régime des hommes qui veulent avoir une belle progéniture. Avant de s'approcher de sa femme, il s'était soumis, pendant un mois, aux règles de la continence et à une alimentation fortifiante. Une fois sa femme enceinte, il s'était interdit toute caresse amoureuse, tout amusement qui eût pu gêner, chez elle, le travail de la gestation. »

Le même M. Théodore va nous fournir la preuve que le régime hygiénique des parents influe d'une manière incontestable sur la progéniture à naître.

« Forcé de quitter sa femme pour remplir une mission diplomatique, M. Théodore revint, après quelques mois, fatigué, épuisé de veilles, de soirées, de parties aristocratiques auxquelles sa haute position l'avait forcé de prendre part. Le soir de son arrivée, il eut l'imprudence de s'approcher de sa femme : la fé-

condation eut lieu, mais le fruit qu'elle donna ne ressembla en rien aux premiers. Ce quatrième enfant, malgré tous les soins dont fut entouré son berceau, resta toujours malingre et chétif. On eût dit que ses parents épuisés ne lui avaient point fourni une assez forte dose de vie ; il crût, cependant ; mais fluet, étiolé, semblable à une plante qui s'allonge comme un fil et se dessèche bientôt. M. Théodore, s'accusant intérieurement d'avoir donné le jour à un être si frêle, tandis qu'il aurait pu faire autrement, ent la douleur de le voir mourir dans sa quatrième année.

INFLUENCE DE L'IMAGINATION DE LA MÈRE SUR L'EMBRYON.

On a de tout temps fait jouer un grand rôle à cette influence. Comme en toutes choses dont la vérité ne se trouve point sous le tranchant du scalpel, les physiologistes sont tombés en deux excès contraires. Les uns attribuent à l'imagi-

nation de la mère un immense pouvoir sur son fruit; les autres le nient complètement. Ces deux opinions nous paraissent trop exclusives, et nous nous rangeons du côté de ceux qui pensent que les idées, les passions de la mère peuvent, dans certains cas, modifier la forme et la vie de l'embryon, par cette raison, devenue proverbiale, que le moral influe sur le physique.

L'influence de l'imagination implique deux hypothèses : l'une, que l'idée peut se matérialiser, se *corporiser;* l'autre, que le phénomène peut se manifester sans continuité de vaisseaux et de nerfs; c'est ce que l'expérience prouve tous les jours. En effet, ne voyons-nous pas l'idée, la pensée accroître instantanément les sécrétions, modifier le mouvement circulatoire? Il suffit de penser à un mets de notre goût, à une friandise, pour que la sécrétion salivaire s'accroisse au point de nous inonder la bouche; il suffit d'une joie, d'une frayeur, pour faire

rougir ou pâlir, pour précipiter ou ralentir les battements du cœur. Or, dans les premiers temps de la grossesse, il est très probable que les impressions, les secousses morales ressenties par la mère, retentissent sur l'embryon, encore à l'état gélatineux, et en modifient l'activité plastique. Ainsi, tout en restreignant l'influence de l'imagination, on sera forcé de convenir qu'exceptionnellement certaines perfections ou imperfections physiques du fœtus dérivent de cette source.

Et il faut bien ajouter quelque croyance aux faits que rapportent des hommes éclairés et sérieux, aux observations et aux jugements que nous ont laissés les grands maîtres : Hippocrate, Aristote, Pline, Galien, Stalh, Van Helmont, Hoffmann, Boerhaave, Blumenbach, Descartes, Mallebranche, Loke, Voltaire, Perraut, Bradley, etc..., tous hommes célèbres par leur intelligence, et dont le nom seul suffit pour inspirer l'admiration et le respect.

reconnaissent, dans ce cas, l'influence de l'imagination.

Nous dirons donc qu'il existe une harmonie remarquable entre les organes homonymes de la femelle et ceux de son fruit; de telle sorte que la lésion éprouvée par les organes de la mère est ressentie par les organes correspondants du fœtus, qui, comme nous allons le voir, éprouvent quelquefois un changement et une lésion analogues.

Une vache, dans les premiers temps de sa portée, reçut un coup de masse sur le front : elle mit bas un veau portant une contusion au même endroit.

Une biche pleine fut blessée d'un coup de feu sur le côté droit de la tête, et mit bas un faon qui offrait une plaie à cette même partie.

Une chatte avait eu la queue écrasée dans les premiers mois de sa portée : elle mit bas

cinq petits, dont quatre présentaient une queue écrasée comme celle de la mère.

Du temps d'Hippocrate, une femme noble mit au jour un enfant nègre et crépu. Accusée d'adultère par son mari, elle allait être condamnée au supplice, lorsque le père de la médecine fit observer que le portrait d'un prince noir se trouvait placé auprès du lit de la dame, et que l'influence d'une imagination profondément frappée avait pu donner lieu à cette procréation anormale.

Héliodore fait mention d'une princesse éthiopienne, noire comme ébène, qui enfanta une fille blanche comme neige; et cela, parce qu'au moment de la conception et durant sa grossesse, elle avait eu les yeux continuellement fixés sur une belle statue de marbre de Paros, représentant Andromède.

Stark rapporte qu'une femme enceinte fut mordue aux parties génitales par un chien furieux. — Cet accident lui occasiona une si

grande frayeur qu'elle défaillait à la vue du moindre roquet. Elle accoucha d'un enfant qui offrait, aux parties génitales, une empreinte de morsure bien marquée.

Mallebranche nous a conservé une observation encore plus curieuse :

Une femme, vers le quatrième mois de sa grossesse, assista au supplice d'un criminel qu'on rouait. Les instruments du supplice, les cris de ce malheureux lui firent une impression si profonde, qu'elle donna le jour à un enfant dont toutes les articulations étaient disloquées.

Burdack cite une femme qui, après la catastrophe d'un incendie, voyait toujours une flamme devant ses yeux. L'enfant dont elle accoucha fut marqué au front d'une tache ardente en forme de flamme.

Une paysane fut tellement saisie à la vue d'un mendiant dont les quatre membres se terminaient en moignons, qu'elle donna le jour à un enfant semblable.

Une autre femme, également effrayée par le moignon hideux que lui tendait un mendiant dans l'espoir d'une aumône, fut poursuivie, durant toute sa grossesse, par la crainte de mettre au jour un enfant estropié; cependant elle accoucha d'un enfant bien conformé. A sa seconde grossesse, les mêmes craintes vinrent encore l'assaillir; cette fois elle accoucha d'un enfant estropié, offrant un moignon semblable à celui du mendiant.

Dans ces divers cas, il est facile de comprendre que l'imagination a porté une influence directe sur la matrice, et que les contractions de cet organe, ayant agi mécaniquement sur l'embryon, il en est résulté des arrêts de développement ou des vices de conformation.

Une Hollandaise ne songeait, pendant sa grossesse, qu'à manger des harengs; ses désirs n'étant point coûteux à satisfaire, elle en consomma trois mille cinq cents dans l'espace de

neuf mois. Cette femme, icthyophage sans pareille, accoucha d'une jolie petite fille dont le corps était criblé d'empreintes de harengs. Le narrateur ajoute qu'en frottant la peau de l'enfant à l'endroit des empreintes, elle exhalait une forte odeur de poisson.

Akrel a vu une jeune Suédoise qui portait entre les deux seins une excroissance charnue divisée en lamelles ressemblant assez à des pétales de rose. — De même que cette charmante fleur, l'excroissance s'épanouissait chaque printemps. Il a oublié de nous apprendre si elle en cachait les parfums.

Vers le milieu du XVIIe siècle, une femme ayant enfanté une créature toute velue, la sage-femme qui la délivrait s'enfuit effrayée, croyant avoir reçu un petit ourson dans les mains. Le bruit s'en répandit bientôt dans la ville, et la malheureuse mère allait être condamnée au bûcher pour crime de bestialité, lorsque l'avocat établit et prouva dans sa défense, que sa

cliente, au moment de la conception, regardait attentivement une sculpture polychrome représentant saint Jean-Baptiste revêtu de sa peau de mouton. Il ajouta que, depuis cette époque, elle n'avait cessé un seul jour de s'agenouiller devant la statue du saint et de le prier... Fort heureusement l'avocat eut gain de cause ; l'accusée fut renvoyée absoute ; car, dans ces temps de superstition, l'évocation des saints et même du diable avait une immense influence.

Shempt rapporte que, sous le pontificat de Martin IV, une illustre Romaine mit au jour un enfant tout velu. La chronique ajoute avec méchanceté : « Ce n'est pas que le pape Martin fût un ours, avec des inclinations féroces. mais, ayant une passion décidée pour les peintures poilues, son cabinet enfermait un grand nombre de tableaux de ce genre. »

Nous passerons sous silence les citations de Pline le naturaliste, relatives à deux dames de son temps. L'une accoucha de quelque chose

qui ressemblait à un éléphant, parce qu'elle avait regardé trop attentivement un de ces gros animaux ; l'autre expulsa une espèce de serpent, parce qu'un reptile l'avait effrayée pendant sa grossesse.

On peut passer à Julien Obsequens, cet ami du merveilleux, d'avoir cru et rapporté que, vers le milieu du xve siècle, deux Italiennes accouchèrent l'une d'un chien, l'autre d'un chat; mais il est inconcevable que le fameux Bayle, une des fortes têtes de son temps, ait consigné dans ses écrits qu'une jument fit un veau, et une femme un gros matou noir. On laissa tranquillement paître le veau ; mais le chat noir fut brûlé vif, par ordre du saint-office, attendu qu'il ne pouvait avoir été engendré que par le diable.

Ces derniers exemples prouvent trois points :

1° Qu'il est des savants crédules ;

2° Que l'imagination de certains écrivains est aussi bizarre que celle des femmes ;

3° Qu'il faut se méfier de certains citateurs et de leurs citations.

Quant aux excroissances en forme de fraise, de cerise, de prune, d'abricot, de figue, de raisin, de groseille, etc..., que l'enfant porte à sa naissance, on peut dire que ce sont plutôt les yeux des parents ou des personnes crédules qui trouvent ces rapprochements; car il n'y a presque jamais de ressemblance entre ces rugosités cutanées et les différents fruits auxquels on les compare. Il en est de même des taches de vin, de café, de chocolat, etc., qui, loin d'être le produit de l'imagination, se rencontrent presque toujours sur les enfants dont les père et mère sont affectés de maladies de peau. Ces taches ayant leur siége dans la couche profonde du derme, sont, en général, ineffaçables. Pour les enlever, il faudrait détruire le tissu sous-cutané, et la cicatrice qui en résulterait, serait plus désagréable que la tache même.

DE LA SEXUALITÉ ET DE SES CAUSES PRÉSUMÉES.

Cette question, une des plus complexes, et peut-être la plus impénétrable de la physiologie animale, se résume dans ces trois propositions :

1° Existe-t-il ou non des œufs mâles et des œufs femelles ?

2° En cas d'affirmation, les ovaires contiennent-ils indistinctement des œufs de l'un et de l'autre sexe? ou bien y a-t-il un ovaire pour les œufs mâles et un ovaire pour les œufs femelles ?

3° Tous les œufs contenus dans les deux ovaires sont-ils absolument les mêmes, quant à leur composition intime, c'est-à-dire sans distinction de sexe, et la sexualité de l'être futur ne dépendrait-elle que du plus ou moins de vitalité imprimé à l'œuf au moment de la fécondation ?

La première proposition a réuni de tout temps le plus grand nombre de suffrages.

La seconde proposition trouve les savants divisés en deux camps. Les uns pensent qu'il existe des œufs mâles et des œufs femelles dans le même ovaire ; ils s'appuient sur des expériences faites sur des femelles d'animaux qui ont procréé les deux sexes, après l'ablation d'un ovaire. Le même cas se serait présenté chez plusieurs femmes, également après la perte d'un ovaire.

Les savants du camp opposé nient l'authenticité de ces faits, alléguant que les expériences ont été mal faites, ou que ces femelles appartenaient à la catégorie des monstres par renversement d'organes, décrits à l'article MONSTRUOSITÉS ; ils soutiennent que les œufs mâles sont contenus dans l'ovaire droit ; les œufs femelles dans l'ovaire gauche. C'était l'opinion d'Hippocrate, dont le génie sert encore de flambeau dans les sentiers ténébreux de la science. — Démocrite, Pline, Columelle, et plusieurs expérimentateurs modernes ont enlevé un ovaire à des

femelles d'animaux ; après guérison, ces femelles ayant été soumises à la fécondation, il en est constamment résulté l'absence du sexe correspondant à l'ovaire. — Dans l'espèce humaine, les choses se passeraient exactement de même. Beaucoup de faits militeraient en faveur de cette opinion.

En certaines contrées de l'Inde et d'Afrique, on pratique l'*eunuchisme* chez la femme, en lui enlevant les ovaires ; il est arrivé souvent que, par le défaut d'adresse de l'opérateur, un ovaire a échappé à la mutilation ; ces femmes, devenues enceintes plusieurs fois, auraient exclusivement procréé le sexe correspondant à l'ovaire oublié.

M. Dubois cite une femme qui accoucha neuf fois et n'eut que des filles. A sa mort, on trouva l'ovaire droit squirrheux, et par conséquent impropre à donner des œufs mâles.

Une autre femme accoucha successivement de sept filles, sans avoir de garçon ; sa né-

cropsie démontra l'atrophie de l'ovaire droit.

C'est sur cette base qu'ont été bâties les théories de la procréation des sexes à volonté, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. — Le centaure Chiron enseignait quelque chose de semblable aux femmes de Thessalie; — Le fameux Rhasès, médecin arabe, qui vivait au IXe siècle, nous a laissé quelques fragments sur l'*Art de faire des filles ou des garçons;* — Venette, non moins fameux par son *Tableau de l'Amour conjugal;* — Claude Quillet, par sa *Callipédie;* — Jean Huarte, et Robert par leur *Mégalantropogénésie;* — Millot et Procope, par leur *Art de procréer les sexes à volonté;* — enfin, bon nombre de physiologistes, hommes de mérite, partagent cette opinion, qu'il y a un ovaire pour chaque sexe. — La chose n'est pas impossible, mais elle n'a pas encore été physiologiquement démontrée.

Cette troisième proposition : Tous les œufs sont absolument les mêmes, quant à leur com-

position intime, et la sexualité de l'être futur ne dépend que du plus ou du moins de vitalité imprimé à l'œuf au moment de la fécondation ; cette troisième proposition, disons-nous, est la négation des deux premières, et nécessite une nouvelle théorie de la génération.

D'après les expériences du chimiste Liebig, un végétal privé d'azote produit des feuilles, mais point de graines : il demeure stérile. — Chez les ovipares, si le mâle n'a point fécondé la femelle, celle-ci pond des œufs neutres qui se pourrissent au bout d'un certain temps sans fournir de petits. — Le sexe n'existe point préalablement dans les œufs fécondés ; il n'est déterminé que par la qualité de la liqueur du mâle, c'est-à-dire par le degré de fécondation. — M. Duméril a démontré que la qualité de nourriture développe les organes sexuels chez les abeilles, et que l'homme peut, au moyen de l'alimentation, et du degré de lumière, changer à volonté les larves de femelles en neutres et de

neutres en femelles. — Spallanzani a expérimenté que la sexualité dépendait du mode de fécondation. Selon la quantité et la qualité de la liqueur séminale qu'il injectait dans l'utérus des lapines, il obtenait à volonté des mâles ou des femelles.

Déjà plusieurs physiologistes distingués avaient avancé que le sexe de l'enfant pouvait dépendre de la prépondérance que le père ou la mère exerçait sur sa formation ; ils voyaient cette prépondérance, ou dans la force et l'énergie de la constitution, ou dans la vigueur déployée au milieu de l'embrassement. Ainsi, dans un mariage, l'homme se trouvait-il être d'une constitution plus robuste ou plus amoureuse que celle de la femme, le fruit naissait mâle ; au contraire, était-ce la femme qui l'emportait sur l'homme, l'accouchement donnait une fille.

Quoique trop exclusive et peu conforme aux résultats, cette théorie a néanmoins ses vérités.

Des travaux récents sur l'embryogénie ont démontré que l'embryon offre les éléments des deux sexes à la fois, et que sa sexualité n'est définitivement déterminée que par la prépondérance qu'acquiert un sexe sur l'autre. D'où vient cette prédominance? C'est une question qui n'a pas encore été vidée. D'après notre système, elle provient naturellement d'un plus haut degré de vitalité imprimé à l'œuf, lors de la fécondation, et l'expérience des faits le prouve chaque jour.

Il est d'observation constante que les mariages contractés à un âge trop tendre, restent stériles pendant les premières années, ou ne donnent que des fruits faibles et particulièrement des filles. — Chez les époux usés par des excès, ou d'une constitution molle, flasque, le même phénomène a lieu. — Les personnes trop avancées en âge n'engendrent également que des filles ou des êtres débiles qui arrivent rarement à l'âge de puberté. Dans ces diffé-

rents cas, il est donc à présumer que la liqueur prolifique étant, ou trop pauvre ou mal élaborée, ne contient pas les principes nécessaires pour pousser l'œuf à l'évolution mâle. Le résultat opposé a lieu chez les individus robustes, sages et menant une vie régulière ; ils engendrent presque toujours des enfants mâles.

Il existerait donc trois modes de fécondation, en rapport avec les degrés de vitalité de la semence. — La fécondation mâle comprendrait le premier mode, comme étant le plus énergique ; — La fécondation femelle appartiendrait au second mode ; — le troisième mode ou le plus imparfait, ne produirait que des embryons, des fœtus expulsés avant le terme, ou reconnus non viables.

Mais on fera l'objection que, s'il en était ainsi, les hommes vigoureux ne procréeraient que des garçons, tandis que les hommes faibles se verraient condamnés à n'engendrer que des filles ou des avortons ?

Cette objection n'est point aussi forte qu'on pourrait d'abord le croire; elle tombera d'elle-même, si l'on veut tenir compte des mille et mille circonstances qui peuvent influer sur la qualité et la quantité de la liqueur prolifique.

1er exemple : Un homme très robuste, très vigoureux, qui aujourd'hui aurait pu procréer un garçon, après-demain n'engendrera qu'une fille, parce que sa semence aura perdu de sa qualité, soit par des excès physiques ou intellectuels, soit par un dérangement sourd dans ses fonctions organiques.

2e exemple : La fécondation ayant eu lieu au deuxième mode, la prédominance de la mère s'établit; le fruit sera femelle; et, selon que la femme sera sage, saine et robuste, la fille héritera de ces qualités; au contraire, l'enfant sera d'autant plus chétif que la mère aura plus abusé, et que sa constitution sera plus délicate.

3e exemple : Le troisième mode de fécondation ne produit que des êtres plus ou moins dé-

biles, et encore faut-il que la femme soit douée d'une assez bonne constitution ; car, lorsque cette condition manque, le fruit n'est ordinairement qu'un avorton, un être imparfait qui n'arrive point à terme.

Enfin, si l'homme et la femme sont tous les deux fatigués, épuisés, dans un état qu'on pourrait nommer agénésiaque, la fécondation n'aura point lieu, c'est-à-dire que la copulation s'opérera sans aucun résultat.

D'après tout ce qui précède, on peut conclure que la sexualité, la bonne ou mauvaise conformation de l'embryon, sa beauté, sa force ou sa faiblesse dépendent de la différence dans les qualités de la semence, d'où résultent nécessairement les différents modes de fécondation.

En outre, il existe des nuances intermédiaires à ces modes, nuances difficiles à saisir, et qui sont probablement la source des différentes idiosyncrasies qu'on remarque dans les familles nombreuses.

A cette théorie fondamentale se joint une circonstance importante qui en est le corollaire ; je veux parler des divers degrés d'absorption des molécules fécondantes par les organes génitaux de la femme. Cette dernière démonstration expliquera pourquoi les individus bien conformés et d'un tempérament robuste restent quelquefois stériles ou ne procréent que des êtres chétifs.

La femelle joue ici le rôle principal ; ses organes sont doués de facultés contractiles et absorbantes plus ou moins grandes qui coïncident avec les différents modes de fécondation dont nous venons de parler.

Au moment de l'acte sexuel, l'utérus doit entrer en action et aspirer la liqueur spermatique ; puis les trompes doivent se dilater pour laisser monter aux ovaires la molécule fécondante :

1° Ces deux mouvements étant convenablement exécutés, la fécondation a lieu.

2° Dans le cas où l'aspiration de l'utérus et la dilatation des trompes ne s'opère qu'imparfaitement, la fécondation est incomplète; l'œuf n'ayant point reçu le degré de vitalité nécessaire donnera un embryon chétif; quelquefois difforme qui, le plus souvent, n'arrivera point à terme.

3° Si la matrice dépourvue d'énergie, de force contractile, laisse tomber la semence aussitôt qu'elle l'a reçue; ou si, péchant par un excès contraire, son col reste contracté et fermé pendant l'intromission de la semence, ou enfin si les trompes se refusent à livrer passage à la molécule fécondante ; l'embrassement restera stérile.

En résumant tout ce qui précède, on arrive à cette conséquence :

Si la sexualité de l'être futur dépend du mode de fécondation, autrement dit des qualités de la semence virile, la bonne conformation du fœtus, sa vitalité, sa force et sa beauté dépendent aussi

du mode d'absorption des organes génitaux de la femme.

SOUS LES RIDEAUX.

Ce chapitre, dont nous ne donnons que le résumé, est spécialement consacré à indiquer aux époux les conditions dans lesquelles ils doivent se trouver pour avoir des enfants beaux et bien constitués. Nous dirons aussi un mot sur la procréation des sexes à volonté.

Si l'acte de la génération est regardé par les jeunes gens comme une sensation de plaisir et de volupté, l'homme mûr devrait le considérer comme un acte de plus haute importance ; car, nous le répétons, la bonne ou mauvaise constitution de la progéniture dépend, en grande partie, des conditions morales et physiques dans lesquelles il se trouve en consommant cet acte.

Ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, l'homme malade, l'homme exténué par des fatigues morales ou physiques, doit fuir les

embrassements de sa femme et attendre pour se rapprocher d'elle qu'un régime convenable ait réparé les désordres de son économie. Des embrassements trop multipliés sont toujours nuisibles aux époux, et si la fécondation est opérée par le dernier embrassement, alors que l'homme est épuisé, que la femme est fatiguée, le fruit se ressentira nécessairement de cette faiblesse. Au contraire, deux époux qui se verraient après quinze jours d'un régime confortant, auraient toutes les chances pour engendrer un être vigoureux.

Une ardeur excessive en amour, des transports délirants, fougueux, accompagnés de contractions musculaires et de spasme, retardent l'absorption utérine et souvent l'arrêtent complètement. — L'état opposé est également contraire aux fonctions génératrices ; plusieurs physiologistes ont attribué la mauvaise conformation, la débilité de l'enfant, à la froideur, à la nonchalance avec laquelle certains époux

exécutent l'acte sexuel, et ils citent à l'appui de leur opinion, l'exemple des enfants de l'amour qui sont généralement forts et vivaces. Cela prouverait que toutes les facultés de l'individu doivent être employées à cette grande fonction, et que l'union sexuelle demande un profond recueillement.

Le bain chaud est recommandé aux femmes à constitution sèche, bilieuse, à imagination ardente, qui ne procréent que des êtres chétifs, et souvent restent stériles; après que le bain aura détendu, assoupli leurs parties, l'absorption sera plus facile et partant la fécondation. — Pour les individus à constitution éminemment lymphatique, l'usage modéré des stimulants est indiqué; ils devront se soumettre au régime dont il sera parlé dans le chapitre suivant. L'exécution de ces sages préceptes doit nécessairement influer sur la progéniture.

Tous les jours ne sont point également propres à la procréation, et il n'est pas indifférent

aux époux de se rapprocher de leurs femmes à telle ou telle époque du mois; car, il résulte des recherches de plusieurs physiologistes que la conception est d'autant moins facile que la femme est plus éloignée de l'époque de ses règles ; au contraire, la fécondation est presque certaine lorsque l'embrassement a lieu avant ou après leur écoulement. Partant de ce principe qui repose, dit-on, sur une observation constante, les époux qui désirent procréer doivent choisir les quatre jours qui précèdent le flux menstruel ou les quatre jours qui le suivent : les époux, dont l'intention n'est point d'avoir des enfants, ne se rapprocheront qu'après ces époques. Si ce dernier moyen était généralement connu et pratiqué par les femmes, il éviterait bien des tourments, bien des chagrins amers ; il préviendrait de bien funestes conséquences.

Avant de terminer, disons un mot sur l'art prétendu de procréer les sexes à volonté. Cet art, comme nous l'avons fait remarquer plus

haut, reposerait sur la manière de féconder l'ovaire droit pour obtenir des garçons, l'ovaire gauche pour avoir des filles. Quoique peu de personnes sérieuses ajoutent foi à ce procédé, il est si simple, qu'on peut très facilement et sans aucun inconvénient le mettre en pratique ; s'il réussit tant mieux, s'il ne réussit point, on n'en est ni plus ni moins avancé. Millot, qui a rédigé la procréation à volonté en théorie, cite un bon nombre d'exemples de femmes qui, embrassées par leurs maris dans une position penchée à droite, procréaient toujours des garçons par la raison que l'ovaire droit était fécondé, tandis que d'autres femmes, fécondées dans la position inverse, faisaient toujours des filles, par la raison que la molécule fécondante arrivait à l'ovaire gauche. Cet auteur a écrit un gros volume pour prouver par des faits la vérité de sa théorie ; quelle soit vraie ou fausse, nous dirons aux incrédules : essayez ! il en coûte si peu.

Quant à la *Mégalanthropogénésie* ou art de

faire de beaux enfants, des enfants sains de corps et d'esprit, on doit y ajouter foi jusqu'à un certain point; et dans cet ouvrage les conseils donnés aux époux pour bien procréer, pourraient prendre le nom de conseils mégalanthropogénésiques : car, aujourd'hui personne ne nie les influences morales et physiques des père et mère sur le fruit. L'homme et la femme d'une santé robuste, d'un moral calme, ouvert, exempts de toute passion triste ou violente, procréeront des êtres mieux constitués que l'homme et la femme qui se trouveront dans des conditions opposées. C'est sur cette base et sur le croisement des tempéraments que repose l'amélioration des races.

Nous avons vu que l'imagination de la mère pouvait influer sur son fruit ; nous verrons plus loin, que les Grecs dûrent en partie leur beauté physique, si fameuse dans l'antiquité, aux peintures et sculptures, représentant la forme humaine dans ses perfections, qui frappaient sans

cesse les yeux des femmes enceintes. On ne saurait donc trop recommander aux femmes grosses d'orner leurs appartements d'images riantes, gracieuses, afin que l'esprit soit égayé et l'imagination séduite. Il est inutile de répéter que, durant sa grossesse, la femme doit éviter toute espèce de fatigue, toute impression vive et désagréable, enfin les excès en tous genres. A l'époque de la grossesse, les organes génitaux étant le siège d'une plus grande vitalité, le centre d'une sensibilité excessive, le moindre dérangement dans l'économie, la plus petite contraction utérine, peut retarder, entraver le développement du fœtus, ou lui imprimer une modification vicieuse. Les femmes sujettes à une grossesse laborieuse, à des dérangements de santé, devraient, à l'exemple de la mère des Gracques, s'éloigner de leur mari aussitôt qu'elles se sentent enceintes, et ne s'en rapprocher que deux mois après les relevailles ; bien certainement alors, les difformités congéniales

seraient moins fréquentes, l'accouchement serait accompagné et suivi de moins d'accidents, la mère et l'enfant s'en trouveraient beaucoup mieux.

ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE. — NUTRITION. — ENTRAINEMENT.

L'homme et la femme ont procréé ; un enfant vient de naître : sur lui désormais doit se porter toute la sollicitude des parents pour donner à la société un membre qui puisse lui être utile. Le plan d'éducation physique à suivre pour arriver à ce grand résultat se résume dans les lignes suivantes :

Prendre l'être humain à sa naissance; favoriser la nature dans sa marche normale, la réprimer dans ses tendances vicieuses; régler, distribuer la nutrition de manière à perfectionner les instruments de la vie; suivre les préceptes hygiéniques fruits d'une sage expérience, afin d'assurer à l'homme le développe-

ment complet de ses facultés physiques et morales : tel est le but vers lequel les parents et les instituteurs devraient diriger tous leurs efforts.

Cette éducation de la vie animale n'est point une utopie, ainsi qu'on pourrait le croire ; c'est une vérité désormais démontrée.

En commençant par le règne végétal, ne voyons-nous pas les fleurs des champs devenir doubles, triples dans nos jardins ; des arbres donner des fruits plus gros, plus savoureux ; des plantes acquérir d'énormes dimensions, au moyen de certains procédés dont s'est enrichie l'horticulture. M. Puvis a fait constater que des melons arrosés avec du purin, selon sa méthode, étaient arrivés à un poids de 35 à 40 livres, sans qu'ils eussent rien perdu de leur délicatesse et de leurs parfums.

Si nous passons au règne animal, nous verrons aussi que le développement de la forme est toujours dû au mode de nutrition et à

l'hygiène instinctive. Bien plus, le savant Duméril a démontré que la sexualité, chez les abeilles, dépendait de l'alimentation et de la quantité d'air. Milne Edwards est parvenu à s'opposer à la métamorphose des têtards en crapauds, en les privant d'air et de lumière, et à leur faire acquérir, sous la même forme, des dimensions énormes. Les œufs d'oies, de poules, etc., qu'on fait éclore par des moyens artificiels, produisent des monstruosités de telle ou telle partie, calculées sur l'application de la chaleur pendant la période d'incubation.

A mesure que l'être s'élève dans la série, ces faits acquièrent une plus grande importance.

Les peuples grossiers des temps antiques avaient obtenu par leur système d'éducation physique, la vigueur, le courage, le mépris de la douleur, même de la mort! Les anciens Hellènes possédaient, entre tous les peuples, la beauté du corps au plus haut degré; et cepen-

dant leurs ancêtres les Égyptiens et les Pélages étaient loin d'offrir cette *eumorphie* si célèbre dans l'antiquité. Les Grecs, d'après Hérodote, auraient dû cette beauté physique à une loi de Codrus, relative à l'âge, au tempérament et au choix des individus, dans l'union des sexes. Plus tard les peintures, les statues représentant la créature humaine sous les formes les plus élégantes, ne furent point étrangères à l'amélioration de la race; leur profusion sur les places, dans les édifices publics et les maisons particulières, impressionna ce peuple d'artistes et agit vivement sur l'imagination des femmes enceintes.

Les Turcs, qui se font admirer de nos jours par leur physionomie régulière et leur robuste charpente, descendent cependant, en ligne directe, des Tartares dont la prosopopie ne s'éloigne guère du type chinois. L'amélioration de la race turque provient de son croisement avec les femmes Caucasiennes et sur-

tout avec les femmes Grecques, alors que l'esclavage pesait sur leur beau pays.

Certaines peuplades d'Afrique, d'Amérique et de l'Océanie avaient, dans le principe, l'habitude de comprimer le crâne des nouveau-nés de manière à développer la partie postérieure au détriment de l'antérieure. Quoique cette pratique soit aujourd'hui abandonnée, la conformation de la tête est restée allongée en melon : ce qui tendrait à prouver qu'une forme factice d'abord, deviendrait naturelle ensuite.

Partout, sur le globe, l'intelligence et la main de l'homme se reconnaissent. A force d'interroger la nature dans ses secrets, il est parvenu à découvrir quelques lois de la matière vivante, et peut, à son gré, arrêter ou précipiter la vie ; rendre l'être vigoureux ou l'étioler. Nous sommes témoins chaque jour des améliorations de races et des modifications de formes qu'on obtient chez les animaux domestiques.

Les résultats obtenus par le célèbre Bakwel

sont trop importants pour ne pas en dire quelques mots : Après quinze ans d'essais et d'expériences raisonnés, cet homme de génie parvint à diriger sur tel ou tel organe les sucs nutritifs et à en priver tel ou tel organe. Ainsi, les bœufs qu'il élevait pour la boucherie présentaient des jambes courtes, une panse étroite, de petits os, la peau mince, tandis que la poitrine et l'intervalle compris entre les deux hanches étaient larges, profonds et énormément charnus ; la masse musculaire formait les deux tiers du poids de l'animal. Bakwel, jugeant les cornes inutiles aux bœufs qu'on élève pour tuer, créa une race bovine sans cornes. C'est à ce fermier, justement célèbre, que l'Angleterre doit ses bœufs énormes, ses gros chevaux de trait , ses coureurs et ses plus beaux moutons.

La méthode de Bakwel est devenue européenne ; l'art du régime des bestiaux se perfectionne de jour en jour. On sait quelles

conditions organiques doivent présenter les animaux pour être engraissés, dégraissés ou emmusclés, et quels sont les aliments qui conviennent le mieux à ces différents genres de nutrition. Cette méthode a reçu le nom d'*entraînement*, et peut fort bien s'appliquer à l'homme; les Anglais eux-mêmes nous en fournissent une preuve dans leurs boxeurs et leurs jockeis. Les premiers acquièrent un développement presque monstrueux du système musculaire; les seconds sont dégraissés, de façon à être réduits à la moitié de leur poids.

Le régime de l'entraînement ne borne pas son action au tissu graisseux et musculaire; il modifie tous les organes, toutes les parties de l'individu : le cœur, le poumon, le sang, etc. Il porte aussi son influence sur toutes les fonctions de l'économie. Nous indiquerons sommairement les divers modes d'*entraînement*.

Le régime pour *emmuscler*, c'est-à-dire pour développer les parties charnues, consiste

dans l'usage d'aliments qui, sous un petit volume, contiennent des principes essentiellement réparateurs ; des viandes rôties, des consommés de viande, etc... Quelques purgatifs sont donnés de temps à autre, dans le double but de nettoyer les muqueuses gastro-intestinales, et d'exciter l'appétit. En outre, le sujet est soumis à une gymnastique journalière, d'abord, peu fatigante, mais qui s'élève graduellement et d'une manière insensible, jusqu'à permettre les contractions musculaires les plus puissantes.

Le régime pour *dégraisser* doit être excitant et peu substantiel. La nourriture, prise en très petite quantité, se composera de viandes blanches dépourvues de toute graisse et bien condimentées ; de légumes cuits à l'eau, sans beurre ni substances grasses; des fruits, des boissons acidulées, diurétiques ; les vins blancs, le café noir, etc... A cette alimentation on joint les sudorifiques et les purgatifs salins

à des intervalles ménagés. La gymnastique, longtemps soutenue, est ici indispensable. On recommande l'exercice du cheval et de la voiture, l'escrime, la danse, la natation ; enfin, les promenades prolongées, la course jusqu'à la fatigue. Ce régime, bien suivi, fait rentrer le plus gros ventre, efface l'obésité. Le docteur anglais Wadd parle d'une jeune dame obèse, que deux mois de ce régime dégraissèrent de 97 livres.

Lorsque la maigreur ne dépend point d'une affection organique, la méthode pour *engraisser* consiste à diriger les sucs nutritifs sur le tissu cellulaire. Des expériences récentes ont démontré que les matières grasses des aliments allaient s'interposer, molécule à molécule, dans les aréoles du tissu cellulaire ; or, les viandes grasses, le beurre, l'huile, les farineux et féculents, préparés avec force graisse, devront exclusivement composer la nourriture des personnes qui désirent engraisser. Pour boisson,

la bierre, le cidre nouveau, le lait, l'hydromel. Les bains chauds; le repas au sortir du bain; le sommeil au lit, aussi longtemps que l'on pourra dormir; quelques petites saignées faites à propos; de temps en temps, des purgatifs pour exciter l'estomac et réveiller l'appétit; enfin peu d'exercice et beaucoup de repos. Le même docteur anglais cite une autre dame qui, au moyen de ce traitement, d'étique et d'anguleuse qu'elle était, devint ronde comme boule.

Il reste donc comme fait désormais avéré, que l'alimentation exerce son influence sur toutes les parties de l'èconomie vivante, et qu'on peut diriger les sucs nutritifs sur tel ou tel système, au détriment de tel ou tel autre.

Relativement aux enfants à la mamelle, des hommes spéciaux ont fait ressortir le danger des bouillies et autres aliments du même genre, pour suppléer à l'insuffisance du lait de la nourrice. Une foule d'enfants succombent à

cette nourriture, et ceux qui en échappent, offrent pendant longtemps des marques évidentes d'une constitution détériorée. Il a été, en outre, démontré que, dans bien des cas, le rachitisme dépendait de ce mode d'alimentation. La meilleure nourriture à donner à l'enfant, lorsque le lait de la nourrice ne peut plus lui suffire, est une panade faite avec de la mie de pain et de l'eau sucrée. On remplace l'eau sucrée par du bouillon, lorsque l'enfant a besoin d'être abondamment nourri.

Maintenant qu'on a saisi toute l'importance d'une alimentation en rapport avec les forces digestives, avec les pertes et les réparations; maintenant qu'on connaît les transformations miraculeuses opérées par le régime et la gymnastique réunis, jetons un coup d'œil sur certains phénomènes qu'offre souvent l'homme dans les derniers moments de son existence.

LA VIE.

—

On ne connaît la vie que par ses phénomènes : si les investigations de la science parviennent un jour à découvrir la puissance qui anima le premier être, alors seulement on pourra la définir.

La physique nous apprend que la vie est la manifestation d'activité des corps et que cette activité est émanée d'une force fondamentale.

Les physiologistes nous disent : la vie est le balancement de deux forces propres à la matière : l'une de ces forces se nomme *excitation*,

l'autre *relâchement* ; ou, en d'autres termes : la *contraction* de la fibre, sous l'influence d'un stimulus, et sa *détente* lorsque ce stimulus cesse d'agir. Action et réaction, tel est le mécanisme de la vie. Le parfait équilibre entre ces deux forces constitue la santé ; si cet équilibre est troublé, la maladie en résulte, et s'il est entièrement détruit, la vie s'éteint, l'être est frappé de mort.

Tout est prodige ; tout est mystère dans la vie générale comme dans la vie individuelle. D'abord, un atome, un germe ; puis ce germe, fécondé par le principe de vie, croît, se développe, devient un être vivant. Mais, avant d'arriver à cette forme qui distingue son espèce, à ces proportions qui caractérisent son individualité, l'homme doit passer par tous les états intermédiaires de la série zoologique.

Pour le philosophe qui s'est voué à l'étude de la nature, que d'admirables surprises, quelles étonnantes et merveilleuses métamorphoses !... Pendant cette marche incessante et

progressive de la vie, il a pu suivre l'enchaînement des phénomènes, dans l'ordre physique; il est même parvenu à expliquer leur mode de succession; mais lorsqu'arrivé au sommet de l'échelle qu'occupe l'homme, comme être le plus parfait, il regarde en bas, il se demande toujours *qu'est-ce que la vie*? Alors ne pouvant sonder l'impénétrable mystère, sa pensée le porte aux sphères de l'idéal, et il dit : *La vie, c'est la puissance suprême; la force éternelle, c'est DIEU!*

Lorsqu'on étudie les phénomènes qu'offrent la vie et l'organisation, dans l'immense série des êtres, depuis l'heure de l'animation jusqu'à celle de la mort, on n'est pas moins émerveillé; l'homme, ne pouvant résoudre le dernier mot du problème, se reporte encore vers une force insaisissable, éternelle.

En effet, relativement à la forme, quelles innombrables variétés parmi les êtres qui peuplent le globe terrestre; relativement à la dimension, d'une moisissure au cèdre orgueilleux

et superbe, de l'insecte microscopique à la baleine colossale, quelle antithèse! relativement à la durée de la vie entre l'éphémère qui n'a que quelques heures d'existence et certains animaux qui vivent des siècles entiers, quelle énorme distance!

Maintenant si nous considérons les phénomènes que nous présente la vie selon les espèces, les âges et les climats, selon son intensité ou sa faiblesse, selon ses anomalies, nous oserons à peine croire à ce qui se passe sous nos yeux. — Un léger contact, une goutte d'eau, un souffle, suffit pour éteindre la vie chez tel être, tandis que tel autre résiste aux chocs les plus violents, à l'avulsion d'un membre, à la perte de la moitié de son corps.

— Un ver coupé en deux, loin de perdre la vie, forme deux êtres, qui se meuvent séparément. — On voit des coléoptères vivre encore après avoir supporté la perte de la moitié de leur individu. — Un de ces insectes avait eu les deux tiers du corps rongé par des fourmis

qui s'étaient logées au fond de l'excavation, et, malgré cette énorme perte de substance, il n'en continuait pas moins à marcher tranquillement. — On a fait geler des chenilles au point de les rendre cassantes, et cependant on a pu les ranimer. — Falconet, se trouvant en Bresse, vit une masse de terre vaseuse qu'un pêcheur venait de retirer d'un étang; cette masse, après avoir été lavée, offrit un amas d'hirondelles gelées qu'on rappela à la vie en les exposant à une chaleur douce et graduée. — Des grenouilles écorchées vives, sautent et existent des semaines entières. — Une tortue, clouée sur le pont d'un navire, vécut pendant trois mois. — M. de Humboldt a vu un condor que des chasseurs avaient étranglé le matin, se remettre à marcher, le soir, lorsqu'on lui ôta le lacet. — Burdack rapporte l'exemple d'un renard qui, frappé d'un plomb mortel, tomba raide sur la place, et fut immédiatement dépouillé; sa peau ne tenait plus que par les oreilles, lorsque, revenant tout-à-coup

à la vie, il happa la main de celui qui l'écorchait et lui fit une profonde morsure. — Les hiboux, les porc-épics, les hérissons cloués sur un mur, donnent encore, au bout de plusieurs semaines, des signes d'existence. — Un naturaliste ayant rempli de coton le ventre d'une sauterelle, la fixa sur une planche au moyen d'une longue épingle. Trois mois après, cette sauterelle parvint à arracher l'épingle et sauta au nez du naturaliste qui en ce moment préparait d'autres insectes. — On sait que des crapauds ont été trouvés soit dans de vieilles maçonneries, soit au milieu de blocs de pierre, où ils vivaient depuis nombre d'années, complètement privés d'air.

La vie, chez l'être humain, offre à peu près les mêmes phénomènes d'extinction subite, sans lésion appréciable et de ténacité remarquable.

— Une femme de Gisors bien portante mourut en bâillant. — Une autre mourut en étendant les bras pour atteindre un fruit qui pendait à une branche. — Une troisième éprouva le

même sort en se baissant pour ramasser une épingle. — Une fille chlorotique tomba au bruit d'un coup de canon ; elle était morte lorsqu'on la releva. — Un enfant que sa mère allait fouetter pour le corriger de sa gourmandise tomba mort au premier coup de verge. — Un cultivateur, revenant des champs, mourut subitement en posant par hasard le pied sur un lièvre au gîte, etc., etc. Il est bon de faire observer que ces différentes morts ne furent point dues à une cause foudroyante, telle que l'apoplexie, la rupture d'un anévrisme du cœur : les cadavres n'offrirent aucune lésion organique. La cause de la mort resta mystérieuse ; les hommes de l'art ne purent la découvrir.

Parmi les exemples de ténacité de la vie, Cowper parle d'un soldat qui eut la moitié du corps emportée par un boulet et qu'on retrouva, six jours après, sur le champ de bataille, respirant encore. — Des mineurs ensevelis sous des éboulements ont attendu, pendant des semaines entières, le moment de leur délivrance. — Un

montagnard surpris par une avalanche resta le laps de vingt jours englouti sous les neiges ; au bout de ce temps, la fonte ayant eu lieu, il put, moyennant quelques secours, regagner paisiblement ses foyers. — Le baron de Tott fait mention d'un Arabe dont les bras, les jambes, les oreilles et le nez avaient été coupés, et qui, malgré cette mutilation générale, passait gaîment ses journées à fumer sous la tente, etc., etc.

On rencontre quelquefois des individus qui possèdent le singulier privilége de suspendre à volonté les mouvements de la vie ; parmi les exemples de ce genre, on cite celui qu'a offert le colonel Townshend comme le plus remarquable. Ce colonel fit appeler deux médecins et un pharmacien pour les rendre témoins de sa mort apparente ; il se coucha sur son lit en leur présence et devint en quelques minutes blafard, puis raide et glacé. Un des médecins explora l'artère brachiale, l'autre appliqua l'oreille sur la région du cœur ; ni l'un ni l'autre ne perçurent le plus petit battement. Le pharmacien, de son côté,

plaça une glace devant la bouche du sujet, et le poli n'en fut point terni. Cette expérience dura trois quarts d'heure. Alors les spectateurs dirent au colonel de cesser, que c'était assez; que cet état trop prolongé pouvait lui devenir funeste; mais le colonel gardait toujours l'immobilité d'un cadavre. Les hommes de l'art, après une exploration nouvelle, se regardèrent effrayés et allaient se retirer, croyant que le pauvre colonel avait été victime de son expérience, lorsque les pulsations de l'artère, revenant peu à peu, ainsi que les mouvements respiratoires et la chaleur, annoncèrent que cet homme singulier rentrait dans le domaine des vivants.

Ainsi tout est merveilleux dans les phénomènes de la vie, soit qu'on les suive dans leur cours normal, soit qu'on les étudie dans leurs anomalies; tout est empreint du sceau mystérieux de la force infinie, et le savant, ne pouvant plus, comme Prométhée, dérober au ciel le feu sacré, reconnaît qu'il est une limite posée à l'intelligence humaine.

LA MORT.

—

t la vie éteinte pour jamais dans les corps organisés ; c'est un sommeil glacé qui n'a point de réveil.

La mort, de même que la vie, a ses anomalies, ses singularités. On trouve consignées dans les annales de la science une foule d'observations curieuses sur les phénomènes offerts par certains cadavres, phénomènes extraordinaires qu'on est cependant parvenu à expliquer, du moins d'une manière satisfaisante.

Selon l'âge du sujet, le genre et la durée de la maladie à laquelle il a succombé, selon la saison, le lieu et la composition chimique du terrain où il a été enseveli, son cadavre se putréfie promptement ou avec lenteur ; quelquefois il se conserve au point de faire croire à un embaumement ; d'autres fois il se momifie, se dessèche et présente la forme d'un squelette noi-

râtre; mais le plus généralement, il prend un aspect blanchâtre et se résoud en une substance mollasse, appelée par les fossoyeurs *gras des cimetières*, et que les chimistes ont nommée adipocire.

La mort n'atteint pas soudainement tous les organes à la fois; elle marche, au contraire, successivement d'un organe à l'autre, et le dernier qu'elle frappe, celui qui résiste le plus longtemps, est le système musculaire. En effet, après l'extinction complète de la vie dans les autres organes, les muscles conservent encore une des propriétés vitales, la *contractilité*. Les expériences d'un grand nombre d'anatomistes ont démontré que, 12 heures et même 20 heures après la mort, les cadavres tressaillaient, s'agitaient sous l'influence d'une secousse galvanique. Il y a vraiment de quoi être étonné à la vue d'un cadavre qui frémit, remue les bras et les jambes au choc de la pile galvanique; on serait tenté de croire au retour de la vie dans un corps qu'elle avait abandonné, et

que la science a désormais trouvé le secret de faire revivre les morts.

Parmi les phénomènes cadavériques dont la vue étonne le plus, se trouvent ceux de la sueur, de l'absorption, de la croissance des dents, des cheveux, de la barbe et des ongles. Ces portions inorganiques de l'économie humaine continuent à croître plus ou moins longtemps, après la mort, par une véritable exhalation des sucs que contiennent leurs bulbes ou racines.

Nous citerons plusieurs faits puisés à des sources authentiques et qui passèrent pour miraculeux à ces époques où la science n'avait encore pu les expliquer.

On lit dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature* :

Une femme hystérique étant morte à la suite d'un violent accès nerveux, une sueur abondante s'établit sur toute la surface cutanée de son cadavre. Les parents de la défunte, surpris de ce phénomène, différèrent l'enterrement de

quinze jours. — Le deuxième jour du décès, la sueur reparut, mais moins abondante; — Le troisième jour, elle diminua encore; — Les quatrième et cinquième jours elle se tarit aux membres et continua aux aines, à la poitrine et à la face; — Le sixième jour, la sueur se borna au front et à la lèvre supérieure; elle sortait lentement et formait des gouttelettes qu'une garde-malade essuyait avec un linge. Ce phénomène alla toujours en diminuant jusqu'au quatorzième jour, époque à laquelle des taches verdâtres parurent sur le ventre du cadavre, qui entra promptement en putréfaction et fut enterré le quinzième jour.

— Le cadavre d'un marin breton présenta pendant six jours les mêmes phénomènes.

— Plusieurs étudiants en médecine de la Faculté de Pavie s'apprêtaient à disséquer le cadavre d'un noyé qu'on avait apporté gelé à l'hospice, lorsqu'ils aperçurent des gouttes de sueur ruisseler sur son visage et sa poitrine. Ils pensèrent d'abord que cette sueur n'était autre

chose que de l'eau congelée sur la peau et que liquéfiait la chaleur du lieu ; mais le professeur Mascagni attribua ce phénomène aux vaisseaux exhalants qui continuaient à fonctionner. Curieux d'expérimenter si les vaisseaux absorbants entreraient en action, ce professeur injecta un litre d'eau tiède dans l'estomac du cadavre. Deux jours après, la nécropsie ne laissa point découvrir une seule goutte d'eau dans le viscère; l'absorption du liquide avait été complète.

— Le phénomène de la pousse des dents est assez fréquent chez les cadavres d'enfants, morts à l'époque de la seconde dentition.

Thomas Bartholin cite comme exemple remarquable, la petite fille âgée de sept ans, d'un comte milanais dont il fréquentait la maison. Cette enfant mourut à la suite d'une fièvre cérébrale et fut enterrée pendant l'absence de ses parents qui voyageaient en France. Six mois après, les parents, de retour dans leurs foyers, voulurent faire embaumer le corps de l'enfant.

Bartholin, présent à l'exhumation, trouva le cadavre à demi-putréfié; les cheveux et les ongles étaient dans toute leur intégrité; mais ce qui l'étonna le plus, ce fut la bouche de la petite fille qui, dégarnie de dents à sa mort, offrait en ce moment un râtelier admirable de blancheur et parfaitement aligné. La croissance des dents avait donc continué après la mort, et six mois avaient suffi à leur entier développement.

Un habile anatomiste de Paris, qui s'occupe de préparations de pièces anatomiques, a écrit plusieurs observations intéressantes sur la pousse des dents chez les squelettes qu'il prépare en leur conservant le système ligamenteux.

Tout le monde sait aujourd'hui que les poils, la barbe, les cheveux et les ongles poussent encore pendant les huit à douze heures qui suivent la mort. Il n'est point rare de voir, dans les hôpitaux, la barbe des hommes, fraîchement rasée avant le décès, croître de plusieurs lignes; mais lorsque l'activité du système pileux

continue un mois, deux et trois mois après la mort, le cas est anormal. Ce phénomène, d'autant plus remarquable qu'il est plus rare, a donné lieu à des recherches, à des discussions scientifiques, consignées dans divers ouvrages, notamment dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature* et dans les *Transactions Philosophiques*. MM. Serres et Pariset ont prouvé dans un écrit que la pousse de ces parties demi-végétales du corps humain, n'avait rien d'extraordinaire.

Ambroise Paré conservait dans son cabinet un cadavre embaumé, et se plaisait à raconter aux visiteurs curieux, que les ongles, les cheveux et les poils coupés et rasés quelques jours avant la mort, avaient acquis après l'embaumement la longueur qu'on leur voyait au commencement, c'est-à-dire, les cheveux, huit pouces, la barbe, trois pouces, et les ongles, cinq lignes.

— Le célèbre anatomiste Ruisch a consigné quelque part dans ses ouvrages, qu'ayant écor-

ché le cadavre d'un nègre pour en envoyer la peau au musée de Moscow, la toison laineuse qui recouvrait les différentes parties de cette enveloppe humaine, végéta encore pendant plusieurs mois.

Les physiologistes Germanus et Burdack ont vu la barbe, les cheveux et les ongles de plusieurs cadavres être coupés à diverses reprises et repousser au bout de quelques jours.

On lit dans le grand *Dictionnaire des Sciences médicales* :

« Un père conserva les restes d'un fils qu'il avait beaucoup aimé : après quelques jours d'une muette douleur, il voulut le contempler encore. La barbe de ce fils qu'on avait rasée après la mort avait tellement crû, que le père s'abusa au point de prendre ce phénomène pour un retour à la vie. »

Nous tirons des archives anatomiques de Nuremberg le fait suivant :

Le cadavre de Loïsen, jeune femme décédée en 1620, fut mis dans une bière peinte en

noir, selon l'usage du pays, et enterré dans une fosse du cimetière dont le sol était ferrugineux. Mais la beauté de sa chevelure tenta la cupidité du fossoyeur qui, de nuit, ouvrit la bière, coupa les cheveux de la morte et les vendit.

Trente ans plus tard, le même fossoyeur, creusant une fosse au même endroit, trouva et reconnut la bière de Loïsen; comme il l'examinait attentivement pour s'assurer s'il ne se trompait point, il aperçut à travers les planches disjointes et à demi-pourries de longues mèches de cheveux: aussitôt il ouvrit la bière et resta muet d'étonnement à la vue d'un corps desséché qu'entourait une épaisse chevelure! Les cheveux avaient crû avec une force si prodigieuse que toute la bière en était remplie. Revenu de sa surprise, au bout de quelques minutes, il voulut porter la main à la tête du cadavre; mais à peine l'eut-il touchée que le corps entier tomba en poussière; il ne resta plus dans le cercueil que les dents, les ongles et les cheveux.

Le fait le plus remarquable, le plus extraor-

dinaire, et auquel bien des lecteurs n'oseront ajouter foi, est celui qui fut inséré, dans le recueil académique, au commencement du siècle dernier, par le sieur Tamponette, maître accoucheur du collège de chirurgie de la ville de Paris.

Le professeur Tamponette était un de ces hommes laborieux qui aiment à fouiller, à étudier la nature dans ses écarts et ses mystérieuses irrégularités. Alors qu'il n'existait pas encore de musée anatomique, cet habile accoucheur avait collectionné tout ce que la génération humaine offrait de plus étrange et de plus bizarre. On voyait dans son cabinet des monstres de toutes les formes, de tous les genres, de tous les sexes; enfin toutes les productions tératologiques du règne animal. Dans cette riche collection, que visitaient une foule de curieux, se trouvait le cadavre d'un jeune homme de vingt ans à qui *les cheveux*, *la barbe et les ongles poussaient*.

Voici, en quelques lignes, l'histoire de ce

fameux cadavre qui attira l'attention du monde savant.

Le professeur Tamponette comptait au nombre de ses élèves un jeune homme de dix-huit ans d'une constitution tout-à-fait singulière : il tenait de la femme hystérique par sa susceptibilité nerveuse portée à un degré maladif, et de la bête fauve par le système pileux. La surface entière de son corps était couverte d'un poil rude, épais et tirant sur le roux; on ne lui voyait du visage que le nez, la bouche et les yeux ; les autres parties se cachaient sous le poil, de telle sorte qu'il ressemblait assez à un orang-outang ; il faisait peur aux femmes, aux enfants et à lui-même, car il n'osa jamais se regarder dans une glace. Ce garçon, quoique mangeant beaucoup, était d'une maigreur extrême; tous les sucs nutritifs passaient dans son système pileux ; aussi se voyait-il obligé de retrancher, chaque semaine avec des ciseaux, cette exubérance poilue qui l'incommodait au point de mettre obstacle à la liberté de ses mouvements. Cet état dura

jusqu'à vingt ans, époque où la maigreur du corps augmentant toujours, le pauvre garçon se mit au lit et mourut.

Pendant les deux derniers mois de sa vie, sa barbe avait acquis l'incroyable longueur d'*un mètre quarante-cinq centimètres!* et sa peau ressemblait littéralement à la peau d'un ours au pelage roussâtre.

Le professeur Tamponette embauma le cadavre de son élève selon la méthode égyptienne et le conserva dans son cabinet. Un soir, ses élèves ayant par mégarde, approché de la momie, un flambeau allumé, la barbe s'enflamma et, malgré l'empressement que l'on mit à l'éteindre, fut presqu'entièrement brûlée. Alors, un des élèves, pour effacer les traces de l'incendie, savonna la face du cadavre, tira son rasoir et lui fit la barbe suivant toutes les règles de l'art. O prodige!.. Le lendemain la barbe avait repoussé de quelques lignes, et les jours suivants, elle crût avec tant de force, qu'avant la fin de

la semaine elle atteignit trois centimètres de longueur.

Le professeur, instruit de ce phénomène, voulut en être le témoin oculaire. En conséquence, il fit raser devant lui la momie et vint, au bout de 24 heures s'assurer de la vérité du fait : effectivement, la barbe avait repoussé d'une manière très sensible ; les ongles aussi se faisaient remarquer par leur longueur démesurée.

De ce jour le professeur Tamponette soumit la barbe et les ongles de sa momie à des coupes régulières ayant lieu chaque semaine ; il invita les naturalistes et tous les curieux de la capitale à être témoins de ce rare phénomène.

Le rédacteur du recueil des mémoires académiques ajoute que la momie du sieur Tamponette fut barbifiée et unguifiée durant trois années consécutives et que, ce laps de temps écoulé, la vitalité du système pileux s'éteignit, mais que les ongles continuèrent à croître pendant six mois encore.

Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres

faits analogues, en nous étayant de noms scientifiques devant lesquels il n'est point permis de douter; mais les exemples cités suffisent pour faire comprendre au lecteur que la nature est un livre immense où chaque page est semée d'étonnants phénomènes, où chaque mot est une énigme qui n'échappe que trop souvent à la sagacité humaine.

MORTS APPARENTES.

INHUMATIONS PRÉCIPITÉES.

—

On a donné le nom de mort apparente à cet état d'immobilité et d'insensibilité complètes dans lequel se trouve plongé, pendant un temps plus ou moins long, un être encore doué de vie.—Les fonctions de la vie animale semblent être entièrement éteintes, et le corps offre l'aspect d'un cadavre.

Cette grave maladie donne annuellement lieu à de fatales méprises et amène des inhumations précipitées, dont le chiffre est plus élevé qu'on ne le pense.

Les morts apparentes et les inhumations précipitées ont, de tout temps, excité l'attention des hommes de l'art et des jurisconsultes. Les anciens peuples n'ensevelissaient leurs morts qu'après les avoir laissés plusieurs jours exposés au grand air. — Chez les Égyptiens, le cadavre n'était livré aux embaumeurs qu'au moment où la putréfaction commençait à s'en emparer. — Les Grecs conservaient leurs morts quatre à cinq jours; — les Romains, cinq à six. Pendant cet espace de temps, le cadavre était lavé avec du vin ou de l'eau aromatisée; on l'oignait de parfums, on l'habillait à neuf, et il restait exposé sous le vestibule de la maison, la tête couronnée de fleurs. Cette coutume se rencontre encore aujourd'hui chez les Orientaux, mais modifiée selon les mœurs de l'époque.

Chez nous, la loi civile ne permet l'inhuma-

tion que vingt-quatre heures après le décès. Ce laps, qui semble suffisant pour la majorité des cas, ne l'est point du tout dans les cas assez nombreux où le sujet a succombé à certaines maladies, telles que l'épilepsie, l'hystérie, la catalepsie, l'éclampsie, l'extase, le sommeil léthargique, la fièvre algide, etc., ou aux diverses causes qui déterminent l'apoplexie, la lipothymie, la syncope, l'asphyxie, etc. Les hommes de l'art reconnaissent unanimement la nécessité de retarder l'inhumation des sujets morts à la suite d'une de ces affections; car des faits, malheureusement trop nombreux, ont prouvé que ces morts n'étaient qu'apparentes, et qu'un retard de quelques jours aurait rendu à leurs familles désolées des parents que la bière a étouffés.

Depuis quelques années, des voix se sont élevées de tous côtés contre la barbarie de ces inhumations précipitées, qui jettent aux vers de la tombe des corps pleins de vie. Un philantrope a même proposé un prix à celui qui

établirait les signes irrécusables d'une mort certaine, absolue. Mais le désir de servir la cause de l'humanité, plutôt que l'appât du gain, a fait entreprendre à ce sujet des travaux importants. M. Le Guern qui s'efforce, avec une constance digne d'éloges, d'éclairer cette grave question, vient de publier récemment une brochure où l'on remarque la statistique suivante :

En France, sur 32 millions d'habitants,

20,800 ont été enterrés vivants, dans le court espace de 13 ans ;

35 se sont réveillés d'eux-mêmes au moment où on les portait au cimetière ;

13 ont dû leur retour à la vie à la tendresse de leurs parents ou amis, après avoir été jugés morts ;

7 ont été tirés de leur sommeil léthargique par la chute du cercueil ;

9 par suite de piqûres faites en épinglant le linceul ;

19 par suite de retards éventuels dans la cérémonie des funérailles.

Devant des chiffres qui parlent si haut, on voit qu'il est de la plus grande importance, et pour la sécurité individuelle et pour la cause de l'humanité, de ne constater un décès que sur des signes tout-à-fait certains, et surtout de ne jamais se presser dans l'accomplissement des derniers devoirs.

MORT APPARENTE.

—

Parmi les cas de mort apparente, on cite en première ligne celui qui donna lieu à la fatale méprise d'André Vésale, célèbre anatomiste du dix-septième siècle, exemple que les chirurgiens devraient toujours avoir présent à la mémoire avant de procéder à une autopsie cadavérique.

André Vésale traitait un noble Castillan pour une maladie dont la cause et le siége avaient échappé à son diagnostic ; mais qu'il supposait être une affection du cœur. Son malade étant

mort, il demanda aux parents la permission d'ouvrir le cadavre, et l'obtint. Vésale, en présence de plusieurs personnes, plongea son scalpel dans la poitrine du défunt et la fendit de haut en bas; mais au moment où sa main allait saisir le cœur, il la retira subitement... Les assistants, surpris de ce mouvement précipité, s'approchèrent du cadavre, et virent un cœur tout sanglant qui palpitait encore... Soudain, un cri d'horreur et d'effroi retentit dans la salle; Vésale pâlit, se troubla, et le jour même fut accusé devant le redoutable tribunal de l'inquisition, d'avoir porté une main homicide et sacrilège sur le corps d'un noble castillan. Il fut condamné à mort; mais le roi, dont il était le médecin et qui appréciait ses talents, fit commuer la peine en un pèlerinage en Terre-Sainte, pour expier son crime.

— L'abbé Prévost, auteur du roman de Manon Lescaut, dut la mort à une semblable erreur. Le galant abbé, bien portant la veille, fut trouvé le lendemain, dans la forêt de Chan-

tilly, étendu sur le sol, privé de sentiment, raide et glacé. On le jugea mort, et la justice ordonna l'ouverture du cadavre, afin de s'assurer si cette mort n'était point le résultat d'un crime. A peine le scalpel du chirurgien eut-il fendu la poitrine, qu'un cri aigu, atroce, s'échappa de la bouche de l'abbé... Mais la blessure était mortelle, et l'infortuné Prévost ne rouvrit un instant les yeux que pour déplorer l'épouvantable méprise qui les lui fermait à jamais !

— Le cardinal Espinosa, premier ministre de Philippe II, fut jugé mort de douleur à la suite de sa disgrâce; mais cette mort n'était qu'apparente; car au moment où l'on pratiquait l'autopsie, il fit un mouvement convulsif avec la main, pour écarter le fer homicide qui lui fouillait les entrailles. L'opérateur pâlit, et les spectateurs restèrent immobiles d'effroi; mais le pauvre cardinal ne put échapper à la mort qu'on venait de lui donner.

Si le scalpel nécropsique fut si fatal aux trois

sujets dont nous venons de parler, il devint au contraire très favorable à la personne dont suit l'observation :

L'abbé Menon, secrétaire de l'académie d'Angers, rapporte qu'une fille, âgée de 22 ans, entra un matin à l'hospice de cette ville pour y chercher un remède contre la terrible maladie dont elle était atteinte. Les secours de l'art furent inutiles; elle succomba le soir même à la violence du mal, et les sœurs hospitalières firent emporter le cadavre dans la salle des morts. Vingt-quatre heures après le décès, le chirurgien procéda à l'autopsie : mais à peine eut-il commencé la première incision, qu'un cri perçant le fit tressaillir et reculer d'effroi!... Le sang jaillit avec force du sein de la jeune fille qui soudain se dressa sur son séant, en poussant des hurlements affreux. De prompts secours arrêtèrent l'hémorrhagie, heureusement peu dangereuse, et la *morte* sortit un mois après de l'hospice, guérie de sa maladie et pleine de santé.

On remarque dans la brochure de M. Legnern, que nous venons de citer, le passage suivant :

« A Brest, une grande fosse est destinée aux pauvres ; ils y sont portés, enveloppés dans une serpillière et enterrés côte à côte : la misère confond là tous les cadavres. Les femmes du peuple ont l'habitude d'aller prier au bord de cet abîme funèbre pour les âmes de tous. — Un jour, la domestique d'un de mes amis priant ainsi, près de la grande fosse, crut remarquer que la terre d'une tombe fraîchement comblée, *remuait !* Elle s'enfuit épouvantée, arriva chez son maître et ne parla de ce qu'elle avait vu, que plusieurs jours après. Bien que l'avertissement fût trop tardif pour être fructueux, on avertit le fossoyeur. Aussitôt la tombe fut décomblée et l'on trouva le cadavre, *les bras levés* comme s'il eût fait un effort pour soulever le voile de terre qui l'étouffait. »

Don Calmet raconte que, pendant plusieurs jours de suite, on entendit des gémissements

dans une fosse du cimetière de Bar-le-Duc ; les fossoyeurs, prévenus de cette circonstance, ouvrirent la tombe et trouvèrent le cadavre, encore chaud, d'un homme qui s'était dévoré la moitié du bras.

Pareil malheur eut lieu au cimetière d'Allais : la bière d'une pauvre femme ayant été ouverte, par autorité de justice, quelques jours après l'inhumation, on aperçut cette victime, couverte de sang caillé et les poings totalement rongés.

— Une jeune comtesse d'Augsbourg mourut à la suite d'un affreux accès d'hystérie et fut enterrée dans le caveau réservé à la sépulture de sa famille. Huit jours après un de ses parents étant mort, on ouvrit le caveau pour y déposer sa dépouille ; alors on entendit des gémissements qui partaient du cercueil de la jeune comtesse ; on s'empressa de le briser et l'on y trouva la défunte pleine de vie, mais avec le poignet droit de moins, qu'elle s'était rongé pour assouvir sa faim.

— Milady Russel resta pendant neuf jours dans un état de mort apparente, offrant tous les phénomènes de la mort réelle, absolue ; elle ne dut son retour à la vie qu'à la tendresse de son mari qui s'opposa opiniâtrement à l'inhumation, jusqu'au moment où le cadavre offrirait des signes de putréfaction. Le neuvième jour au soir, des taches bleuâtres sur quelques régions du corps firent croire à un commencement de décomposition. Lord Russel désespéré quitta le cadavre de sa femme, et la cloche des morts annonçait que l'âme d'une créature humaine s'envolait dans l'éternité, lorsque Milady Russel rouvrit les yeux et agita les bras comme si elle sortait d'un profond sommeil.

Nous terminerons ces exemples par l'histoire de François Civille, gentilhomme normand, citée dans tous les ouvrages écrits sur cette matière, et qui mérite en effet d'être connue.

La baronne de Civille, morte enceinte, fut enterrée pendant l'absence de son mari. Celui-ci, de retour le lendemain, fit exhumer le corps

de sa femme; un habile chirurgien pratiqua aussitôt l'opération césarienne et retira un enfant vivant qu'on nomma François Civille. La mère n'eut point le privilège de rentrer dans la vie, mais le fils grandit plein de force et de santé.

A trente ans, François Civille, parvenu au grade de capitaine, figurait au siége de Rouen où il reçut, pendant l'assaut, une grave blessure. Tombé dans le fossé, les soldats ennemis le dépouillèrent et laissèrent le cadavre à demi-enfoncé dans la vase. Le domestique du gentilhomme, étant venu de nuit pour ramasser le corps de son maître et lui donner la sépulture, crut y découvrir quelques signes de vie; il s'empressa donc de l'emporter au logis et le placer convenablement dans un lit. Le capitaine resta cinq jours et cinq nuits privé de tout sentiment. Le sixième jour la ville fut prise d'assaut, et les ennemis, en pillant la maison de François Civille, rencontrèrent son cadavre qu'ils précipitèrent d'une croisée dans la cour. Le cadavre tomba sur un amas de fumier où il resta trois

jours exposé à toute l'intempérie de la saison. Au bout de ce temps, il fut de nouveau recueilli par son valet et porté chez ses parents dont les soins empressés le rendirent enfin à la vie.

Une autre fois, il fut retiré complétement asphyxié d'un lac où il se baignait et revint encore à l'existence.

En mémoire de ces trois délivrances miraculeuses, le gentilhomme breton signait dans ses actes : *François de Civille, trois fois mort et trois fois ressuscité par la grâce de Dieu.*

L'histoire des individus enterrés vivants remplirait des volumes. Nous nous bornons aux faits cités, pensant qu'ils suffisent pour démontrer tous les dangers qu'entraînent les inhumations précipitées. Nous renvoyons les lecteurs, qui seraient curieux de connaître plus en détail les annales de l'imprevoyance humaine, aux ouvrages de Pline le naturaliste, Winslow, Bruhier, Davis, Louis, Verdier, Terrili, etc.

DES SIGNES DE LA MORT ABSOLUE ET DES MOYENS EMPLOYÉS POUR LA RECONNAITRE.

Jusqu'ici les hommes de l'art ont indiqué comme tels :

La rigidité cadavérique.

L'insensibilité générale.

La cessation des battements du cœur et de la respiration.

L'entier refroidissement du corps.

L'affaissement des pupilles.

La face hippocratique ou cadavéreuse, etc.

Mais ces signes sont incertains et trompeurs ; en effet, si l'on consulte certains exemples fournis par le règne animal, on s'étonnera de la prodigieuse ténacité de la vie, dans des corps entièrement inanimés, en apparence, et de l'état d'engourdissement, de torpeur néroïde qui résiste aux moyens les plus violents. — Les animaux hibernants, c'est-à-dire qui

dorment durant toute la saison d'hiver, offrent un exemple frappant de mort apparente; chez eux, la respiration et la circulation sont inappréciables, la chaleur est nulle, le mouvement et la sensibilité n'existent plus; on peut les écorcher, les disséquer en détail sans qu'ils donnent aucun signe de douleur; cependant ils vivent! Il en est de même chez l'espèce humaine, dans certaines affections léthargiques. — D'où il faut conclure que les signes indiqués plus haut, comme propres à constater la mort, ne fournissent point le degré de certitude voulu pour porter un jugement aussi grave. Mais une épreuve irréfragable, un signe infaillible de la mort absolue, c'est la PUTRÉFACTION. Ce signe ne trompe jamais; c'est le véritable cachet de la mort.

Parmi ces moyens on donne les suivants, comme étant moins sujets à erreurs :

1° Placer une glace devant la bouche; après quelques instants, selon qu'elle se ternit ou

conserve sa pureté, on juge de la vie ou de la mort. — La flamme d'une bougie, un léger duvet placé devant les voies aériennes, par leur agitation ou leur immobilité servent à établir le même jugement.

2° Laisser tomber sur l'épigastre, une goutte de cire à cacheter incandescente; s'il se forme un cercle rosé autour de la goutte de cire refroidie, on doit espérer que la vie n'est pas éteinte; au contraire, si au bout d'un certain temps, la peau ne change pas de couleur, il n'y a plus d'espoir.

3° Les scarifications, les incisions, la brûlure par l'eau bouillante, le fer rouge ou le moxa.

4° La commotion électrique.

Lorsque le sujet reste insensible à l'action de ces divers procédés, il n'y a presque plus de chances de retour à la vie; cependant, nous le répétons encore, ces moyens peuvent être infidèles, attendu qu'il est des cas de mort appa-

rente où la sensibilité est complètement éteinte, et que porter un jugement de mort absolue, à la suite de l'infructueux emploi de ces moyens, serait une imprévoyance aussi coupable que peu sage.

AGONIE.

SIGNES QUI ACCOMPAGNENT LA MORT LENTE.

L'homme est arrivé à la dernière limite du voyage de la vie, haletant, épuisé ; l'abîme de la tombe s'ouvre sous ses pas, et lentement il y descend pour s'endormir du long sommeil. Alors sa respiration devient difficile, s'embarrasse et s'interrompt ; les mucosités accumulées dans les aréoles pulmonaires la rendent stertoreuse, il râle. Le pouls augmente de vitesse, devient irrégulier, petit, vermiculaire ; la circulation s'éteint de la circonférence au centre, et sa

sphère va toujours en se rétrécissant de telle sorte que le mouvement circulatoire cesse d'abord dans les petites artères, puis dans celles d'un plus gros calibre, enfin, de proche en proche, jusqu'au cœur qui donne un faible et dernier battement. La peau se refroidit et souvent se recouvre d'une sueur visqueuse; la face prend une teinte livide; les traits s'affaissent; les yeux s'enfoncent, tandis que les pommettes accusent leurs saillies; les tempes se creusent. le nez s'effile, la bouche s'agrandit, les lèvres s'amincissent et deviennent blafardes, le menton s'alonge en pointe, les paupières tombent et voilent à demi de vitreuses prunelles; dans cet état, les yeux conservent une effrayante fixité; enfin, une dernière expiration sort de la poitrine, et l'homme a jeté son dernier soupir.

Ainsi que nous l'avons démontré, la vie quitte un à un les organes, et la mort s'en empare successivement. Le cadavre se met peu à peu en équilibre de température avec les

corps environnants, c'est-à-dire qu'il se refroidit graduellement, et ce n'est qu'au bout de vingt à trente heures qu'il a perdu toute chaleur. Ce refroidissement, dont la lenteur n'est pas en rapport avec les lois de la conductibilité du calorique, a soulevé cette question : à savoir si la chaleur continue encore dans un cadavre après l'extinction de la vie, ou, dans le cas contraire, pourquoi son extinction est si lente.

La mort anéantit l'individualité; mais la vie universelle persiste; toute vie particulière procède de la vie universelle et retourne à sa source.

Le corps que la mort a frappé rend aux divers éléments ce qui leur appartient; aucune de ses particules n'est perdue; chacune d'elles est absorbée par d'autres corps qui s'en emparent et l'assimilent à leur propre substance. La dépouille des animaux engraisse le sol, et le sol se couvre de végétaux qui servent

de nourriture à une multitude d'êtres vivants. Ainsi marche incessamment la vie générale, et semblable au cercle dont elle est l'emblème, elle n'a ni commencement ni fin ; elle se résume dans ce mot : ÉTERNITÉ.

FIN.

LAGNY — Imprimerie de Giroux et Viallat.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Cosmogonie	5
Anthropologie	48
Dégradation de l'espèce	82
Monstruosités	87
Macrocéphalie	102
Multimames	104
Monstres par défaut et par excès	106
Renversement d'organes	111
Femmes barbues	117
Satyres	120
Tritons, syrènes (monstres marins.)	125
Hermaphrodisme	137
Géants	149
Vices de nutrition	173
Maigreur extrême	186
Hommes à queue	190
Hommes ruminants	196
Poliphages, omnivores	202
Hommes incombustibles	213
Hommes sauvages	225
Homme ours	227
Homme loup	229
Homme mouton	230
La fille sauvage d'Over-Yssel	232
Les enfants des Pyrénées	233
Le garçon de Hanôvre	234
La fille de Champagne	235
Le sauvage de l'Aveyron	240
Hommes amphibies, plongeurs	247
Force musculaire	257
Stérilité	274

Fécondité 279
Précocité 295
Longévité ..... id.
Des conditions physiques et morales dans l'union des sexes 303
Appareils génitaux de l'homme et de la femme 320
Organes génitaux de l'homme 321
Organes génitaux de la femme 323
Organes extérieurs 324
Mécanisme de la génération 331
De la superfétation 343
Naissances précoces et tardives 349
Vices, imperfections des organes génitaux chez les deux sexes 352
Impuissance et stérilité ..... id.
Aphrodisiaques, spermatopés 363
Salacité. Erotomanie 370
Nymphomanie 374
Philtres 385
Vices héréditaires 388
Influence de l'imagination de la mère sur l'embryon 396
De la sexualité et de ses causes présumées 407
Sous les rideaux 419
Éducation physique et morale. Nutrition. Entraînement 426
La vie 437
La mort 446
Morts apparentes 459
Des signes de la mort absolue et des moyens employés pour la connaître 472
Agonie 475

FIN DE LA TABLE.

Ouvrages du même Auteur :

CHEZ **MOQUET**, COUR DE ROHAN, 3, PASSAGE DU COMMERCE.

MYSTÈRES DU SOMMEIL ET DU MAGNÉTISME, explication des prodiges qu'offre cet état de la vie humaine; 4e *édition*, par DEBAY, 1 volume in-12. 2 fr.

Trois éditions rapidement épuisées attestent le mérite de ce spirituel ouvrage.

BIOGRAPHIE D'ABD-EL-KADER, et description des populations de l'Algérie, et en particulier des Kabyles; par DEBAY. In-18, Prix : 1 fr.

Cet ouvrage, très-intéressant, fruit de notes que l'auteur a recueillies pendant de longues excursions scientifiques en Algérie, donne dans un cadre charmant, tout ce qu'on peut dire sur l'Afrique française; quand on connaît ce livre, d'une lecture séduisante, on peut converser sur toutes nos possessions d'Afrique, car l'auteur nous les fait parcourir toutes, et décrit chaque ville, chaque hameau, les divers habitants qui les peuplent, leurs mœurs plus ou moins bizarres. On croirait peut-être que l'ouvrage de M. Debay est une topographie sèche et aride; qu'on se détrompe! l'auteur dit tout sur ces populations sauvages; mais il le dit d'une telle manière, qu'on dévore ce livre, et qu'on se croit transporté tantôt au milieu des tribus bédouines, tantôt dans les villages créoles du Kabyle, ou sur les tapis moelleux des habitations mauresques.

DE LA FIÈVRE TYPHOIDE et de sa guérison, in-12. 30 c.

Dans cet opuscule l'auteur donne les moyens de prévenir et de traiter cette terrible maladie, qui fait de si cruels ravages; il cite l'observation d'une jeune fille atteinte de fièvre typhoïde et rendue à la vie presque miraculeusement

HYGIÈNE DE LA BEAUTÉ, résumé de tout ce que la science a pu découvrir pour acquérir et conserver la beauté du corps; par DEBAY. 1 vol. gr. in-18. Prix. 3 fr.

L'auteur qui a séjourné dans la Grèce et dans le Caucase, où la beauté existe dans ses formes les plus pures, a réuni dans cet ouvrage tous les moyens d'acquérir et de conserver la beauté du corps. Les infirmités désespérantes qui déparent souvent une jolie figure, trouveront dans ce livre des remèdes assurés.

LES PARFUMS ET LES FLEURS, leur histoire, et leurs diverses influences sur l'économie humaine, 1 vol. grand in-18. Prix. 3 fr.

Imp. d'[illegible], 1 de la Harpe. 90